



Folklore Brabançon

REWISBIQUE
Archives

No 192

Le
Folklore
Brabançon

Décembre 1971

N° 192

Le Folklore Brabançon

ORGANE DU

Service de Recherches Historiques
et Folkloriques de la Province
de Brabant

RUE ST-JEAN 4 — TEL. 13 07 50

1000 BRUXELLES

SOMMAIRE

Baumont-sous-Lasne, ou le hameau méconnu, par Marc Augis	317
En marge de l'histoire de Jodoigne. Quelques fermes historiques, par Louis Delvaux	387
Les pays d'outre-tombe, par M. Gou- weloos	401
Saint-Médard à Jodoigne, par Jean- Paul Crèveœur	423

Décembre 1971

N°

192

PRIX : 35 F.

En couverture : La tour de Moriensaert.

Sommaire du numéro 192 du

« Brabantse Folklore »

Heverlee, par L. Bertmans : *Grafische kunst in Brabant* ; *John Dix in het spoor van de grote houtsnijders*, par Frans Weemaels ; *Sint-Martinus te Tienen*, par Bert Parloor ; *Een Tiense figuur* : *Leon Rubens*, par Bert Parloor ; *Den Os van Menke Kiskus*, par Leon Rubbens ; *De oorlog tussen Paraguay en Brazilië, Argentinië en Uruguay (1864-1870)*, par M. Van der Eycken ; *Brazilië - Factoren van invloed op de onafhankelijkheid en de grondwet (1822 en 1824)*, par Freddy Staelens.

MARC AUGIS

BEAUMONT - SOUS - LASNE ou le hameau méconnu

AVANT-PROPOS

Il faut, dans le monde d'aujourd'hui, une bien grande naïveté pour croire encore à la valeur de certains sentiments. Par exemple, notre société est à ce point marquée par les lotisseurs, promoteurs, bâtisseurs et entrepreneurs de toutes sortes, que s'attarder à des notions d'harmonie naturelle, d'esthétique du milieu ou d'équilibre humain relève, aux yeux du plus grand nombre, de la douce folie ou de l'aberration.

Ce sont là sans doute des tares indélébiles qui marquent l'auteur de ce petit volume. Mais comme j'ai le plaisir de les partager, je m'en voudrais de ne pas lui témoigner ici ma parfaite sympathie et ma complicité.

C'est à dessein que j'emploie ce terme de complicité. Chère Marc Augis, vous êtes de ceux-là qui refusent la loi de la logique financière et spéculative, qui prétendent glisser le petit grain de sable de la sensibilité dans les rouages de science impérieuse des mécaniciens pour sociétés-robots. C'est à ce titre que je me réclame, me proclame votre complice, conscient et fort acharné au jeu subversif qu'il faut mener aujourd'hui pour que les vraies valeurs ne nous soient pas troquées contre la plus brillamment odieuse des pacotilles.

Vous avez entrepris de décrire ici la vie de ce village où vous vivez. Par là même, vous les faites aimer, lui et ses gens, ses gens et lui. Et vous réveillez dans le cœur de chacun de nous cet amour d'enfance que nous avons pour notre vraie patrie, celle où les collines ont taille de montagne, où la voix du maître d'école a la profondeur des cloches, où la « boutique aux chiques » est le plus somptueux magasin du monde.

Merci de nous offrir en partage ce monde harmonieux. Merci de rompre avec nous le pain du cœur. Et tant pis pour les « mâcheurs de béton », qui ne comprendront rien à notre plaisir.

Arthur HAULOT,
Commissaire Général au Tourisme

Introduction

Chère Marc Augis,

Il y a presque deux ans, nous nous trouvions l'un à côté de l'autre à une table de la Maison de la Presse pour écouter, avec une émotion dissimulée sous un sourire, d'aimables confrères qui évoquaient nos quarante ans de journalisme. Vous m'avez dit que nous étions aussi voisins à la campagne, que si j'habitais Couture St Germain, vous viviez à Beaumont sous Lasne en Brabant. Vous avez précisé : au « Val Février », rue des Fonds.

Ainsi donc vous étiez chez moi, sur le haut de sol qui m'a vu naître. Nous avons parlé de Beaumont : les souvenirs d'enfance et de jeunesse se levaient en masse, comme les perdrix dans nos hetteraves, à l'approche du chasseur. C'était charmant.

Je vous savais audacieuse et entreprenante dans le beau métier de reporter : n'êtes-vous pas notre pionnière de l'aviation ? Voici que je vous retrouvais, toujours intrépide au volant, mais amoureuse d'un coin de terre du roman pais de Brabant où vous vous sentiez chez vous, dans une ferme joliment aménagée selon vos goûts, parmi les arbres, les fleurs et vos animaux familiers, devant un horizon lumineux et sans doute chargé d'histoire puisqu'il est barré par le Grand-Chemin des Nerviens et percé par les tourelles polygonales d'un bloc en grès qui nous replonge au XIIIe siècle.

A vous entendre, vous n'étiez pas un de ces « rats des villes » qui se précipite aux champs chaque week-end pour y prendre un bol d'air pur : vous étiez devenue un autochtone, une authentique biamontoise, connaissant les us et coutumes de l'endroit, accrochée à toutes les particularités des bois et des campagnes, bien au fait de tous les itinéraires pittoresques et si parfaitement adoptée que les lapins eux-mêmes ne craignaient plus le bruit léger de vos pas.

Journaliste dans l'âme, c'est-à-dire curieuse de tout savoir et impatiente de coucher vos observations sur le papier, vous avez voulu dédier au hameau de votre cœur des pages à la fois solidement documentées et prestement enlevées, d'une plume vive, sautillante, ironique, fervente, où j'ai retrouvé, chère Marc Augis, cette alacrité d'esprit que nous vous connaissons.

J'ai lu tout d'une traite votre manuscrit : « Beaumont sous Lasne ou le hameau méconnu ».

J'ai voulu vous écrire ces lignes dans le bureau de ma maison de Couture St Germain, pour être plus près de notre hameau méconnu, qui rassemble ses maisons en rond, comme les œufs dans un nid, bien au chaud. Par la fenêtre ouverte, j'embrasse du regard les « grands champs » que baigne la douce lumière de ce septembre un peu insolite. Au-delà s'étagent les bois qui bornent Beaumont du côté de la vallée de la Lasne. Dans une échancrure, par où se précipitent ces eaux limpides que vous avez si bien chantées, je vois ces maisons blanches du Caturia qui ne quitteront jamais ma mémoire. Plus loin, tout en haut, s'étale le plateau de Beaumont, le « hameau exemplaire », comme vous dites si justement, qui suit la courbe de l'évolution de la Wallonie, replié longtemps sur soi-même, puis s'ouvrant tout soudain sur le monde par la grâce des moyens de transport modernes.

Comme vous, chère Marc Augis, j'aimerais qu'il reste encore longtemps, qu'il reste toujours, « un coteau discrètement retiré », à l'abri des mains mercantiles, mais réservant bon accueil aux énervés des villes qui consentiraient à ne rien profaner.

Je vous redis le grand plaisir que j'ai pris à lire vos délicieuses pages sur un hameau qui porte un si joli nom : ils seront de mon avis ceux qui les tourneront sans hâte, loin du bruit des moteurs et des criaileries de notre temps. Beaumont sous Lasne, c'est la nature qui invite aux rêves et l'on sait que les hommes meurent s'ils ne rêvent pas.

Désiré DENUIT.

Chapitre 1

POURQUOI BEAUMONT ?

C'est la question qu'on m'a posée, un peu partout, lorsque j'ai timidement annoncé mon intention de consacrer quelques pages à Beaumont — le Beaumont qui n'est qu'un petit hameau de Lasne-Chapelle--St-Lambert, et peut-être le moins ambitieux de tous ceux qui composent cette belle commune. Allais-je avouer ma tendresse pour les « chiens perdus » ?...

Comment oser aligner, en effet, ce coteau discrètement retiré, avec le passé historique de Chapelle, avec l'attrait balnéaire de Renipont, avec le pittoresque des multiples lieux-dits aux noms chantants de Genleau ? Ou encore avec la fierté du Culot à être le plus vieux quartier de Lasne, et celle de l'aristocratique Dadelane à en être le plus jeune ?

Beaumont-sous-Lasne n'a aucun superlatif à proposer à l'admiration des foules. Mieux, il affiche une sorte de volonté délibérée de rester à l'écart. Les autochtones y travaillent tranquillement sans montrer beaucoup de goût pour une expansion quelconque. Les résidents venus de l'extérieur, dès qu'ils ont goûté au charme de ce coin tranquille, repoussent l'idée de tout ce qui pourrait ressembler à une propagande destinée à en attirer d'autres, dont le nombre pourrait un jour compromettre leur paix... Seuls les entrepreneurs immobiliers ne peuvent se résoudre à laisser cette mine d'or non exploitée, et leurs efforts entament chaque jour un peu plus le territoire de Beaumont, sous la forme de « fermettes » élégantes qui s'avancent lentement mais sûrement comme une armée d'invasisseurs résolus.

Un seul détail peut encore freiner l'invasion : les dites habitations ne sont en général, pas destinées à des bourses modestes !

De toute façon, on n'arrête pas le progrès, ni l'annexion des campagnes par les « rats des villes » trop heureux de pouvoir enfin respirer à l'aise. Alors, pourquoi ne pas chanter les louanges de Beaumont-sous-Lasne ?

En vérité, c'est un hameau exemplaire à plus d'un titre, ne serait-ce que pour avoir suivi la courbe-type de l'évolution d'un village de Wallonie durant ces dernières décennies.

Tout d'abord replié sur lui-même, coupe de tout et vivant d'une vie étroite peut-être, mais bruyante, animée, ardente même. Puis, avec le perfectionnement des moyens de transport, subissant l'exode qui petit à petit, transpose la vie ailleurs, même si, le soir, chacun regagne son logis : c'est alors le calme, un calme qui ressemble fort à un profond sommeil...

Enfin, les transports s'améliorant toujours, renaissant avec l'apport constant et de plus en plus actif de sang étranger, sous forme de résidents venus d'ailleurs, avec comme corollaire, un nouveau bouillonnement d'aspect assez différent. Jusqu'au jour peut-être où l'étranger noiera l'autochtone ? Non, je ne le crois pas. Et personne ne le souhaite, car le plateau de Beaumont sans ses vieux habitants aurait perdu les trois-quarts de son charme. Impossible de l'imaginer peuplé seulement de gens dont les souvenirs remonteraient aux démêlés qu'ils ont eu avec leur entrepreneur au moment de la construction de leur fermette de luxe...

MAL CONNU, MECONNU !

Le Beaumont dont je veux parler ici — je reviendrai sur les méandres de son évolution depuis le début du siècle — est un séducteur discret, au charme timide et même un peu sauvage, qui ne livre ses secrets qu'à ceux qui, déjà, ont appris à l'aimer. Et puis, c'est un méconnu !

Rien qu'à ce titre, je voudrais prendre sa défense. Oui, méconnu, mal-aimé, incompris... Ne serait-ce, comme je le disais en commençant, que parce que les autres hameaux composant Lasne se prévalent de bien d'autres titres que les siens.

Mais aussi parce qu'il connaît, en Belgique, cette défaveur insigne de porter le nom d'une autre localité, ayant le titre de commune celle-là, et qui n'est ni timide, ni exagérément humble... Demandez aux habitants de Beaumont-sous-Lasne combien de fois la correspondance qui leur est destinée a été s'égarer du côté du Beaumont hennuyer, pour revenir ornée d'un cachet de la poste vantant les charmes touristiques d'une certaine « Tour Salamandre » qui finit par hanter les Beaumontais de la Lasne comme un cauchemar !... A Beaumont-sous-Lasne en effet,

nulle Tour à montrer au visiteur (tout de même, il y a **Moriensart** et nous en reparlerons), nul « musée de la Saboterie », nul vestige enfin de quelque ancienne fortification... Et deux cents habitants contre les deux mille de l'autre !

De plus, n'étant qu'un hameau, aucun droit à figurer dans les listes officielles ! Certes, il est peut-être inutile de mentionner dans une adresse le nom du hameau qu'on habite... Tout de même, il existe, ce nom ! Ni Genleau, ni Renipont ne courent le risque de se voir confondre avec une commune ayant pignon sur rue, et peuvent se permettre de figurer dans une adresse. Pour **Beaumont**, rien de pareil ! C'est tout de suite la confusion... Méconnu, vous dis-je, affreusement méconnu !

Encore, si on lui avait conservé le nom que lui donnent les natifs du pays : **Biamont**... (En Hainaut, on dit « **Biaumont** ».)

C'eût été charmant, avec une petite parenté namuroise évoquant « **Li bia bouquet** ». Et quel joli bouquet en effet, que **Beaumont** au printemps, avec ses arbres en fleurs, ses agneaux qui bêlent, ses tracteurs qui soulèvent le parfum de la terre, ses veaux de Noël qui gambadent dans les pâtures piquetées de pissenlits.

Eh bien non, ce n'est pas **Biamont**, c'est **Beaumont**, et du coup, défense de se servir de ce nom, sous peine d'être expédié quelque part entre **Philippeville** et **Maubeuge**, entre **Charleroi** et **Chimay**, sur un quelconque petit affluent de la **Sambre**, au lieu des rives en forme de vermicelle du facétieux ruisseau qu'on nomme la **Lasne**...

Pourtant, cette **Lasne**, on l'aime bien. On y tient même. Et **Beaumont** en particulier, quoique parfois bien éloigné, lui voue un attachement qui, pour être « souterrain » n'en est que... plus profond ! Ou'on me pardonne cet affreux jeu de mots !

Ce n'est pas, en effet, dans le cœur des habitants que la **Lasne** occupe une telle place, mais bien dans la géologie du pays ! Et c'est à un point tel que, lorsque je cherchais quel titre je pourrais donner à ce petit essai, j'ai bien failli choisir celui-ci : « **Le roman d'amour de Beaumont et de la Lasne** »...

C'est qu'en considérant tout ce qui coule de l'un vers l'autre, tout ce qui cherche désespérément à servir de trait d'union entre le coteau et le ruisseau, j'en étais venue à transposer presque machinalement une

chanson qui eut son heure de gloire sur les lèvres de **Juliette Gréco** :

« Un petit hameau, un petit ruisseau
« S'aimaient d'amour tendre,
« Mais comment s'y prendre
« Quand on est là-haut ? ... »

Bien haut en effet ! Une contradiction de plus : ce hameau qu'administrativement il faut nommer « **Beaumont-sous-Lasne** », est avec ses 130 à 140 m. d'altitude le point le plus élevé de la commune, à une bonne centaine de mètres au dessus du ruisseau qui serpente dans ses prés, d'un étang de pêche à l'autre, d'un pont à un autre pont, dans un très discret gazouillis, la pente étant légère.

Et voyez jusqu'où va cette attirance : comme pour se consoler d'avoir dû abandonner le **Beaumont** qui domine sa source, la **Lasne** en arrivant à l'endroit où elle se jette dans la **Dyle**, s'offre le luxe d'un autre **Beaumont**, lui aussi perché sur un coteau, plus petit que le premier il est vrai, très joli, très pittoresque, officiellement hameau de **Nethen** et surplombant la petite rivière non loin de **Weert-St-Georges**. Ainsi, d'un **Beaumont** à l'autre, la **Lasne** vit chaque jour, paresseusement, son roman d'amour !

TOUS LES BEAUMONT DU MONDE

Il faut reconnaître que le nom de **Beaumont** est l'un des plus utilisés qui soit dans la géographie de l'Europe francophone. En voici donc trois en Belgique, une commune et deux hameaux. Il y en a peut-être d'autres.

En France, ils sont nombreux. Non seulement une quinzaine de communes au moins portent ce nom, sans compter les composés ; mais on garde le souvenir de deux petits pays de la France féodale qui se dénommaient **Beaumont**. L'un était situé dans le **Dauphiné** et avait pour localités principales **St. Laurent-en-Beaumont**, **St. Michel-en-Beaumont** et **Quet-en-Beaumont**. Il fait partie aujourd'hui du département de l'**Isère**. L'autre se situait dans le **Cotentin** et son souvenir subsiste dans les noms de **Beuville-en-Beaumont** et de **Sartosville-en-Beaumont**. Il y a là d'ailleurs aussi **Baumont-Hague**.

Tout comme les sources de **Beaumont-sous-Lasne** passent pour donner l'eau la plus pure du **Brabant wallon**, plusieurs de ses homonymes se signalent par des eaux de valeur : celui qui se trouve dans l'**Ardèche** près de la **Drabie** s'enorgueillit d'une source bicarbonatée sodique... **Beaumont-**

du-Périgord a non seulement une église gothique et un château, mais aussi des eaux minérales... Beaumont-le-Roger dans l'Eure en offre également... Quant à Beaumont-en-Véron, près de Chinon, c'est le vin rouge qui fait sa gloire. Passons...

Comment ne pas saluer aussi ce Beaumont-les-Valence en Provence, où l'on admire un campanile élégant dont les experts déclarent que c'est celui qui se trouve le plus au nord du « Royaume des campaniles » groupé autour du Mont Ventoux et que décrit Etienne Sved dans son livre « Provence des Campaniles ». Gracieuse parenté que celle-là !

Si tous ces détails ne peuvent en aucune façon, être retenus pour servir de lettres de noblesses au Beaumont de Lasne, qui d'ailleurs préférerait, j'en suis certaine, suivre le poète et « ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul », ils émaillent cependant d'amusante façon la promenade qu'on peut faire en remontant aux sources... livresques bien entendu, et non bruisantes et chantantes comme celles qui descendent les pentes du coteau de mon pays.

Se trouver en si haute compagnie n'est pas à dédaigner. Tout de même, au risque de pécher par orgueil, je garde le regret de ne pas habiter un simple « Biamont »...

CHAPITRE II

HISTOIRE DE BEAUMONT

Ici, le mot « histoire » s'écrit sans majuscule. C'est une toute petite histoire, à la mesure de cette minuscule agglomération, pointe avancée d'une commune en forme de demi-étoile de mer. L'un des bras de l'étoile va vers Fichermont et butte contre le Smohain ; un autre s'orne à son extrémité du joyau formé par l'étang de Renipont ; un troisième jouxte Limelette ; enfin le plus important, prolongeant Renival et passant par les Caturiaux, c'est Beaumont, un triangle à quelques deux kilomètres au S-S-E de l'église de Lasne, un plateau qui va, montant jusqu'au Grand Chemin ou chemin des Crêtes, et de l'autre côté, descendant vers la vallée de la Lasne par les chemins traversant Couture-St-Germain, par les « tiennes » qui coupent les champs, par le val bruisant des sources du Caturia, et enfin par cette « rue de la Gendarmerie », raidillon très aimé

des organisateurs de courses cyclistes, et vieux cauchemar des automobilistes, surtout par temps de neige...

Peut-être serait-il utile de situer exactement Lasne-Chapelle-St-Lambert pour ceux qui ne le connaîtraient pas.

En venant de Bruxelles, on trouve Lasne en passant par Ohain et en suivant la route — très belle — qui va vers le Sud-Est. Cela fait une trentaine de kilomètres au total, depuis Bruxelles.

Lasne et son église — et anciennement sa gare de vicinaux — sont sur la ligne presque droite qui va de Rixensart à Plancenoit, en passant d'une part par Bourgeois et Renipont, d'autre part par Couture-St-Germain et les étangs de Maransart. Une excellente route fait la liaison.

Lasne est vieux. On retrouve sa trace dans de vieux papiers datant de 1214. En 1374 il comptait 50 foyers. On l'appelait alors Lanne. Au cours des siècles, diverses orthographes apparurent. On trouve indifféremment Lanna, Lana, Lane (qui reparait maintenant dans Dadelane) et aussi Walscher-Lanne, c'est-à-dire « La Wallonne » par opposition à Ter Laenen qui se trouve près d'Overysel. C'est dans le copieux ouvrage (unique en son genre) que Tarlier et Wauters consacrèrent il y a cent ans aux communes de Belgique qu'apparaissent tous ces détails.

On y lit aussi qu'à ses débuts, l'agglomération de Lasne était centrée sur le château de la Kelle, qui se trouve à flanc de colline sur la rive droite de la Lasne.

C'est plutôt la « ferme » de la Kelle, une belle et grosse ferme, admirablement située, dont le nom viendrait, dit-on, de ce qu'elle appartient à un nommé Van der Kelen.

La Kelle, c'est aussi Renival, c'est-à-dire presque Beaumont... Plus tard seulement l'activité principale de la commune émigrera sur la rive gauche.

Lasne eut, à une certaine époque, son château, dont des fouilles mirent à jour, il y a quelque cent ans, des murs épais, et quelques objets. Tout est maintenant recouvert d'herbe et d'autres constructions, et le lieu, non loin de la route de Renipont, est dit « Pré al Tour ». Des écrits de 1550 l'appellent le « Chastiel de Lanne ». En 1679, on signale Lannebourg. Un vieux livre qui passe en revue les châteaux de Wallonie l'appelle « Château de Lannenbourg ».

Et on garde copie d'un extrait des lettres patentes de l'érection de la terre et Seigneurie de Lanne en baronnie, pour dame Marie Catherine Cools, successeur de son mari Antoine de Xavier, maître de camp et brigadier de cavalerie, « qui nous aurait servi pendant 46 ans en nos Pays-Bas, s'étant trouvé es batailles, sièges et rencontres qui, pendant ce temps se seraient présentées, et dernièrement en celle de Senef où il aurait perdu la vie »... Le tout, écrit en français de l'époque dont je n'ai pas repris les mots exacts, se terminant de la sorte :

« Donné en notre ville de Madrid, royaume de Castille, le 24^e jour du mois de février de l'an de grâce 1676 et de nos règnes le II^e — Signé Charles — Par le Roy, contresigné Balthazar Molinet. »

C'est en 1818 qu'eut lieu la délimitation des différents hameaux et leur groupement officiel. Beaumont en était. Seul, Chapelle-St-Lambert, ancienne Seigneurie, groupée en village autour de son église depuis des siècles, attendit 1828 pour se rattacher à Lasne par décret des Princes d'Orange. Avant cela, le bout de Lasne, vers le nord, c'était le Culot... Terme expressif s'il en est !

Chapelle, qui existait déjà en 1880 s'appelait jadis Fani-St-Lamberti... Le village possédait un château dont, paraît-il, il ne reste que des pans de murs. De vieux livres y font allusion : « La Tour Château avec Seigneurie, dans le village de Chapelle-St-Lambert, dans la Majeurie de Hulpen, héritage de Jacques baron Le Roy et du St Empire » ... C'est loin, mais il subsiste tout de même une rue « Baron Le Roy ».

Genleau de son côté s'arrondit avec opulence entre la Lasne et le Smohain. Dans le temps, c'était le hameau de Jean Loo, mais comme plusieurs lieux de cette région, il a été rebaptisé plus banalement en l'an XIII. Il fut colonisé bien avant la rive droite.

On peut y découvrir des coins charmants qui se nomment « Le Beau-Chêne », le « Paradis », le « Cheval de Bois », le « Tienne à tout vent », le « Quartier du tailleur de pierres », la « Rue des Hochequeues », le « Bois Eloi » ... Quand je vous disais que c'était le hameau des noms jolis !

C'est en l'an XIII aussi, paraît-il, que parut le nom de Caturiaux... L'origine du nom est bizarre. Les paysans l'appelaient jadis les quat-hurées, les quatre « hurées », le mot signifiant talus en friche, et en wallon local, les quat-hurias ! C'est ainsi qu'à présent on dit indifférem-

ment les Caturiaux, ou plus aristocratiquement, la rue de Caturia... Les cheminements du langage sont bizarres !

Tarlier et Wauters racontent encore — et les autochtones le répètent volontiers car ils sont friands de tout ce qui touche à Napoléon — qu'au moment de la bataille de Waterloo, les troupes de von Bulow cherchèrent vainement le « carrefour des quatre hurées » qu'on leur avait indiqué mais qu'ils ne purent découvrir parce que la prononciation locale les dérouta complètement ! Pour autant que ce ne soit pas une légende, les spécialistes doutent fort qu'il se soit agi des troupes de von Bulow. Des éclaireurs peut-être ?

L'armée allemande devait d'ailleurs prendre sa revanche sur ce petit échec, si l'on en croit ceux qui affirment qu'en 1914 et en 1940, elle possédait des cartes de la région infiniment plus précises que celles de leurs adversaires !

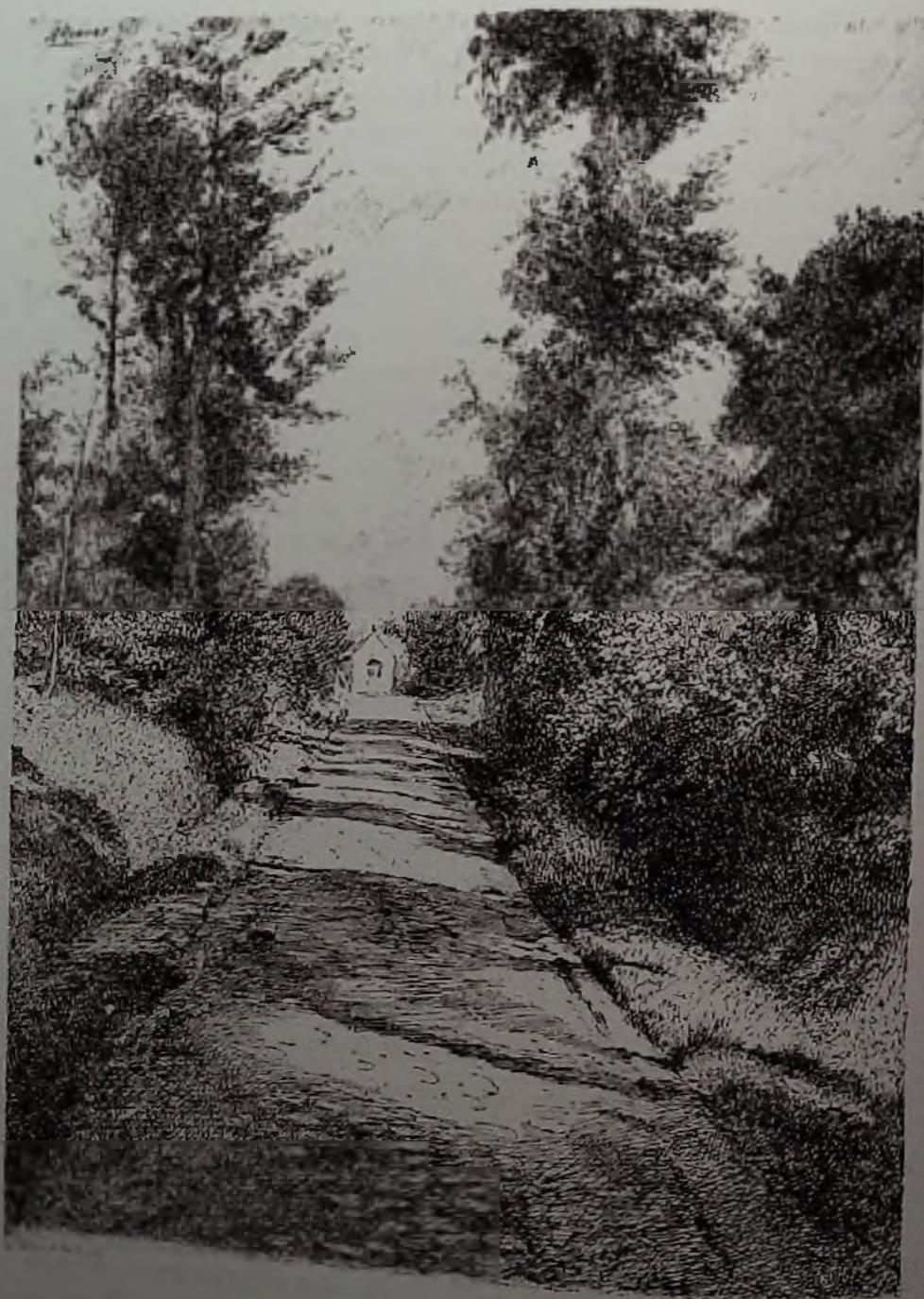
Donc, Beaumont resta nettement à l'écart de la bataille de Waterloo. Et plus tard, la chasse aux vestiges napoléoniens à laquelle se livrèrent les Beaumontais, fut un fiasco, ce qui les chagrina beaucoup.

NAPOLÉON L'INFIDÈLE

C'est vers 1950 que se déclara à Beaumont la fièvre napoléonienne. Une vieille grange de chaume et de torchis, dans la rue Haute, fut démolie à ce moment, et l'on y découvrit, bien caché derrière une solive un vieux fusil, qui avait indubitablement appartenu à quelqu'un de l'armée de Napoléon.

Comme lorsqu'un champ livre une cachette bourrée de pièces d'or, chacun voulut découvrir à son tour quelque chose... Mais ce fut en vain qu'on fouilla, qu'on chercha, qu'on étudia le terrain. On ne trouva rien. Il n'y avait rien à trouver. Les troupes de Napoléon plus que celles de von Bulow ne sont jamais passées par Beaumont, du moins en formation.

Tant de légendes ont fleuri ! Ainsi du « chemin creux » ... Il ne se trouvait pas à Ohain. On a dit qu'il allait « vers » Ohain, et comme tout le monde, je le situais à La Marache, là où court actuellement le « chemin de Plancenoit », près des sources du Smohain et de la ferme de la Papelotte.



Le chemin du Culot par où descendit von Bulow
(dessin extrait du « Brabant en images »)

Je me trompais semble-t-il. D'après l'éminent professeur d'histoire militaire Léon Vanderwaeren, le chemin en question se trouvait de l'autre côté de la route de Bruxelles, au pied même de ce qui est maintenant la butte (laquelle fut érigée, raconte-t-on, avec la terre prise dans le dit ravin, ce qui peut-être permit à Victor Hugo de le voir plus creux qu'il n'était...).

Nous voilà bien loin d'Ohain ! Edgard Quinet dans « Le champ de bataille de Waterloo » cite un lieu qu'il appelle Morache. C'est évidemment l'actuelle Marache, et peut-être la confusion vient-elle de là.

Mais revenons à Beaumont. Pour m'éclairer quant aux possibilités d'y découvrir des traces, j'ai posé la question au plus érudit des Napoléoniens de notre temps, Théo Fleischman. Il n'a pu que confirmer l'hypothèse la mieux acceptée pour expliquer la présence du fameux fusil de la grange : des fuyards qui y dormirent après la bataille l'y auraient abandonné...

Il ajouta que beaucoup d'entre eux furent des égarés... volontaires qui furent souvent bien accueillis dans les campagnes et s'y fixèrent, à telle enseigne qu'on retrouve parfois dans la région, des paysans portant des sobriquets français de l'époque. Je me mis aussitôt en quête d'un indice de ce genre à Beaumont, mais sans succès. Rien décidément.

Et encore de quoi nourrir notre complexe d'infériorité avec la cité de la « Tour Salamandre », car le Beaumont de l'arrondissement de Thuin apparaît bien, lui, dans les récits de la dernière bataille impériale ! Et l'on affirme que l'empereur lui-même y logea le 14 juin 1815.

Pour le Brabant, Théo Fleischman ajoutait encore qu'il ne fallait pas oublier comment, au lendemain de la bataille de Waterloo et pendant longtemps, les indigènes ramassèrent sur le champ de bataille mille choses qu'ils revendirent ensuite comme souvenirs. Hé oui, déjà ! Le fusil de la grange n'était pas de ceux-là, mais il finit tout de même comme objet de collection.

L'obsession Napoléonienne sévit d'ailleurs dans toute la région. On raconte que les fermiers qui, alors, exploitaient Moriensart, suivirent la bataille du haut de leur tour. C'est possible. Ce qui est plus contestable, c'est l'affirmation selon laquelle au hasard des travaux des champs, on trouverait fréquemment par là un morceau de fer ou un os, témoins de la bataille. Hum ! Il semble bien douteux qu'a part le passage d'une ou

l'autre troupe, le plateau de Cérroux ait connu plus de la fameuse bataille que le hameau de Beaumont.

Et cela me rappelle irrésistiblement une anecdote qui m'est tout à fait personnelle. Qu'on me pardonne de la faire intervenir ici.

Au moment de l'invasion en 1940, je me trouvais dans le nord de la France, dans ce pays qui va de St-Omer à Calais et dont les champs marécageux se quadrillent régulièrement de ces fossés de drainage que, dans le pays, on baptise de ce nom bizarrement hybride « Watergangs » (prononcer va-ter-gan). J'étais également dépositaire d'une collection d'armes parmi lesquelles se trouvait un fusil de guerre allemand (quelle guerre, je ne le sais plus : était-ce 1914 ou 1870 ? Je crois tout de même qu'il s'agissait d'un Mauser). Or, les armées d'occupation dès leur arrivée, édictèrent l'obligation pour les habitants, de déposer entre leurs mains toutes les armes en leur possession. Ce fusil-là pouvait encore servir peut-être, j'aurais eu très mauvaise conscience à le leur remettre. D'autre part, il était dangereux de me trouver en possession d'une arme aussi voyante. Donc, un jour, à la nuit tombée, je m'en fus à travers champs, portant le fusil, jusqu'à l'un de ces pittoresques « watergangs » bordés de roseaux, et avec une âme de conspirateur, je le laissai glisser au fond de l'eau...

Il y est encore. Ou bien quelqu'un l'a trouvé, et dès lors, à quelles spéculations ne se sont pas livrés les curieux du coin pour deviner comment un fusil allemand aussi ancien avait pu échouer dans une plaine du côté de Rumingham ?...

LE VIEUX VILLAGE

Si, à l'heure actuelle, Beaumont prolonge Renival et fait corps avec le Caturia, il n'en était pourtant pas de même au début du siècle. La route qui les unit n'était alors qu'un chemin de terre malaisément praticable, et les contacts entre Beaumont et l'extérieur se faisaient principalement par Couture et par Maransart. Comme beaucoup d'habitants du hameau étaient ouvriers (on y trouvait les meilleurs plafonneurs, et aussi des car-releurs), ils s'en allaient tôt le matin c'est-à-dire vers 4 h. à travers champs pour aller prendre le tramway à la petite gare de Maransart (qui existe toujours) ou de Couture.

La route vers Ceroux n'était pas davantage ni droite ni aisée. Il n'y a qu'une dizaine d'années qu'en coupant à travers le petit bois longeant le chemin des crêtes, on a tracé cette route qui, maintenant, s'élançe à travers le plateau, vers Ceroux et son église qui préside, au centre d'un des côtés de la grande place carrée, comme un hôte à sa table.

Beaumont avant 1914... Une poignée de petites maisons et de fermes serrées autour de la « howe » ou mare à laquelle venaient boire les animaux. Les habitants y venaient aussi, le « gorja » sur les épaules pour y remplir les deux seaux qui y pendaient.

En 1909, alors que venaient de se créer les captations d'eau d'Aywiers, on amena l'eau jusqu'à Beaumont. Mais l'installation de l'eau courante coûtait trop cher pour que son usage devint rapidement général. L'approvisionnement à la mare, aux puits et aux sources dura longtemps encore.

Ceux qui avaient leur travail au dehors, à Charleroi, ou même à Bruxelles, descendaient tôt matin, comme je viens de le dire, par les « tiennes » boueux et pentus, vers la vallée où les attendait le fidèle tram à vapeur pour les conduire à Braine l'Alleud ou à Genappe.

Antérieurement, c'était au contraire vers le haut qu'ils allaient. C'était le temps des diligences, et sur le chemin des Crêtes, appelé aussi Grand Chemin de Wavre, galopèrent les chevaux de celle qui allait de Braine par Couture-St-Germain jusqu'à Wavre... Ce n'était pas un voyage de tout repos, et l'on parlait d'un certain défilé particulièrement propice aux entreprises des malandrins désireux de s'attaquer à la voiture. C'était quelque part au-dessus de Chapelle, et les voyageurs faisaient parfois un bon bout de route à pied pour retrouver la diligence au-delà de l'endroit dangereux.

Lorsque la diligence fut remplacée d'abord par le « tram à vapeur », puis par le tramway vicinal et enfin par l'actuel autobus, ces différents moyens de transport méprisèrent la route des Crêtes pour suivre plus ou moins la vallée, mais ils continuèrent à relier Braine à Wavre.

Ce Grand Chemin serait, dit-on, d'origine gauloise. On ne peut plus guère s'en rendre compte actuellement car il ressemble à tous les chemins pavés des environs. Et son prolongement en direction de Wavre, au-delà de la « rue de Ceroux » qui revient vers Renival, n'est plus qu'un chemin de terre utilisé pour le travail des champs.

Telle quelle, la route domine toujours Beaumont et l'on aperçoit de partout la ligne des maisons qui la garnissent. Une vraie crête en effet !

Ainsi enfermé sur lui-même, Beaumont avait la réputation d'être le coin des bons vivants. On s'y amusait ferme. Il y avait des estaminets (on en a compté jusqu'à sept, ce qui pour une bonne centaine d'habitants n'est vraiment pas mal !). Des sottes de bal aussi. Des jeux de boules. On aimait, le soir venu, se rassembler sur le seuil des portes, l'été, pour y évoquer d'une langue parfois acérée, les potins du village. L'hiver, on faisait la veillée chez l'un ou l'autre, en buvant le « café al ferlope », c'est-à-dire accompagné de masteilles qu'on y trempait. Cela s'appelait « aller à l'chich » ou encore « chichelet ».

C'était aussi le temps où, à l'époque de la kermesse, comme partout en Wallonie d'ailleurs, on cuisait les tartes par centaines... Ce qui est peut-être plus particulier à Beaumont, c'est la manière qu'on avait de les porter au four. Chacun possédait à cet effet des casiers spéciaux, superposés, le tout formant un cylindre qu'on enveloppait d'une housse houlonnée par dessus. Chacun des cylindres était alors pendu à l'une des extrémités du « gorin », posé sur les épaules de celui qui se chargeait d'aller les déposer chez le boulanger pour qu'il les cuise. Ce boulanger à Beaumont, avait alors sa demeure dans le has, du côté de Couture, en haut de l'un des tiennes descendant vers la vallée.

On ne va plus guère à l'chich maintenant : la télévision a tué la bonne vieille habitude. Quant au dernier des estaminets il a disparu il y a près de dix ans. Il n'en reste pas un seul, au grand dam des vieux du hameau qui n'aiment pas le petit écran et qui n'ont plus d'autre ressource que d'aller faire une partie de cartes chez ceux de leurs amis qui ont la même aversion pour cet hôte encombrant.

Ainsi l'isolement a cessé, petit à petit. En 1931, on pavait la route allant de Lusne à Beaumont, qui n'était jusqu'alors qu'un chemin de terre souvent transformé en bourbier.

En 1958 on la macadamisait. Sur la place, la mare avait disparu déjà. Il y avait des robinets dans les maisons... Là où elle s'étalait, il y a maintenant un beau parking en ciment qui est en même temps une aire de jeu de balle. Mais il n'y a plus de salle de danse, plus de café. Le hameau dort dans une paix bien propre. Les jeunes vont danser à Court-St-Etienne ou à Ottignies.



La route de Beaumont, du temps qu'elle était pavée.

(vienne carte postale)

Et si un automobiliste de passage a soif, il n'a d'autre ressource que d'aller acheter une bouteille à l'épicerie qui fait le principal ornement de la placette de Beaumont. Tout cela parce que l'exploitation d'un café coûte, paraît-il, trop cher, quand la clientèle est aussi réduite, fut-elle la plus fidèle du monde.

Ainsi, entre Lasne-Centre et Ceroux, nul moyen d'étancher une soif inattendue.

Il n'y a guère de vieilles maisons à Beaumont. On en cite une, au bout de la rue des Tiennes, qui serait restée telle qu'elle était à l'origine. Elle a beaucoup de cachet. L'intérieur est resté vieillotement le même, accompagnant au long de sa vie la propriétaire, la vieille Mme Eva aux cheveux blancs. Ecurie, porcherie, four à pain, fournil y sont toujours. Et dans ce dernier, rangés sur les poutres, les éléments massifs et lourds du dernier métier à tisser existant sans doute à Beaumont.

Les autres demeures ont toutes été plus ou moins transformées : même celle qui abrita Jules Hubinont — un personnage extraordinaire dont je reparlerai — a pour moitié été modernisée. Ne reste qu'une extrémité qui était à l'origine l'atelier-remise et est devenue une charmante petite maison habitée par les filles d'Hubinont. L'extérieur de cette aile est restée telle qu'elle était, ou à peu près, quand il l'acquit il y a une cinquantaine d'années. Et si l'on pénètre dans le jardin, on a la surprise de découvrir le mur postérieur de la maison, fait encore de vieilles pierres plates irrégulières assemblées à l'ancienne !

Outre la folie de la modernisation, Beaumont a subi aussi une sorte d'épidémie, une bizarre épidémie qui n'épargna pas non plus les autres hameaux de Lasne. C'était vers la fin du siècle dernier. Des compagnies d'assurances s'occupèrent à prospecter le coin et à faire des offres avantageuses... Au bout de peu de temps, on vit des incendies se succéder, anéantir de vieilles bâtisses aussitôt reconstruites en mieux avec l'appui des dites compagnies, et tout le hameau rajeunir... Peut-on supposer que disparurent ainsi des murs qui avaient une valeur historique ? On ne s'en souvient guère dans le pays. Mais c'est ainsi qu'on explique qu'il n'existe guère de maison ou de ferme vraiment anciennes. La fameuse grange où fut découvert le fusil napoléonien devait compter parmi les plus vieux murs de Beaumont.

LA CHAPELLE

Hé oui, il y eut une chapelle à Beaumont ! Les plans et cartes en gardent d'ailleurs la trace. Je ne parle pas des reposoirs et potales, qui ne sont d'ailleurs pas nombreux. Il y a une potale, soigneusement close comme un trésor, et dédiée à St-Antoine, au début du Grand Chemin. Une autre faite d'une rocaille peinte à la chaux, marque l'entrée du hameau en venant de Lasne. Elle aurait été construite par un autre « personnage » de l'histoire de Beaumont, une vieille femme qui s'appelait Celina et sur laquelle on raconte maintes anecdotes qui la font apparaître comme une maîtresse-femme ayant son franc-parler, une énergie peu commune, de pittoresques initiatives et même... quelques dons surnaturels !

C'est précisément en face de cette potale que se trouvait, entre 1930 et 1960, une chapelle, une véritable chapelle. Avant qu'elle fût construite, c'était une salle de danse. Puis un mécène de la famille de Lannoy, de Genval, lui fit donner forme de chapelle, pas très grande peut-être mais suffisante pour un hameau, et surmontée d'un véritable clocher avec une cloche. Ce fut le curé Yernaux qui l'aménagea et la décora, avec l'aide dit-on, de Jules Hubinont qu'on retrouve toujours dans les histoires beaumontaises. La chapelle fut placée sous le vocable de la Ste Vierge et en mars 1943, le ministère de la Justice accorda l'autorisation officielle de célébrer le culte dans l'oratoire de Beaumont. Ce geste avait principalement pour objet de préserver la chapelle d'un attentat possible de l'occupant.

L'oratoire avait des murs crépis. Des vitraux aussi, mais il paraît qu'ils avaient été mis à l'envers et qu'on devait, pour les bien voir, les regarder... de l'extérieur ! Tout à côté se trouvait l'école, succédant à l'autre qui, précédemment se faisait dans une salle de fête, sur la placette. L'école même allait être abandonnée vers 1960, faute d'élèves. Les facilités de communication une fois de plus, aidèrent à dépeupler Beaumont.

Mais si l'appui du Ministère parvint à sauver l'oratoire pendant la guerre, il ne put résister un peu plus tard aux atteintes de l'âge ! Construit de façon plutôt précaire, il donna vite des signes de décrépitude, et un beau jour, le plâtre de la voûte s'effondra sur les épaules des fidèles. Le reste suivit bientôt. La cure de Lasne était à ce moment devenue propriétaire, par donation, de la chapelle de Beaumont. Trois ans plus tard, en 1964, une ordonnance communale en décidait la démolition. L'argent manquait pour la reconstruire. L'argent manquait aussi à ceux qui



L'une des plus vieilles maisons de Beaumont, au bout de la rue des Tiennes.

(photo)

auraient pu acheter la bâtisse : on en demandait 15.000 frs ! Finalement elle fut cédée à un voisin, M. Mataigne, à charge pour lui de procéder à la démolition. Ainsi finit l'oratoire de Beaumont.

Le clocher disparut du paysage. J'ai pu le retrouver, pointant au-dessus des maisons de la rue Charlier, sur un charmant tableau du peintre Madeleine Hubinont. Juste de quoi aviver un regret, car une cité, si minuscule soit-elle, trouve son unité, souvent, dans son clocher. La cloche, de son côté, après un stage dans un grenier de Beaumont, fit retour à l'évêché.

Quant à l'exercice du culte, il ne fut pas interrompu pour autant : une classe de l'ancienne école est maintenant convertie en chapelle, avec un confessionnal dans le couloir qui y mène, et les anciens porte-manteaux des élèves pour suspendre les vêtements des curés de Lasne ou de Couture qui montent jusque là, le dimanche matin, pour y retrouver une poignée de fidèles.

C'est ainsi que Beaumont, n'ayant déjà ni château, ni vieilles pierres, ni fossés moyen-âgeux, n'a même pas de chapelle à montrer au touriste.

Il y a bien dans le hameau, un autre toit pointu surmonté d'une croix, au grand chemin, en haut des champs pentus, mais ce n'est qu'une chapelle pour rire : c'est la chapelle du guérisseur ! Singulière histoire que celle-là ! J'y reviendrai.

Une remarque en passant : dans les actes dressés au cours des différentes opérations de donation, vente, etc... relatives à l'oratoire, on parle toujours de... Biamont !

UNE MAUVAISE REPUTATION ?

Au temps où les maisons de Beaumont avaient encore leur sol de terre battue sur laquelle on répandait soigneusement du sable les jours de gala, les gens du hameau ne songeaient guère que des « étrangers » pussent un jour avoir envie de s'installer chez eux. Mais il ne tardèrent pas à déchanter, et tout d'abord les Beaumontais de souche regardèrent d'un assez mauvais œil l'arrivée des Bruxellois.

Ils avaient pourtant depuis toujours des contacts avec l'extérieur puisque, comme je l'ai dit, beaucoup avaient des métiers qu'ils exerçaient ailleurs, carreleurs, plafonneurs, peintres en bâtiment. A part cela, il y avait les agriculteurs dont les femmes, le soir, faisaient toutes du tissage à la main. Et quelque part, du côté du bois, une briqueterie travaillait ferme. Tous ces gens d'humeur calme et peu agressive, comme on peut le deviner.

Pourtant, lorsque parurent les premiers « envahisseurs », surgit une bande de gens moins amènes qui s'ingénierent à leur jouer de mauvais tours, sans doute pour les inciter à retourner d'où ils venaient. Il y eut des pneus crevés à des voitures, quelques actes nettement malveillants, mêlés à de mauvaises plaisanteries.

Je me refuse pourtant à mettre cela sur le compte des vrais Beaumontais qui, peut-être, témoignent parfois d'une certaine méfiance bien paysanne, mais qui sont de bien braves gens. La preuve en est d'ailleurs, que le « gang » incriminé, si l'on en croit les souvenirs de certains, s'attaquèrent aussi souvent aux gens du pays qu'aux étrangers !

Il dût réellement y avoir, à certaine époque que d'aucuns situent entre 1914 et 1930, de véritables mauvais sujets qui firent à la région la plus mauvaise réputation. C'est alors, et à cause d'eux, car on n'arrivait pas à les contrer, que fut bâtie la gendarmerie, à mi-côte entre Lasne et Renival. C'est de la vieille histoire et on parle même d'un prochain déplacement de cette fameuse gendarmerie, tant les gens du plateau sont tous devenus des anges !

Même les histoires de braconniers, qui étaient innombrables, ont sombré dans le passé. Ces terribles « criminels » cependant, ainsi que leurs confrères les voleurs de poules, donnèrent bien du fil à retordre aux autorités, et certains défièrent la police pendant des mois, au cours de péripéties diverses dont un scénariste pourrait tirer de pittoresques effets. Je le répète, c'est de la vieille histoire !

Il n'en reste, et cela est peut-être moins drôle, que des garde-chasse dont la réputation ressemble à celle de Croquemitaine, des bois dont les orées s'ornent peu civilement partout d'un panneau « Défense d'entrer », « Propriété privée », des chats qui disparaissent à une cadence lamentable, et des coups de carabine qui résonnent trop souvent dans la paix de la campagne parfumée, évoquant sinistrement quelque animal à l'agonie, le poil ou la plume poissés de sang. On n'ose même pas laisser courir

un chien lorsqu'on se promène par là. Est-ce la vieille hantise du braconnage qui s'est transférée de la sorte ? Cette sévérité, que les gens de Beaumont réprouvent mais acceptent avec un certain fatalisme, fait mal au cœur des amis des animaux.

CHAPITRE III

DE QUOI EST FAIT BEAUMONT ?

Si l'on tient à la précision géographique, Beaumont n'est pas bien grand ! Pas même 150 Ha.

C'est un triangle équilatéral, la pointe vers le sud-est. L'un des côtés, c'est le Grand Chemin qui le sépare du territoire de Ceroux-Mousty sur lequel se dressa, à 500 mètres, la fière tour de Moriensart. Le deuxième côté longe les bois de Couture St-Germain, jusque dans le fond de ce vallon qui est une suite de marécages, de sources bruissantes, de ruisselets descendant vers la Lasne avec les eaux de Beaumont. Le troisième est plus vague : partant du Grand Chemin avant le « Buisson des cailloux », il court quelque part à travers champs, bosquets, routes, villas, fermes pour aboutir à ce creux que forme la rue du Caturia avant de remonter vers Renival, et qui tient comme dans une main une source encore, un étang, un ruisseau. Le tout va se joindre au même vallon qui, suivant la pente formera deux cent mètres plus loin l'un des multiples et minuscules affluents de la Lasne.

Mais dans la réalité, telle qu'est actuellement la vie de la commune de Lasne, Beaumont ne fait qu'un avec le quartier du Caturia, riche en jolies demeures résidentielles, et avec Renival ce carrefour dont la modernisation des routes a fait presque une grand-place !

Il était certes plus pittoresque lorsque la voie n'était encore que pavée et que se trouvait là une petite chapelle charmante. Elle existe toujours mais elle a été déplacée, et presque invisible, elle se niche sous des arbres à l'entrée de la « rue de Ceroux ».

Au carrefour de Renival, il reste toujours le « Gros Tilleul », juste en haut de la rue de la Gendarmerie. Jusqu'à présent nul n'a le droit d'y



Le Gros Tilleul et la Chapelle de Renival
avant la modernisation du carrefour.

(vieille carte postale)

toucher. Pourvu que cela dure ! C'est un fort bel arbre sous lequel, naguère, on pouvait s'asseoir si l'on était vieux, jouer aux billes si l'on était jeune, et même laisser sa voiture si l'on était automobiliste. Les jours de kermesse, on y voyait des chevaux de bois. Maintenant, il est enclos d'une haie : c'est moins charmant, mais enfin, il est toujours là !

C'est à ce carrefour qu'aboutit la nouvelle route montant de Lasne. La route qui est la conclusion du « drame » de la rue de la Gendarmerie ! Un vrai drame, oui... Cette rue, c'était, je l'ai dit, un terrible raidillon dont les pavés bicornus faisaient le cauchemar des passants, et dont l'inclinaison, la neige venue, rendait l'ascension des plus périlleuse. On parlait depuis longtemps de la refaire. Décision prise, les travaux commencèrent au début de l'été 1969. Et bien entendu, le passage fut interdit. Cela signifiait, pour les habitants de Renival qui habitaient à 700 mètres de Lasne, un détour par Beaumont, Ways, Sauvagemont, Aywiers et la route de l'Etat qui se chiffrait à... onze kilomètres ! Pour ceux de Beaumont, deux de moins.

Il fallait bien prendre son mal en patience si l'on voulait une route convenable. Quelques semaines seraient vite passées...

Las... Après les semaines, ce furent les mois !

Il fallut l'automne 1970 pour voir s'améliorer les choses. C'est dire que les gens du haut se souviendront de l'aménagement de la rue de la Gendarmerie, et que si le résultat est heureux, ils l'ont bien mérité !

Mais ceci est une digression purement anecdotique. Nous en étions à dessiner le visage géographique de ce hameau, maintenant uni à la commune-mère par une voie qui a gagné en confort ce qu'elle a perdu en pittoresque, et qui met définitivement fin à l'isolement de naguère. Un détail : une partie de l'ancien raidillon a été conservé sous le nom de « tienne de Renival ».

C'est autour de la placette, ancienne mare aux bestiaux, que se groupent les plus anciennes maisons, là et aussi en bordure de Couture. Les villas neuves par contre, s'érigent le long de la route venant de Lasne, et petit à petit, dans les espaces laissés vides. Mais on voit plus de transformations que de constructions, du moins jusqu'à présent. Il doit y avoir actuellement environ 150 maisons au total.

Mais si petite que soit sa superficie, Beaumont compte de nombreuses « rues ». J'ai toujours regretté cette appellation de « rue » donnée

aux chemins de campagne ! Certes, ils sont pavés, et des lors... Mais c'est dommage.

Je n'y connais plus de chemin que le « Chemin des vallées ». C'est l'ancien nom de la rue Haute, maintenant détournée vers un destin plus orgueilleux. L'ancien tracé, à son extrémité, abandonné, est resté le « Chemin des Vallées ». Hélas ! ce sentier qui s'enfonce dans les buissons est devenu le refuge de toutes les puanteurs exhalées par des dépôts d'ordures, et ne s'orne plus que de l'arrière des maisons dont la façade est sur la route de Beaumont. Fonds de jardins, cabanes déglinguées, clôtures chancelantes, c'est rarement joli. Une ou deux demeures pourtant, ont leur entrée au début du chemin.

Cette rue Haute, au nom si peu rural, c'est en fait l'une des plus anciennes voies du pays, avec le Grand Chemin qui est l'ancêtre. Elle allait dans le temps, d'un côté jusqu'à Rixensart et de l'autre à Sauvagemont. Vers Rixensart, elle s'est perdue dans d'autres. Vers Sauvagemont, on peut encore suivre, à travers champs, un chemin fort peu praticable sauf par beau temps.

Dans les années d'entre les deux guerres, on le suivait pourtant en voiture.

C'était déjà, à cette époque, la « rue Haute », mais auparavant, c'était le « Chemin des vallées de Wavre » ou encore le « chemin des Marnières ». J'ai retrouvé ces noms sur une bien curieuse carte du cadastre datant de 1850 environ. Cette carte appartient à M. Willy Hubinont qui a fait aménager une grande et belle maison à l'angle de la rue Haute, en face de celle où s'installa son grand-père il y a cinquante ans.

Sur cette carte cadastrale, j'ai relevé des choses bien amusantes. A commencer par les anciennes dénominations reprises avec l'orthographe la plus fantaisiste par son auteur, P.C. Popp, ancien contrôleur du cadastre, ingénieur géographe, membre de diverses académies, et auteur célèbre d'un « Atlas cadastral de Belgique, divisé en provinces, arrondissements, cantons et communes », dont est issu ce « plan parcellaire de la commune de Lasne », que j'ai eu en main. L'atlas était édité par B. Valcknaer et Cie à Bruges.

Ces dénominations de rues posent une petite énigme : en réalité, on ne suit trop où M. Popp alla les chercher, car plus tard, c'est-à-dire en 1914, personne n'utilisait de noms de rues pour Beaumont. Les maisons

se désignaient par le nom de leurs propriétaires. On dit que les occupants, pendant la première guerre, jugèrent utile de leur donner des numéros. Après quoi, un bourgmestre entreprit de baptiser les rues du nom qu'elles portent encore actuellement.

Quant à M. Popp, il appelait la route de Beaumont « Ruelle Nizet » ; la rue Charlier était la « ruelle Gallot » ; la rue des Tiennes était le Chemin du Puce ; la rue des Fonds était la « ruelle Gentis ». Plus loin, la rue de la Kelle portait le joli nom de « Chemin du Ry du Frêne » ; le chemin du Culot était le « Chemin du Déployé » ; la rue de la Gendarmerie s'appelait « Chemin du Cousin » ; la route de Renipont était le « Chemin du Cortil-Vil » et le centre de Lasne était le... Cloqueau !

Par contre, on y trouvait déjà la ruelle Collard, la ruelle Carmieau, le chemin de Caturia, la ruelle des Fiefs... qui sont montées en grade mais ont gardé le même nom. Quant au Dadelane, c'était le bois d'Adelane. Et comme il y avait naguère, sur le sommet, une chapelle dédiée à Ste Anne, certains y voient l'origine du nom. Pour moi, je penche plutôt vers l'ancienne orthographe de Lasne qui donnerait « le bois près de Lane ».

Notons en passant que dans son « Petit guide étymologique des noms de Wallonie », Maurice Bologne fait découler Lasne, ou Lanne, du mot ancien Lagonna signifiant « rivière à faible débit ».

Ailleurs, Popp écrit indifféremment Renival ou Rinival, et peut-être peut-on voir là passer le bout de l'oreille quant à l'origine assez mal connue de ce nom et de son frère Renipont. Le français ancien connaissait « rin » de « rinium » pour « cours d'eau ». Cela s'applique parfaitement à Renipont qui coiffe à la fois la Lasne et le Smohain. Moins peut-être à Renival puisque ce val-là est sur la hauteur. Ne fut-il pas un temps où Renival englobait Lasne ?

En remontant plus loin encore, j'ai pu étudier une carte datant de 1673. Elle s'intitule « Le Brabant Espagnol qui comprend les quartiers de Bruxelles, de Louvain et partie de celui d'Anvers. Dressé sur les mémoires les plus nouveaux par le Sr Sunson, géographe ordinaire du Roy, à Paris chez H. Saillot joignant les Grands Augustins, aux Deux Globes. Avec privilège du Roy pour vingt ans. 1673 ».

Vénérable parchemin dont les enluminures et les croquis figuratifs font rêver !...

Quant aux appellations, que de différences avec l'actuel. Si Lasne s'y trouve, ainsi que Si Lambert, Renival est Genival, Ceroux s'écrit Seroux, Rixensart est Rikesart, Limelette est Limalette, Ohain est Ohayn, Couture est Couttur, Hoeilart est Holar, Gaillemarde, ce joli hameau d'Ohain, s'y dénomme Galmal, Groenendaël est Granendal, la Dyle devient le Thyl, la Lasne est écrite la Jane, etc... Bien sûr il ne s'agit là que de l'approximation rétablie par un géographe étranger au pays, d'après la prononciation de rapporteurs divers. Mais c'est amusant !

J'ai d'autre part constaté qu'actuellement encore des géomètres se réfèrent à la carte de Popp pour établir leurs relevés.

De ces fantaisies, revenons à l'aspect actuel de Beaumont. A gauche de la route qui y mène en venant de Lasne, ce ne sont guère que champs et cultures. Quelques rares maisons. Le terrain monte, et bientôt apparaissent les maisons construites le long de la route des Crêtes. Entre le centre de Beaumont et elles, des champs encore.

Par contre, à droite, c'est dès la sortie de Renival, une succession d'habitations neuves, puis en approchant du hameau, plus anciennes. Quelque part à droite s'embranchent la nouvelle rue Haute, puis plus loin la rue Charlier. C'est le hameau lui-même. On y est accueilli non plus par le clocher, je l'ai dit, mais par un beau cerf de ciment planté dans le premier jardin, celui où précisément s'élevait l'oratoire. Ce cerf, c'est l'une des œuvres de Jules Hubinont. Je vous l'ai dit, on le retrouve partout !

Un mol serpentement de la rue entre les maisons et c'est la placette. Si alors on prend sur la droite par la rue des Tiennes, on s'enfonce dans le vrai Beaumont. On aboutit aux « tiennes » qui descendent vers Couture et la Lasne. Ils n'ont pas de noms ou plutôt ils en ont plusieurs, selon l'utilisateur. J'ai entendu parler de la Grallière, du tienne de Chesselet, ou de Semal (ce sont bien entendu les noms de ceux qui y vivent ou y ont vécu, tout comme Popp avait pris souvent le nom d'un habitant). Le carrefour s'appelle le Try Expignies.

La rue Haute commence là, et sa prolongation vers Couture est elle-même un « tienne » principalement utilisé par les cavaliers. Vers la droite, c'est l'entrée de la rue du Caturia où se construisent aussi des villas. Le chemin descend, raide et malcommode vers le vallon et les sources. On déniche là deux vieilles maisons, maintenant transformées, dont la première n'est autre que la maison natale de Désiré Denuit qui y passa son

enfance pour désertier ensuite et devenir le citoyen — et le chantre ! — de Couture-St-Germain. Elle appartenait alors à son grand-père, Désiré Piron.

Si l'on continue encore, on arrive à ce « Chemin des Ornois », qui constitue l'une des plus jolies promenades à faire, dont je reparlerai au chapitre des promenades.

Je n'ai rien dit encore de ce qu'on appelle maintenant la rue des Fonds (oh ! que « chemin » serait donc plus joli !), que Popp appelait ruelle Gentis, et qui descend, de façon raide et tortueuse, vers des Fonds bien jolis ! Là encore, un ruisseau — ou un fossé — passe sous le chemin, récoltant au temps des averses, les torrents descendant le long de la rue. C'est un vallonnement des plus gracieux, avec ses bois épais sur la droite, ses prés où les vaches doivent avoir le pied... alpin, ses maisons perchées plus haut sur la route et dont les tuiles font des taches polychromes. Là où remonte le chemin, quelques vieilles maisons se nichent, troys en tout, coquettes, fleuries, peintes en rose ou en blanc, nimbées de bruits de basse-cour, d'odeurs de vergers. Un coin plein de charme !

La rue, maintenant pavée jusqu'au bout mais depuis peu de temps, continue à travers champs jusqu'à la rue Collard qui, avec la rue Carmieau et ce qui reste du Grand Chemin (désaffecté de ce côté) constitue l'extrême pointe du triangle formé par Beaumont. En partant vers la droite, on s'enfonce dans les bois de Couture, ces bois étiquetés « propriété privée » dont j'ai parlé précédemment à propos de coups de carabine plutôt pénibles.

Ce coin là, c'est dans la neige que je le préfère. En y allant à pied bien entendu. Alors, la vaste étendue des champs bordée par le mur noir du bois de sapins prend une allure étonnante, et dans le calme qui n'appartient qu'à la neige, une vie d'un autre âge semble surgir, repoussant bien loin les routes d'asphalte et les bruits de moteur.

Je me souviens avoir traversé ces bois un jour où la neige était assez épaisse pour atteindre le genou — et parce que Beaumont se trouvait pour cette raison, complètement isolé. Jusqu'à l'abbaye d'Aywiers. Avec la route molle et douce, silencieuse et complice, avec les sapins noirs sous un manteau blanc, et les arbres nus qui ressemblaient à des Breughel, avec une sensation de haut du monde et la crainte qu'un autre passant surgisse pour rompre le charme. Et mon chien qui galopait en faisant jaillir la neige poudreuse... Une merveilleuse expérience !



La rue des Fonds et les Fonds...

(photo)

MORIENSART HORS BEAUMONT

Lorsque suivant la route qui vient de Lasne et après avoir traversé Beaumont, on débouche sur le plateau, immense, nu et plat, comme un désert ou une steppe, le regard se perd vers l'horizon sans rencontrer aucune obstacle. Sur cet horizon, au bout du désert, vers la droite, les pylônes du transformateur électrique de Ways. Et vers la gauche, piquée dans les champs nus, avec seuls quelques arbres en guise de garniture comme le persil autour d'un plat, la tour de Moriensart.

Bizarre aventure que celle de cette tour ! Tout le monde — j'entends, ceux qui sont passés par ce coin du Brabant — la connaît, mais de loin. Tout le monde vous en parle : « Ah oui ! mais vous avez cette vieille tour ! Vous savez bien, ce bloc carré, avec ses tourelles, en pleins champs ! C'est bien à Beaumont, n'est-ce pas ? »

Non, ce n'est pas à Beaumont. C'est à 300 mètres du Grand Chemin, d'où l'on a l'impression de la toucher du doigt, mais c'est sur le territoire de Ceroux. Et, ceroutoise ou beaumontaise, de toute façon, elle est intouchable !

Pour l'approcher, il faut prendre, à Ceroux, la rue des Fleurs puis un chemin pavé qui fait un tour dans les champs et finit par vous mener devant la tour. D'un côté un mur où s'ouvre une porte — interdite — derrière laquelle il y a des fourrés et au fond, la tour. De l'autre côté la ferme, immense avec sa cour carrée dont la tour forme l'un des angles. Un ensemble admirable ! Mais aucune visite n'est autorisée.

Il faut se borner à admirer de l'extérieur, cette énorme bâtisse très ancienne, d'une forme caractéristique avec son corps de logis massif et carré de plus de vingt mètres de haut. Elle se dresse là depuis des centaines d'années puisque ce fut au XIII^e siècle que le sire de Limal la fit ériger. On pense qu'il s'appelait Moureau ou Morel et qu'ainsi se construisit le nom de Moriausart qu'on trouve parfois dans de vieux livres sous la forme Mouriciensart.

C'est dans la « Topographica Historica Gallo-Brabantia » écrite en 1612 par Jacques Le Roy, ce baron que j'ai cité à propos du château ayant existé à Chapelle-St-Lambert, qu'on trouve sans doute pour la première fois cette explication.

Enfin, sous la signature d'Yves Boyen dans la revue « Brabant », on a pu lire ce texte que je préfère reprendre plutôt que de le démarquer :

« Édifiée vraisemblablement durant le XIII^e siècle à l'initiative, croit-on, de Arnoul Morel, seigneur de Limal, la Tour (propriété privée) est une construction du plus haut intérêt pour la connaissance de notre architecture militaire du Moyen-Âge. Le grès domine dans cette construction, sauf dans la partie supérieure aménagée au XVI^e siècle et où la brique fut utilisée en alternance avec la pierre blanche. La maçonnerie des trois premiers étages où l'on voit encore des traces de meurtrières, est très robuste. C'est ainsi que l'escalier d'accès au premier étage a pu être pratiqué dans l'épaisseur du mur.

» Le quatrième étage pour sa part, a été couronné d'une toiture à quatre pans, flanquée de quatre tourelles polygonales. En raison de sa valeur tant historique qu'archéologique, cette tour a fait l'objet, le 29 mai 1952, d'une mesure de classement.

» Les bâtiments agricoles qui s'ordonnent autour de la tour, datent sous leur aspect actuel du XVIII^e siècle ».

On ne connaît pas d'écrits relatant l'histoire de Moriensart ni de ce qui s'y serait passé. Ne s'y serait-il jamais rien passé ? Dans le vieux livre énumérant les châteaux de Belgique dont j'ai déjà parlé, on peut lire :

« Moriensart : seigneurie avec château dans la majeure de Mont-St-Wybert, érigée en baronnie par Philippe IV roy d'Espagne, le 30 juillet 1657 en faveur de Pierre Coloma, comte de Bornhem et seigneur de Moriensart et Seroux, appelé dès lors Coloma Moriensarti ».

Le château est actuellement habité par son propriétaire le baron Gerycke d'Herwynen qui, lui-même, en hérita de la famille de Limburg-Surum. Il l'habite, le tient jalousement clos, et son fils en exploite la ferme.

Ecrasant témoignage des siècles passés, il continue à dresser sa silhouette anachronique couronnée de ses tourelles Renaissance, au milieu des champs laborieux et des grasses prairies, visible de très loin, solitaire comme un vieux loup, et plus impressionnant encore, vu ainsi de loin, que de près sous les murs de la ferme qui s'étale à ses pieds.

De Beaumont même, si l'on prend le Grand Chemin, il apparaît moins inhumain, à cause des arbres qui l'entourent de ce côté. Un sentier enfoui sous une voûte de buissons va tout droit dans sa direction. On croit pouvoir l'attendre, mais ce n'est qu'une illusion. Après 300 mètres.



La tour de Moriensart.

(dessin extrait du « Brabant en Images »)

le sentier n'est plus qu'une ravine boueuse praticable seulement pour des chevaux (pourvu que le cavalier baisse l'échine), et le promeneur pédestre, désemparé, reste là devinant la tour entre les branches, aussi inaccessible qu'un mirage. Il n'a plus qu'à rebrousser chemin, sous le regard ironique et placide des vaches du pré voisin.

CHAPITRE IV.

LE ROMAN D'AMOUR DE BEAUMONT ET DE LA LASNE.

Si ce n'est le titre de mon livre, que ce soit au moins celui d'un chapitre !

La Lasne. Petit ruisseau de rien du tout, à peine un fossé, parfois, et qui pourtant dessine toute une vallée, riche en affluents, en étangs, en sources, en nappes aquifères. Peu connue peut-être serait-elle malgré tout, si elle n'avait donné son nom à un gros village chargé d'histoire : mais les vieilles seigneuries ont marié leur morgue avec la chanson de l'eau pour que s'affirme à travers le Brabant sur 25 km de long, cet aimable affluent de la Dyle.

La Lasne prend sa source entre Maransart et Plancenoit. Elle se dirige ensuite... Non, pas de didactique, de grâce ! Ce n'est ni la Loire, ni le Rhône ! Seulement un ruban d'argent qui, lorsqu'on le rencontre au hasard d'une promenade inspire plus volontiers le poète qui dort en chacun de nous que l'homme de sciences. Je dis « le hasard » parce qu'il n'est pas possible, malheureusement, de suivre la rive de la Lasne sauf sur quelques dizaines de mètres parfois. Elle coule presque toujours dans des propriétés privées, et par exemple, entre Couture et Lasne, on n'aperçoit d'elle, de loin, que le dessin tortueux de ses rives formant un creux dans la prairie. Si on essaie de l'atteindre, pour l'accompagner dans sa course, on butte bientôt contre une clôture, une haie ou quelque autre obstacle.

Venant de Plancenoit et après avoir alimenté un étang de pêche bien connu des amateurs, elle passe sous la route qui descend de Maransart, puis sous celle qui vient de Sauvagemont, par l'abbaye d'Aywiers, sous celle de Couture ensuite, enfin sous cette « rue de la Gendarmerie » qui descend de Renival sur Lasne.

Entretemps, ses méandres tout en s'enrichissant d'une foule de ruisselets descendant soit de Genleau, soit de la colline en haut de laquelle s'accroche Beaumont, nourrissent encore plusieurs étangs dont certains sont devenus des bassins de pisciculture où se fait sur une grande échelle l'élevage des truites notamment, lesquelles s'exportent même à l'étranger. Certains de ces étangs sont alimentés directement, avec autorisation de l'Administration des Eaux et Forêts, par les ruisseaux allant à la Lasne, grâce à quoi ils jouissent d'une eau courante vive et pure.

Dans son livre — maintenant connu dans la région à l'égal d'une bible ! — et qu'il intitule « Vie d'un village », Désiré Denuit raconte longuement l'histoire de ces étangs. On y peut lire aussi l'histoire des « débuts » de la Lasne, c'est-à-dire comment elle coule, dès après sa source, au pied des carrières de Maransart, comment elle actionne le vieux moulin de Virère, comment elle subit l'épreuve de stations de pompage, d'abord à Plancenoit d'où son eau va désaltérer les bruxellois, puis à Hubermont et à Couture pour le compte de l'Intercommunale qui fournit l'eau sur place.

C'est à cette occasion qu'il fait une étude particulièrement intéressante de cette abbaye d'Aywiers dont, pour lui, le nom signifie précisément « eau » tout comme Aigues dans la géographie française ; et aussi qu'il chante les vertus du cresson poussant dans les eaux du Milhoux...

Le Milhoux, c'est l'un des affluents de la Lasne. Il descend des hauteurs de Maransart, forme lui aussi des étangs, donne son nom à une rue, traverse la route de Sauvagemont pour aboutir dans le sous-sol de l'Abbaye !

Mais le tout premier des affluents de la Lasne est sans doute ce « ruisseau des Broes » dessinant lui aussi, un chapelet d'étangs qui creusent le début de la vallée.

Et Beaumont dans tout cela ? J'y arrive, car précisément ces affluents de la Lasne, après Aywiers, descendent tous de la colline de Beaumont à travers le territoire de Couture-St-Germain. Et c'est bien là que se place cette attirance réelle de la terre beaumontaise vers le ruisseau d'en bas. Non seulement depuis longtemps, les gens d'en haut descendent vers la vallée à toute occasion, mais leur terre même recèle des richesses aquifères qui, toutes, n'ont qu'un but : rejoindre la Lasne.

Il y avait — ils y sont encore mais on ne s'en sert plus — de nombreux puits à Beaumont. Le principal se trouvait au cœur même du

triangle forme par le vieux hameau, non loin de ce qui fut la chapelle. Une grosse ferme occupe l'angle aigu formé là par la rue des Tiennes et la rue Charlier. Ce puits, situé à la côte 123, avait une profondeur de 31,80 m. Un autre se situe au S-O du hameau, à la lisière de Couture. Un autre se trouverait du côté du Bois des Cailloux. Il coule en tout cas par là un ruisseau sans commencement ni fin, qui s'agglutine plus tard, à travers les marais, à celui qui rassemble les eaux de Beaumont.

Enfin, à propos du puits qui se trouvait à la ferme de Moriensart, les légendes beaumontaises racontent que les enfants, jadis, s'amusaient à y jeter de la paille puis couraient à toutes jambes vers l'autre versant pour atteindre la source du Caturia et y voir déboucher leur tortillon de paille ! D'où l'affirmation qu'outre ses sources et ses marais, Beaumont possède une rivière souterraine !

Le sous-sol est certainement riche en eau, comme toute la vallée de la Lasne. La surface du plateau est faite de sable argileux, parfois moucheté de blanc, parfois quartzeux comme au Bois des Cailloux, et par dessous se révèle un niveau limoniteux et fossilifère qui a parfois tenté les chercheurs mais qui n'a jamais permis de découvertes bien riches.

Un niveau ferrugineux aussi qui, en colorant parfois certains affleurements, a donné naissance à la légende des « eaux rouges » les « Rouges eux » comme on dit ici, et dont les autochtones soutiennent mordicus qu'elles existent. En réalité, il n'y a pas d'eau rouge à Beaumont, mais les ruisselets qui coulent dans le vallon du Caturia s'étalent parfois sur un lit de sable argileux extrêmement fin et d'une couleur un peu rouillée. Un sable qui, quand on le prend dans le creux de la main, vous donne l'impression de sentir couler entre vos doigts du velours liquide.

La source du Caturia est la plus connue. Il faudrait plutôt dire « les » sources, car on pourrait en trouver cinq ou six en cherchant bien. On l'appelait le « Coulet del Bain », c'est-à-dire la source (coulée) se trouvant sur la terre d'un surnommé « Bain » ... Elle avait le titre de fontaine au temps où l'eau n'était pas distribuée, et sa réputation de pureté cristalline était telle qu'on y venait laver le beurre, de bien loin. On y venait aussi, avec les seaux suspendus au « gorja », pour s'approvisionner, ce qui ne devait pas être facile étant donné la pente accentuée du Caturia aussi bien vers Beaumont que vers Renivaï.

Coulant là, chantante et fraîche, elle n'en était pas moins dans le même temps la nourricière d'un marécage où proliféraient les... sangsues.



L'étang maintenant formé par les anciennes sources du Caturia.

(photo)

que les gamins du hameau allaient récolter pour le compte des pharmaciens des environs.

Mais la source du Caturia a disparu. Négligée lorsque le progrès cessa de la rendre indispensable, elle s'affaissa, se cacha. On construisit dans ce creux qui est un des plus jolis coins de Beaumont. On construisit sans plus penser à la source jusqu'au jour où les architectes s'étonnèrent d'une persistante humidité dans les fondations.

On leur apprit l'existence ancienne de la fontaine. Pour la situer exactement, ils refirent le jeu des gamins d'antan et allèrent jeter un produit colorant dans les puits de la colline. Maintenant, elle a ressurgi, mais sous la forme d'un joli petit étang, ornement d'une propriété qui en canalise les eaux et les empêche d'aller nuire encore à l'œuvre des humains.

Plus de source, peut-être, mais de l'eau quand même. De l'eau, la terre en est gorgée dans ce vallon. Elle suinte de partout. La même nappe aquifère dont naquirent les puits de Beaumont ouvre un peu partout la terre pour laisser échapper des ruisselets qui s'en vont chantant dans le sous-bois ou dans les prés pour aboutir au creux même, en lisière des champs de Couture.

Ce creux, c'est un vrai marécage. A certains endroits il a fallu placer de gros tuyaux pour permettre aux sentiers de passer par dessus l'eau. Il en descend de partout. Elle scintille quand le soleil lui jette ses pastilles d'or à travers les branches. Elle bouillonne quand l'orage lance dans les « tiennes » des torrents entraînant avec eux mille choses dont certaines ne sont pas toujours recommandables. C'est alors qu'on parle de pollution de la Lasne. Mais les égouts de Plancenoit en sont davantage responsables. dit-on, que ce qui descend les pentes de Beaumont. En temps normal, cette eau-là est claire et propre, même par temps de pluie.

Et c'est ainsi que du cœur même de Beaumont — il y avait même une source au creux de ce qui est maintenant la rue des Fonds — de ses entrailles devrait-on dire plutôt, descend constamment vers la Lasne la preuve de l'amour du petit hameau pour le petit ruisseau...

LA LASNE GÉNÉREUSE.

Pour être juste, il faut reconnaître que le hameau n'est pas le seul à fournir à la Lasne son eau claire. Peu de vallées, je crois, connaissent

tant d'affleurements d'eau. Il y a des sources tout au long des deux côtés de la rivière. J'ai parlé des captations servant à fournir Bruxelles en eau. Après cela il y a Aywiers, cette merveilleuse abbaye à propos de laquelle G.-H. Dumont, dans son « Bruxelles et pays wallon », paru chez Arthaud en 1958, en appelle à Désiré Denuit dans un passage qui est un joli raccourci de ce qu'on peut dire sur notre région :

« ... cette terre médiane du roman pays de Brabant se révélera sous son vrai jour.

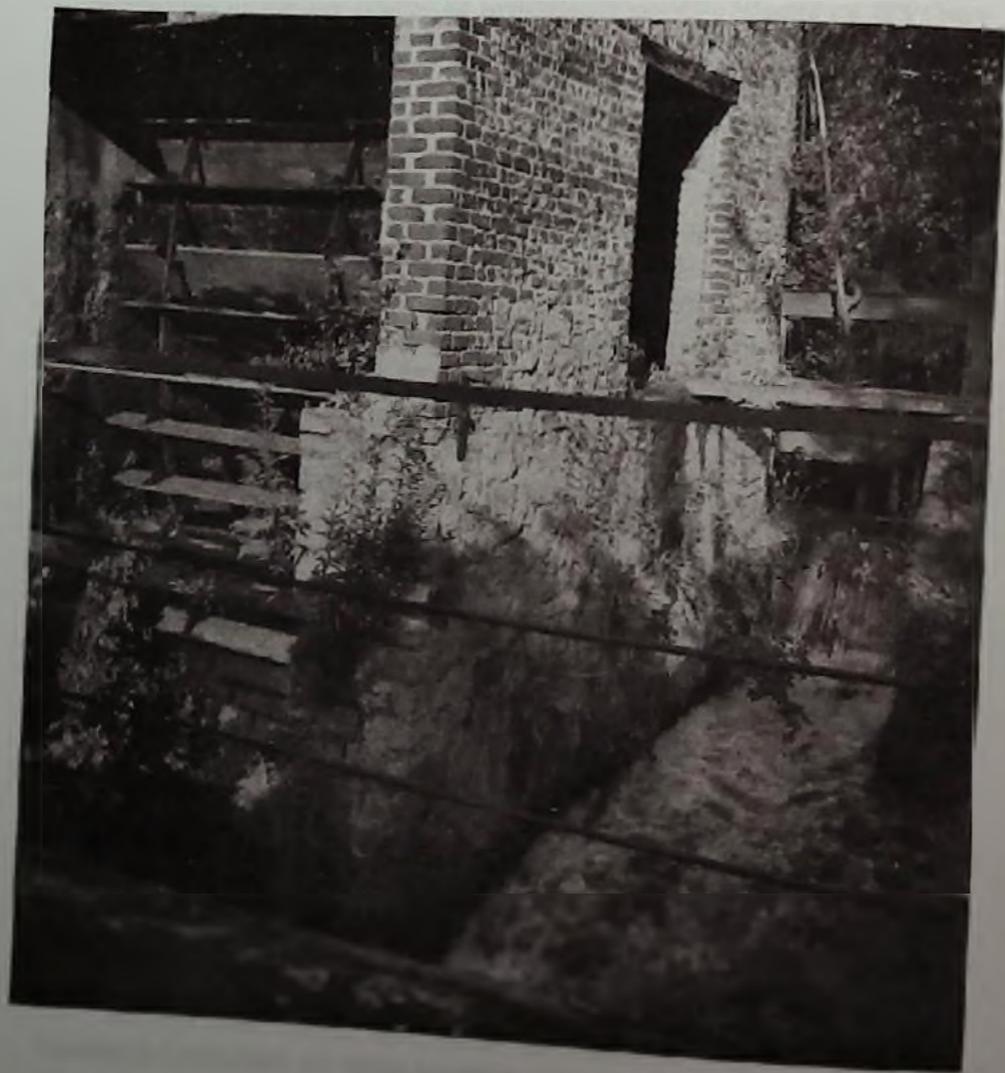
» Le moindre petit village a son attrait puisé dans les méandres de la fantaisie. Ohain étagé sur un coteau couronné de bois dresse sa grosse tour ogivale du XIII^e siècle. Dans son jardin dessiné par Le Nôtre, le manoir de Rixensart fut presque complètement construit par Ambroise Spinola, général génois au service des archiducs Albert et Isabelle. A Couture-St-Germain, l'essayiste Désiré Denuit pourrait vous montrer les restes de l'abbaye d'Aywiers fondée en 1247 par les compagnes cisterciennes de Ste Lutgarde ».

Cette abbaye est devenue pour une partie le siège de l'Intercommunale des Eaux, laquelle dessert six communes : Lasne, Couture, Ceroux, Ways, Limelette et Ohain. Fondée vers 1905, l'Intercommunale a été constituée officiellement en 1912. Contrairement à ce qu'on raconte parfois, la vieille roue du moulin de l'abbaye n'a jamais servi à la distribution d'eau. Démolie en 1905, elle a été remplacée par des turbines qui ont servi jusqu'en 1950 pour faire place alors à des pompes électriques.

L'Intercommunale prend son eau au captage d'Hubermont ainsi que près des cressionnières de Couture, c'est-à-dire dans le Milhoux. Tout cela complété par un puits creusé dans la cour même, qui atteint la nappe aquifère à 60 mètres de profondeur. Le débit total de l'Intercommunale est de 2.000 mètres cube par jour.

Aywiers... Encore un petit problème pour les linguistes ! Comment faut-il prononcer exactement ? Les interprétations sont diverses et vont d'Ewière à Evier en passant par Awir ou Avirs. Et comme en wallon, on dit l'Abi pour l'abbaye, quelqu'un à qui l'on avait donné le nom oralement écrivit un jour à l'Intercommunale en la situant à... l'Abidévinaire.

Après avoir passé le village de Lasne, la petite rivière devient un peu plus sage : moins d'étangs, moins de méandres aussi, jusqu'à Renipont où



La grande roue de bois du moulin Maleu à Renipont-Chapelle.

(photo)

elle se grossit du Smohain pour former le grand étang, devenu une presquestation-balnéaire. Ce Smohain, dans le temps, s'appelait l'Ohain et bordait un hameau qui, lui, était Smohain.

C'est juste avant Renipont que la Lasne met une jolie plume à son chapeau. Tournant à angle presque droit avant de passer sous la route, elle rencontre une énorme roue de bois. C'est celle du moulin Maleu. La rivière, brusquement devenue torrent, se précipite d'une hauteur de près de deux mètres pour former d'une part une jolie cascade, et d'autre part, quand le meunier en décide ainsi, pour faire tourner l'énorme roue de bois, la seule dans le pays et même loin à la ronde, qui actionne encore réellement un moulin. La meule elle-même d'ailleurs, porte encore fièrement l'écusson prouvant qu'elle a été fabriquée dans des ateliers montois en 1875.

Bien sûr les palettes de bois sont remplacées de temps à autre quand l'eau les a trop éprouvées. Mais la roue est toujours là, elle tourne toujours, et la Lasne se précipite toujours, avec son ronflement de Niagara en miniature, dans un décor de verdure à faire rêver poètes et peintres. Le moulin Maleu est discret, lui aussi, et de l'une ou de l'autre route, il est bien impossible au passant de deviner la présence de la vieille roue de bois.

La Lasne, avant d'en arriver là, a reçu de nombreux ruisselets aux noms pittoresques ou poétiques comme le Ri-St-Germain, ou le Ri-Delplai, non loin de la Kelle, et encore le Ri-des-Herchaux ou d'Anclot, à Chapelle. Et elle alimente toujours plusieurs fontaines. L'une d'elles, à Lasne, orne le carrefour de la route de Genleau. Une autre presque invisible se trouve sur la route de Renipont, une autre encore à Chaubrière. Plus connue est celle qui coule à Renipont sous le parc du château, au coin de la route montant vers Ohain et de celle qui va à Genval. C'est le trop-plein d'un petit étang se trouvant dans le parc et son débit est assez important pour fournir une chute constante et forte. Sa chanson ininterrompue, même sous la neige, fait le charme de ce coin, par ailleurs quelque peu malmené par l'afflux dominical des touristes en petite tenue, lesquels n'ont d'yeux que pour la mare dénommée « lac » et s'en retournent sans doute le plus souvent sans même avoir entendu la fontaine, noyée dans le vacarme des hauts-parleurs et des transistors. Seuls se souviennent de sa présence les automobilistes désireux de laver leur voiture...

Tel est normalement, en vérité le sort d'une source, discrète par essence (voir Edmond Rostand). D'ailleurs, les sources de la Lasne ont

pris leur parti, elle aussi, d'être méconnues, écrasées qu'elles sont par la célébrité acquise par leurs sœurs de Genval !

La Société des sources de Genval a fait de la Lasne, avec un indé-niable succès, une source... d'eau en bouteilles, qui ne semble pas près de se tarir. Elle exploite ainsi, principalement, la source dite « Bonne Fontaine » qui fut découverte en 1897 et qui est d'une pureté remarquable. Eau médicale, diurétique, tonique et sédative, elle est surtout une eau de table d'excellente qualité.

Au cours des travaux de captage de « Bonne Fontaine », on découvrit la source « Argentine ». Elle se répandait antérieurement sous la couche argileuse pour se perdre dans la Rivière d'Argent. Sa publicité présente l'eau de l'Argentine comme « l'eau de table par excellence des grands mangeurs et des estomacs paresseux ».

C'est donc pour le compte de la gourmandise que la rivière d'Argent perdit un jour une partie de sa richesse... Ce qui ne l'affecta d'ailleurs aucunement, car elle continue à couler de bon cœur, d'étang en étang, dont celui de la Hulpe, jusqu'à la Lasne. Elle vient de loin puisque c'est elle qui donne son nom à Argenteuil.

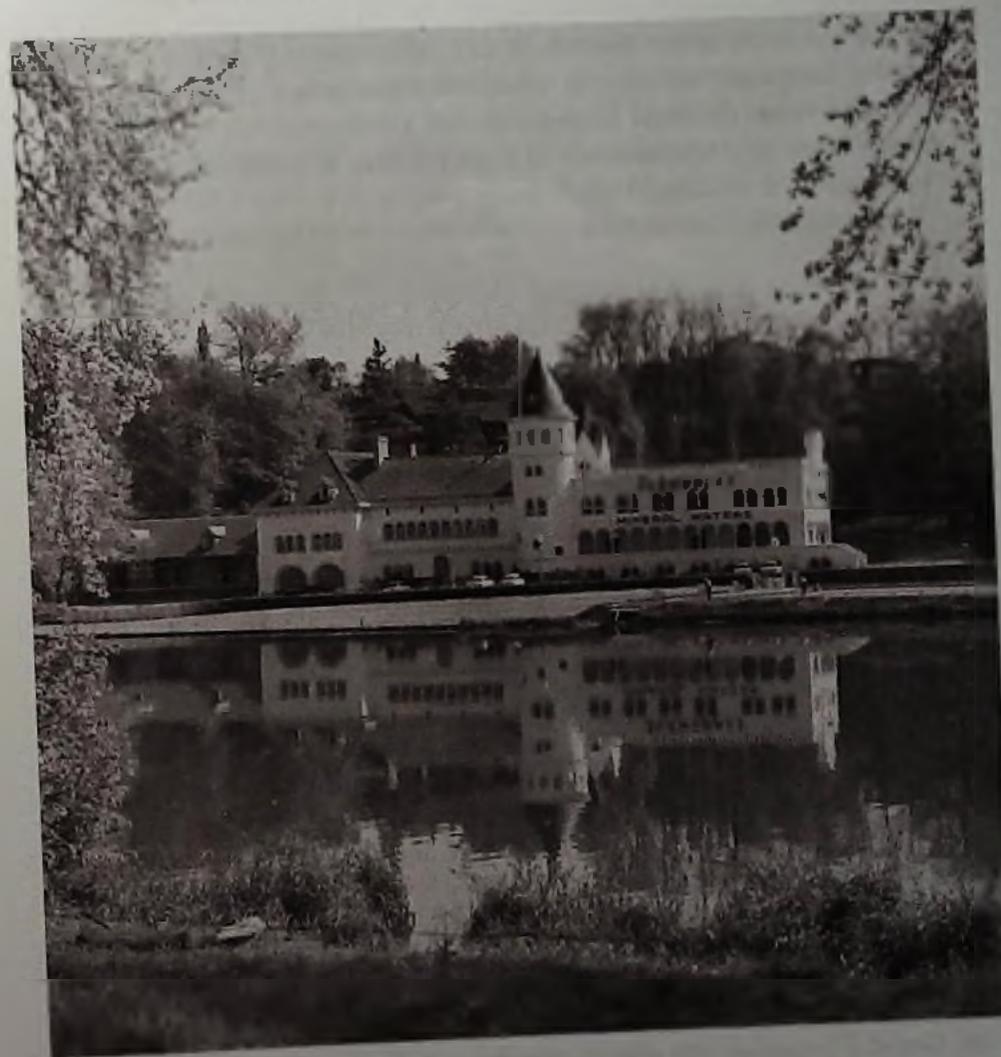
Après ces différents avatars et bonnes fortunes, notre Lasne, toujours serpentine, impassible et gentille, passe à Rosières, à Tombeek, etc... pour atteindre enfin la Dyle sous le regard, comme je l'ai dit déjà, d'un autre et tout petit Beaumont perché à mi-hauteur de la colline à sa droite, et dans le même temps que quelques autres affluents de la Dyle dont l'un, qu'on me permette de le signaler en passant, porte le nom particulièrement pittoresque de Pisselet ! Tout ceci se passe non loin de Weert-St-Georges, dit aussi St-Joris-Weert, et de Nethen.

Adieu, la Lasne ! Et que s'éloignent avec toi toutes les eaux claires descendues de la colline de mon Beaumont, à travers les marais sous les saules et les étangs à truites.

CHAPITRE V.

LES PETITES HISTOIRES DE BEAUMONT.

Ce n'est pas un village « à histoires »... Oui, bien sûr, la façon dont tel braconnier — je n'aurais garde de vous citer des noms — tint la



L'établissement des Sources de Genval.

(photo)

dragée haute aux gendarmes pendant toute une saison, est de celles qu'on se raconte encore en riant de plaisir. Ou bien l'on évoque parfois comment, jadis, la principale sanction contre les délinquants était de les faire défiler dans le village, sous les quolibets, version améliorée du pilori...

S'il y eut de petits scandales familiaux comme il y en a toujours dans les campagnes retirées, ils restèrent « familiaux » et on n'en parle guère. Un vieux du pays, convenablement conditionné, ne vous parlera cependant que des braconniers... Il évitera même de parler du guérisseur. Et pourtant, ça, c'est une vraie histoire !

LE GUÉRISSEUR ET SA CHAPELLE.

Des guérisseurs, des sorciers, des rebouteux, il y en a et il y en eut partout en Wallonie. Mais celui de Beaumont parvint à se rendre célèbre, plus célèbre même à l'extérieur que chez lui, comme tout bon prophète, et le trafic des gens qui venaient de très loin pour le consulter anima pendant des années ce coin du Brabant.

De son art, il avait fait une véritable industrie, et si, de bon cœur, il soignait à l'occasion ses concitoyens, pour les clients « étrangers », il était le thaumaturge qu'on payait à prix d'or.

C'est en décembre 1863 que l'état-civil inscrivit dans ses registres la naissance d'un André — que tout le monde allait appeler Alfred — fils d'Adèle Dumont et de père inconnu, du moins officiellement. Sa mère, qui avait été « valet » dans une ferme à Chapelle avait comme surnom la « Petaute », si bien que toute sa vie, son fils fut Fred El'Petaute, selon la coutume du pays. Prononcé à la manière de Beaumont, cela devient même El'Petwète...

Adèle était une maîtresse-femme. Elle éleva son fils dans sa maison du Grand Chemin, et très vite, il apparut que Fred avait un « don ». De l'instruction, non. Tout ce qu'il savait (et il savait beaucoup de choses), il l'avait appris par lui-même. Il était généreux, il avait un cœur d'or, disent ceux qui furent de ses proches. Et c'est sans doute ainsi qu'il commença à faire bénéficier les autres de ses connaissances diverses, dont les principales concernaient les propriétés des plantes.

Cela prit vite de l'ampleur. Les plantes, il les connaissait si bien qu'il embaucha bientôt des gens du hameau pour en faire la récolte. Il payait,

dit-on, jusqu'à 7 F (de 1930) pour un bouquet de millepertuis ! Les enfants surtout lui en ramassaient par brassées que Fred entassait dans un coin de sa maison. C'est de cela qu'il faisait des tisanes, lesquelles servaient à soigner les consultants.

Il ne tarda pas à adjoindre à l'usage des tisanes l'appoint des prières. Des lors, l'affaire devenait sérieuse. Si les gens du hameau, très heureux de gagner ainsi quelques sous continuaient à lui apporter les herbes qu'ils trouvaient, le cérémonial dont Fred entourait maintenant ses consultations lui faisait peit à peit une auréole qui brillait de plus en plus loin. Certains disent même qu'il lui venait des clients de toute la Belgique !

En tout cas, il dut s'adjoindre du personnel. Il avait principalement à son service un chauffeur qui, au volant de la voiture de Fred s'en allait quêrir les clients à leur arrivée, par le vicinal, à Maransart, ou à Lasne. Il était à la gare, il les embarquait, il les montait au Grand Chemin. Fred les recevait, les soignait. Discretement le malade déposait son obole sur un plateau, dans la chapelle, puis Julot refaisait le chemin en sens inverse.

Car il y eut bientôt une chapelle ! Fred la fit construire vers 1930 à côté de sa maison, au Grand Chemin, et sur le fronton, fit mettre une plaque qui invoquait la protection de Notre-Dame de la Délivrance et portait la date de l'inauguration : 1938.

C'était — c'est, car elle existe toujours au moment où j'écris ceci — une véritable chapelle, grande, avec une nef assez haute, un chœur surélevé d'une marche, un autel. Et sur le sommet de la façade, pointue mais non clochetée, une croix qu'on peut voir du centre de Beaumont.

Ce ne fut jamais, bien entendu, une chapelle reconnue par le culte catholique, mais le guérisseur n'avait pas hésité à la décorer à la manière d'une chapelle catholique, à peindre sur les murs des anges, des inscriptions latines, des bouts de prière, à l'orner de statues diverses. Très rapidement, ce décor s'agrémenta des ex-votos de toute espèce déposés par les malades reconnaissants, et surtout de photos et d'images.

Jusque vers 1950, la célébrité de Fred El'Petaute ne fit que s'accroître. Si sa réputation ne resta pas sans taches, (il eut même quelques démêlés avec la justice), ce fut principalement, vous diront les gens de Beaumont qui lui ont toujours gardé une certaine affection, à cause de son dernier chauffeur qui, profitant sans doute de la situation qui était bonne, se mit à mener la grande vie, et même, une vie très exemplaire. Ce qui, naturellement, finit par rejailir sur son patron.

Fred qui mourut vers 1950, n'en a pas moins gardé dans le pays l'estime de la plupart des gens, les autres préférant se taire. Lui qu'on disait un peu devin en plus de ses talents de guérisseur, avait toujours su, en effet, se concilier les bonnes grâces de ses concitoyens. Et même si l'évocation des procédés de fabrication de ses tisanes amène parfois sur les lèvres une grimace où l'ironie ne va pas sans un peu de dégoût — pensez ! le poulailler jouxait la réserve d'herbes... — les Beaumontais préfèrent défendre sa mémoire.

Les légendes ou les anecdotes ne manquent pas à son sujet. La plus tenace est celle selon laquelle il aurait un jour « acheté » un enfant contre un veau... En réalité, il l'adopta, l'éleva, de même qu'il aurait également adopté un jour une fille dont on ne sait trop ce qu'elle est devenue. Le fils, qui s'appelait aussi Alfred, ne tourna pas fort bien et mourut avant son père adoptif, d'avoir un peu trop bu, dit-on. Mais l'histoire de l'enfant acheté contre un veau demeure, et j'en ai même entendu plusieurs versions !

Quant à la chapelle, elle existe toujours. Partie d'un héritage, elle fut vendue avec la maison attenante. Statues et meubles disparurent, mais dans la nef maintenant transformée en garage et sur l'autel qui a gardé sa forme, les petits anges et les inscriptions latines subsistaient toujours au moment où j'ai pu la visiter, c'est-à-dire en 1970.

De même, la façade et la croix à son sommet, ainsi que la plaque au nom de Notre-Dame de la Délivrance. Des lilas et des herbes folles poussent devant les battants du portail qui ne s'ouvre plus depuis longtemps, une porte pour les voitures ayant été découpée dans le flanc de la nef. Tout récemment les murs extérieurs qui étaient faits de blocs de ciment, ont été rehabillés de briques.

Peut-être ne faudra-t-il plus longtemps, qui sait, pour que disparaisse complètement la « chapelle du guérisseur ». Ce sera dommage pour le folklore de Beaumont.

Parmi les « histoires », il y a bien aussi celle d'un groupe d'étrangers qui choisit, vers la même époque, la région pour y essaimer, et dont les interventions plutôt fantaisistes allèrent jusqu'à l'exercice d'une médecine pas très légale... De cela aussi, les Beaumontais préfèrent ne pas parler, quoique cela leur ait valu — peut-être faut-il dire parce que — un jour les honneurs de l'actualité dans les journaux bruxellois. Faisons comme eux, n'en parlons pas. La fauvette n'est pas responsable du coucou qui naît dans son nid.

LE PARLER BEAUMONTAIS.

... Ou plutôt biamontwès... En fait, c'est le wallon de presque tout le Brabant, quelques mots appartenant en propre à chaque village. Il ressemble à celui de Namur, mais il est moins chantant, et surtout plus rapide. Robert Goffin, ce grand wallonisant, s'est souvent amusé à rechercher les expressions du terroir brabançon. Je ne marcherai pas sur ses brisées. Tout de même je me souviendrai longtemps de mon étonnement d'ignare lorsque quelqu'un me dit un jour que son mari avait été rigoler... Ne cherchez pas : il avait creusé des rigoles dans un champ...

Ce qu'il y a peut-être de plus caractéristique, ce sont les surnoms. Il n'y a guère, tout le monde avait le sien, le vrai nom disparaissant complètement. L'habitude se perd, toujours à cause des « étrangers ».

Un surnom, cela se dit un « spot » et surnommer, se dit « spotter ». Petite différence avec le namurois où un spot est un dicton. Les livres les plus sérieux vous parleront par exemple de la ferme Tazar... Elle appartient à un certain Balthazar Charlier, qu'on appela toujours Tazar. D'autres n'ont aucune origine visible : El Brasseur ne fut jamais brasseur ; Camille Jeanjean ne s'appelait pas Jean... Quant au fameux ouvrier plafonneur que j'ai cité déjà, on l'avait « spotté » Le Coq. Du coup sa femme était la Marie du Coq, ou la Marie-Coq. Un autre porte comme nom de famille Lalie parce que sa mère s'appelait Eulalie. Etc., etc.

Quant à la prononciation, c'est encore chez Maurice Bologne que j'ai relevé celle de quelques lieux de la région, et c'est bien ainsi que je l'ai entendu : « Couteûr » pour Couture, « Cou Sinstyène » pour Court-St-Etienne encore qu'on dise souvent Court, tout simplement, « Ceourou » pour Céroux, « Maransô » pour Maransart, « Rixensô » pour Rixensart, « Djenvô » pour Genvai, « Ot'ni » pour Ottignies.

Tout cela donne quelque chose d'extrêmement savoureux quoique parfois quasi hermétique. Surtout, quand il s'agit des noms, Je vous jure qu'il faut de la perspicacité pour reconnaître les gens les uns des autres quand on ne vous a jamais parlé d'eux qu'en citant leur prénom ou leur « spot » ! ...

CHAPITRE VI.

LES ARTS A BEAUMONT.

Lorsqu'on arrive à Beaumont en venant de Lasne, l'une des premières choses que l'œil rencontre à l'entrée du hameau, c'est dans un jardin, un magnifique cerf de pierre, dressé, la tête haute, les bois harmonieux. Si bien qu'on a l'impression de pénétrer dans un lieu cher aux artistes.

Las, ce n'est qu'une illusion. Tout d'abord, le cerf en question n'est pas en pierre, mais en ciment, ce qui peut laisser des doutes sur sa durée à venir, encore qu'il doive bien avoir déjà plus de trente ans. Ensuite, il est presque le seul témoignage de la présence de l'art à Beaumont.

Je dis « presque », entendons-nous bien. Il y a autre chose malgré tout. Mais ni Beaumont, ni même Lasne, ne semblent avoir le même pouvoir d'attraction sur la gent artistique, que d'autres coins du Brabant wallon.

Alors qu'Ohain attire comme des mouches peintres et écrivains, qu'on y entend à tout propos les noms du poète Edmond Vandercammen, qui n'y habite plus mais y est né, des peintres Edmond Duchêne et Reine Vanderborcht, ménage d'artistes aux talents subtilement divergents, de l'écrivain Robert Goffin, de Pierre Vin qui fait mijoter ses émaux dans un four de la vieille maison au bout de la ruelle Quimbin, de la sociologue Rosa Hardouin qui a baptisé sa villa de la Brire du joyeux nom de « La Farigoulette », du peintre hollandais Bram Bogaert (prix de la ville d'Ostende en 1959) qui a annexé le « château » et dont les toiles frappent surtout l'imagination, dit-on, par leurs dimensions exceptionnelles, d'Anto Carte dont on montre la maison avec fierté, etc., etc.

Alors que Couture-St-Germain a connu les promenades et le grand chapeau du peintre Victor Servranckx, qu'il a abrité les derniers jours et maintenant la tombe de la poétesse Lucie Abrassart, qu'il reçoit chaque fin de semaine la visite de son « grand homme », Désiré Denuit...

Alors que... Oui, il y a bien de quoi verser un pleur, car Beaumont dans ce domaine comme dans les autres, est d'une discrétion exemplaire. Et si tel maître du barreau, ou tel peintre, ou encore tel as de la médecine ou d'une autre science y a trouvé son nid de prédilection, il tient avant tout à ce que cela ne se sache pas.

Enfin, en guise de consolation, si Ohain a devant le kiosque à musique de son père, son « banc Plisnier », Beaumont, ou plutôt Renival possède Cachaprès... J'y reviendrai.

Mais le cerf... He bien, le cerf de ciment est l'œuvre de Jules Hubinont. Et Jules Hubinont est le personnage le plus extraordinaire, le plus pittoresque, le plus étonnant, le plus... (non, je n'ai pas la plume de Jean-Jacques Gauthier ni celle de M^{me} de Sévigné pour réussir l'énumération qu'il faudrait ici) — qu'on puisse imaginer. Si Jules Hubinont n'avait pas existé, si sa « tribu » n'avait pas planté ses pénates à l'entrée de la rue Haute, près du Try Erpignies, Beaumont ne serait pas Beaumont.

Lorsque sa fille Paula — veuve d'Henri Becquet qui fut le fondateur de l'Armée du Salut au Congo — me raconta l'histoire de son père, je ressentis cette impression, assez désagréable d'ailleurs pour un romancier, qu'il suffirait de transcrire sans rien y changer, les détails de cette vie pour composer un roman bien supérieur à tout ce que l'imagination pourrait créer. Une existence comme celle-là ne s'invente pas, ni un personnage.

C'est peu après la première guerre que Jules Hubinont, émigrant de Marchienne-au-Pont où les événements l'avaient ruiné, vient s'installer à Beaumont. Il rachète une vieille petite maison de deux pièces où vit un couple. Ce sont les derniers tisserands du village et leur métier à tisser encombre le grenier. Hubinont y installe aussitôt un atelier.

Sa femme, ses nombreux enfants sont avec lui. Depuis longtemps déjà (il a été instituteur, commerçant, industriel, etc.), il a échangé ses convictions de libre-penseur contre une foi ardente qu'il a découverte au contact du mouvement salutiste. Il ne vit plus que pour cet idéal et le désir de le faire partager. Mais il faut vivre.

Chose curieuse, à cette époque où l'étranger n'est nullement bien accueilli dans la région, il y conquiert en peu de temps toutes les sympathies. Il se met à aider tous les gens du village en exécutant les travaux les plus divers. Il reçoit les jeunes, leur fait la classe, les aide à préparer leurs examens. Il bricole de toutes les façons. Il s'en va à pied bien loin, jusqu'à Couture, à Plancenoit, à Maransart pour travailler à mille choses. Il déborde de vitalité, d'assurance, d'initiative. On le voit partout, solide, trapu, avec sa grosse moustache blanche et son béret alpin, l'œil rieur, la parole facile. Il se mêle aux réunions du village. Il y prêche et s'y fait écouter, tout en se faisant coller le surnom de « curé socialiste »...

Mais surtout, il devient sculpteur ! Du temps de ses débuts, il a été maître de dessin. Il a toujours étudié l'anatomie animale. Le voilà qui, dans son atelier, se met à inventer une technique nouvelle : sur une armature de treillis métallique, il plaque le ciment à mains nues, et respectant jalousement les formes naturelles, il construit des animaux. Et quels animaux ! Toute une faune naît de ses mains habiles. Il multiplie les créations. Il y a des ânes minuscules, hauts comme trois pommes, et des cerfs grandeur nature. Il y a un cheval dressé sur ses postérieurs, un lion, des cygnes. Il y a aussi des amphores, des troncs d'arbre, des têtes de cervidés, une lionne couchée...

Il se met en tête de faire sa publicité et obtient de placer dans la gare du vicinal à Lasne, un panneau annonçant sa spécialité. Il installe sur le socle d'un de ses cerfs une enseigne pour ses « sculptures en ciment ». Un monde fantastique emplit bientôt le petit jardin de la maison de la rue Haute. Il obtient des commandes : un fronton pour le château du Réulx, un sanglier comme mascotte d'un régiment de chasseurs ardennais... Il arrive un jour à faire accepter un de ses cerfs à une exposition à Liège : c'était le « cerf poursuivi par deux loups », qui ne prenait appui que d'une patte sur le sol, les loups servant de support. On imagine ce que dut être à l'époque des chemins de terre, le transport d'une telle pièce ! Elle n'arriva pas intacte et pour réparer les dégâts, le sculpteur se rendit sur place avec ses sceaux de ciment. Le cerf d'ailleurs, ne revint jamais au bercail, Jules Hubinont en fit don à la ville, mais il avait valu une médaille de bronze à son auteur.

Il avait innové avec le ciment en guise de glaise ; il innove encore quand il invente la publicité lumineuse, car son panneau, dans la gare, c'était de la tôle découpée éclairée par derrière ; et quand j'ai vu un de ses tableaux, représentant précisément la vieille grange démolie par la suite après la découverte du fusil napoléonien, un extraordinaire tableau en relief utilisant des brins de paille, des bouts d'allumettes et bien d'autres matériaux saugrenus, j'ai pensé qu'il avait aussi inventé l'art « pop ».

Jules Hubinont mourut à Beaumont en 1952 à 89 ans. Son encombrante ménagerie avait alors envahi tous les alentours de sa maison qui s'était bien agrandie, car au cours des années, il avait arrondi son bien. Petit à petit, elle se dispersa. Certaines pièces tombaient en ruines, la technique nouvelle n'offrant pas beaucoup de garantie de durée. Et lorsque, après la mort de M^{me} Hubinont qui survécut près de quinze ans à son mari, les enfants vendirent une partie du bien, qui allait servir à



L'un des grands cerf de ciment de J. Hubinont.

(photo)

construire une ferme moderne, ce fut le coup de grâce. Des pièces de ce genre sont difficiles à déménager.

Il reste maintenant dans le jardinet adossé à la charmante maisonnette installée par les filles du sculpteur dans l'ancien atelier, quelques pièces éparses et l'un des trois cerfs qui furent ses chefs-d'œuvre. Un autre, endommagé, émigra à Sauvagemont. Le troisième, c'est celui qui trône à l'entrée de Beaumont.

MADELEINE HUBINONT.

Mais le vieil original disparu, l'art n'était pas mort pour autant dans la famille. Après lui, sa fille Madeleine s'était mise à faire de la peinture, et ma foi, je crois bien regrettable que son œuvre, trop tôt interrompue d'ailleurs par sa mort, soit restée sous le boisseau. Ses paysages, ses fleurs sont d'une excellente facture, et si tel coin de Beaumont qu'elle prit souvent pour modèle, offre un véritable intérêt documentaire, sa peinture est également pleine de charme et de finesse.

Plusieurs de ses tableaux se trouvent actuellement dans la maison de ses sœurs, et entre autres une « rue Charlier » dans l'état où elle était il y a vingt ans, et au bout de laquelle pointe le clocher de la chapelle maintenant disparue.

Madeline Hubinont dont la véritable vocation était de rester la vestale de la maison familiale, ne voulut jamais être rien d'autre qu'un peintre amateur et c'est dommage. Même dans sa famille, pour rendre hommage à sa mémoire, on raconte par exemple tout aussi volontiers, cette anecdote dont elle fut l'auteur... A Noël, en 1944, la guerre presque finie, tous les membres de la famille Hubinont — ils étaient alors une trentaine — allaient se retrouver pour la première fois autour d'une table et d'un repas préparés avec amour par Madeleine et ses sœurs. Non loin de là campait à ce moment un petit détachement de Canadiens et d'Anglais, au repos avant de rejoindre le front.

He las ! un ordre vient, celui de partir dans l'heure ! Alors que les hommes espéraient passer ce Noël dans le calme... Apprenant cela, Madeleine les fait avertir, les invite. Ils arrivent, on les installe autour de la table. Tous les Hubinont s'affairent à les servir. Ils mangent. Une heure : le temps d'expédier le repas. Ils s'en furent ensuite. Et c'est ainsi que ceux-la eurent quand même leur Noël, et que la piété familiale

dessine à la mémoire de Madeleine Hubinont cette fleur qui ne figure pas sur ses tableaux.

DESIRE DENUIT.

Quand on est à la rue Haute, on n'est pas loin du Caturia. Le chemin qui descend, raide et malaisé, le vallon dans le creux duquel un petit étang remplace maintenant les sources vagabondes. Deux maisons à droite. C'est la limite de Beaumont. La première des deux, c'est la maison natale de Désiré Denuit.

Qui est-il ? Ecrivain, journaliste, historien, professeur... Sans doute, mais pour Beaumont ? Hé bien, à n'en pas douter, c'est le « grand homme » du pays. A plus d'un titre d'ailleurs.

Pour les anciens, il est simplement « Ziré », mais ce Zire-là fut, au temps où il usait ses culottes sur les bancs de l'école, un phénomène devant lesquels les Beaumontais béaient d'admiration. Pensez donc ! Ce gamin qui aurait pu, comme tous les autres, paresseux pendant quelques années avant d'embrasser un métier, manuel bien tranquille, acceptait au contraire de quitter son lit avant même le matin, pour s'en aller son cartable sous le bras, à travers champs, à pied, à bicyclette ou autrement, jusqu'à Wavre, et ainsi, année après année, suivre les cours d'école de plus en plus « grandes », d'où il rapportait régulièrement médailles et prix... Oui, Ziré était un personnage, même en culottes courtes. On n'exagérerait pas en disant qu'il fut, aux alentours de 1920, le symbole de la grande émancipation de ce coin, alors si isolé, du Brabant wallon. Et ses fameuses médailles qui confondaient d'admiration les vieux du village, furent les premiers rayons du soleil des temps nouveaux.

En attendant, il allait, comme les autres gamins, patauger dans les sources du vallon, ramasser les sangsues, et se livrer sans doute à mille tours pendables autour de la maison de son grand-père, Désiré Piron, dans le fond du Caturia.

Puis un jour il émigra. Les Denuit étaient pourtant de purs Beaumontais, venus bien longtemps auparavant de Bourgogne (Ah, la savoureuse parenté de Nuits-St-Georges !) et qui, au long des années, s'étaient alliés avec la plupart des familles autochtones. On retrouve des Denuit et des Piron partout à Beaumont. Mais les parents de « Ziré » élargirent le cercle. Couture-St-Germain les accueillit.

Lui-même continua jusqu'à Bruxelles, jusqu'à Anvers où il enseigna, jusqu'à ce sommet d'une riche carrière d'écrivain, d'historien et de journaliste qu'il a atteint maintenant.

Dernier fleuron de la couronne, le livre qu'il vient de consacrer à son second « pays », Couture-St-Germain, sous le titre de « Vie d'un village ». Là, ce fut pour le Brahant wallon, la gloire. Et si les gens du pays, tout fiers qu'ils soient d'avoir connu Ziré dans son enfance, n'ont peut-être qu'une assez vague connaissance des quelque quinze livres qu'il publia — des études qui vont de John Cockerill au roi Albert en passant par Jacqueline de Bavière et s'arrêtant sur quelques noms de la littérature belge — par contre, pas un d'entre eux n'ignore à présent « Vie d'un village » devenu l'évangile auquel ils se réfèrent pour connaître leur propre pays. Et, suprême grandeur d'âme, ils ne lui en veulent même pas, à cet auteur volage, d'avoir déserté son pays natal pour devenir citoyen à part entière de Couture-St-Germain.

CACHAPRES.

Il se joue depuis longtemps déjà, dans la région, le drame des Cercles culturels. Périodiquement, l'un ou l'autre habitant s'étonne et regrette que la vie artistique n'y connaisse pas de manifestation régulière. Alors, on rassemble quelques bonnes volontés et on tente de créer une association (en Belgique, cela se doit...). Las, que de déboires en perspectives ! Rien n'est plus difficile pour de petites cités où manque toujours, sinon la bonne volonté, le local adéquat, les fonds nécessaires et un nombre suffisant d'adhérents. Ohain pourtant, où tant d'artistes plantent leur tente, fit en ce sens de louables efforts. Sous le vocable « Ohain centre d'art », il y eut à certaine époque des concerts, puis quelques expositions. Ensuite, l'éclipse à nouveau, en attendant de nouveaux efforts.

C'est à l'une de ces périodes fastes que l'on doit la présence, dans le parc d'Ohain, devant le kiosque à musique, de ce « Banc Plisnier » qui rappelle la mémoire du grand écrivain à l'aide d'une phrase de lui gravée dans la pierre : « Il n'est pas trop tard pour faire le monde ».

Depuis quelque temps, Lasne qui connaît bien des mouvements de jeunesse, mais n'avait jamais eu de véritables activités culturelles, a créé un cercle de conférences, sous le vocable « Lasne-débats », auquel on doit déjà d'intéressantes réalisations.



La maison à Cachapès - Façade vers le jardin.

(Tableau de Marc Augis)

Par contre, je m'en voudrais de passer sous silence ce qui se fait à Chapelle-St-Lambert, où il n'y a guère, on pouvait entendre un fort beau concert. Et surtout la remarquable initiative grâce à laquelle Chapelle possède, elle, une bibliothèque ! C'est vers 1953 qu'elle fut créée à l'initiative du curé. En 1963, le flambeau était repris par M. et M^{me} Vanderwaeren qui, depuis lors, avec une générosité et un enthousiasme qu'on ne saurait trop louer, tiennent à flot cette bibliothèque si bien achalandée qu'on y loue chaque année environ 5.000 livres ! Chaque dimanche, dans une salle de l'école de Chapelle, rue St Roch, ces deux dévoués accueillent les amateurs de lecture, les guident, les conseillent, aident les étudiants dans leurs travaux, etc. Un exemple à suivre et à encourager !

Mais bien avant le « Banc Plisnier » d'Ohain, Lasne avait, elle aussi, son monument littéraire. Et si j'en parle, c'est qu'on est bien proche de Beaumont quand on rencontre le « Chemin Camille Lemonnier » et la maison qui porte le nom de « Cachaprès », le héros de « Un mâle »... Que l'écrivain n'ait jamais mis les pieds à Lasne n'a pas grande importance. Plisnier non plus n'était pas d'Ohain.

Le « Chemin Camille Lemonnier » est à Renival. Il s'appelait jadis « Chemin de Rinival », et changea de nom lorsque les filles de l'écrivain, qui avaient acquis là une vieille maison, en firent don à l'Association des Ecrivains belges pour qu'elle devienne une sorte de maison de repos pour les travailleurs de la plume.

Le chemin descend à droite quand on arrive de Lasne sur la place de Renival. Il va vers le creux du vallon arrondi où aboutit de l'autre côté le chemin de la ferme Simonart. Vers 1925, il y avait à peine par là quatre ou cinq maisons, mais petit à petit, les résidences d'été s'y construisirent, aussi bien dans le chemin même que de l'autre côté de cette cuvette que forme le vallon avant de s'en aller, lui aussi, vers la Lasne. Actuellement c'est devenu une véritable petite cité de vacanciers. Dans l'une des deux chapelles qui se trouvaient dans le fonds du vallon et dont les fourmis avaient fait leur ordinaire, ne laissant que des murs branlants, on a récupéré depuis peu un calvaire qu'on a installé dans une sorte de petit oratoire de briques, presque en face de Cachaprès. L'idée n'était pas mauvaise, mais la réalisation n'est pas particulièrement séduisante. Peut-être la patine du temps arrangera-t-elle un peu les choses.

Parmi les villas très élaborées, dans le style fermette de luxe, qui l'avoisinent maintenant, « Cachaprès » reste une très vieille maison (elle a bien 150 ans d'âge !) avec un mur aveugle du côté de la rue, avec une

grille de bois sur le côté à travers laquelle on aperçoit le jardin. L'entrée de la maison est à l'arrière, la porte s'ouvrant sur une petite terrasse couverte, bordée d'un muret de style vaguement provençal. Une porte centrale, à droite, un petit salon dont le principal ornement est une bibliothèque dans laquelle quelques livres ont été déposés par des écrivains de passage ; à gauche, une salle à manger chauffée par un antique « poêle de Louvain » ; en annexe, une cuisine qui a été modernisée il y a une vingtaine d'années. Depuis quelque temps, le téléphone a été installé. Le jardin descend en pente très forte, découpé en gradins un peu à la mode des rizières philippines, jusqu'au fond du vallon.

Cette demeure, restée ainsi dans son état primitif, devient petit à petit à cet égard une véritable curiosité. Mais comme les touristes n'en peuvent voir que le mur tout nu sur lequel se lit le nom qu'on lui a donné, c'est perdu !

Par contre, de l'intérieur, les écrivains qui viennent y passer des vacances se réjouiraient sans doute que la maison soit, sinon modernisée, du moins entretenue avec plus de soin. Mais il se passe là une sorte de phénomène : l'Association des écrivains, bénéficiaire de cette jolie donation, garde son trésor sous le boisseau, et ses dirigeants, lorsqu'on leur en parle, sont pleins de réticences, un peu comme s'il s'agissait d'une maladie honteuse. Sans doute est-ce, une fois encore, une question financière... Il faudrait certes de l'argent pour l'entretien du vieux « Cachaprès », mais d'autre part, si le nécessaire était fait pour que de nombreux écrivains puissent bénéficier de son hospitalité, non seulement pendant les mois de juillet et d'août, mais pendant toute l'année, cela n'apporterait-il pas le remède nécessaire ?

Il semble qu'il se trouverait bien des écrivains qui verraient avec plaisir l'occasion de se retirer là pendant un certain temps, pour y travailler en paix, par exemple... Mais les écrivains ont-ils encore le temps de se « retirer » pour écrire ? C'est évidemment un cercle vicieux.

En attendant, « Cachaprès » reçoit chaque année deux ou trois visites. Marie-Claire d'Orbaix, l'exquise poétesse, y vint souvent, et c'est même l'une de ses filles qui, alors que des peintres un peu pressés avaient reblanchi le mur de façade tout d'une pièce, prit le pinceau pour retracer le nom de la maison et souligner les ferrures disparues sous l'ocre de la chaux.

Louis Dubrau y écrivit, dit-on, l'un de ses romans Jean Tordeur, Pierre Demeuse, Adrienne Revelard, Maurice Mousenne, entre autres, y

respirèrent la paix de la campagne brabançonne. D'autres encore, bien entendu.

Mais, tandis que les pluies entraînent chaque année un peu de la terre du jardin, de palier en palier, vers le fond du vallon, la maison reste au moins neuf mois sur douze, vide, misérable, frileuse et enrhumée. C'est dommage ! On rêve de la voir devenir un centre culturel dont la littérature belge pourrait tirer fierté, et l'on songe que l'Association laisse peut-être là en jachère un bien précieux qui ne demanderait qu'à produire.

Reste « Cachaprès » monument. Il n'est pas ignoré certes. Il arrive même que des participants à des rallyes touristiques comme on en organise tant dans le pays au printemps, se voient lancés à la recherche de cette demeure pseudo-historique. Ce qui prouve bien qu'on la connaît.

Les découvreurs doivent tout de même rester perplexes devant ce mur aveugle et cette haie de bois trop souvent close. Et peut-être se demander aussi le « pourquoi » et le « comment » du nom de Camille Lemonnier dans ce coin.

« Cachaprès », c'est du wallon (pas tout à fait le wallon d'ici où l'on dirait plutôt « cachie-après ») qui veut dire « cherche après ». Cela ne s'adapte pas mal à la maison si bien cachée. Mais quand on pense au « mâle », à ce braconnier, mauvais sujet, et point tant un modèle de vertu, on sourit un peu qu'il ait été choisi par les filles de l'écrivain ! Il est vrai qu'au temps où les demoiselles acquirent la maison, la région grouillait précisément de braconniers, du moins aux dires des bonnes gens du lieu. Si bien que lorsqu'on les entend, ces bonnes gens, raconter leurs merveilleuses histoires de héros des sous-bois défiant les gendarmes, on en vient à se demander si, par hasard, ils ne les auraient pas lues dans Camille Lemonnier !

Trêve de plaisanteries... Les braconniers sont loin. « Cachaprès », la maison, dort d'un sommeil qu'on aimerait voir cesser. Et les écrivains continuent à y venir très discrètement passer quelques semaines d'été.

Maintenant si l'on veut me dire que j'annexe là une terre qui n'est nullement beaumontaise, je répète qu'à mon avis Renival et Beaumont sont des voisins beaucoup trop proches pour ne pas être de la même famille, et que j'entends faire commencer le Bia Mont dès le haut de la côte !

CHAPITRE VII.

PROMENADES A BEAUMONT.

Beaumont n'étant pas grand, même si on lui annexe un bout du Caturia, un autre de Renival, un autre de Couture, cela ne peut donc donner des buts de promenade à l'infini. Il en est quelques-unes cependant, et lorsque des citadins égarés par là trouvent un guide pour les y conduire, ils sont toujours surpris de la diversité, du pittoresque, de l'inattendu même qu'elles offrent. C'est pourquoi j'ai essayé de dessiner quelques itinéraires permettant aux curieux que le hasard aurait arrêtés sur la placette de Beaumont d'y abandonner leur voiture et de se livrer au plaisir de la marche.

Certaines de ces promenades sont courtes. Comme elles conduisent généralement le marcheur dans des chemins peu aisés, je n'indiquerai pas leur kilométrage, difficile à déterminer, mais plutôt le temps moyen qu'il faut pour les parcourir. Pour les plus longues, je tenterai de chiffrer, et de même, pour les promeneurs fatigués, j'indiquerai quels sont les tronçons que l'on peut faire en voiture.

Enfin, j'ai longtemps hésité sur le lieu géographique que je choisirais comme point de départ et de ralliement... Partir de Lasne est tentant, mais d'une part cela allonge beaucoup certaines de ces promenades ; d'autre part, puisque nous parlons de Beaumont, ne vaut-il pas mieux considérer la placette du hameau comme le nombril du monde... au moins pour ces pages ? Enfin, rien n'empêchera les promeneurs désireux d'utiliser les mêmes itinéraires en partant d'un autre point, d'en modifier le parcours. Je fais confiance à leur sens de l'orientation !

ITINÉRAIRE A. — LE TOUR DES MARAIS.

Voici donc, pour commencer, une toute petite promenade. Une bonne heure suffit pour la faire. Nous l'appellerons le « tour des marais ». Qu'on veuille bien me pardonner la sécheresse obligée de certaines indications. Je voudrais surtout qu'elles aient une utilité pratique...

Nous partons donc de la placette de Beaumont sur laquelle un beau parking permet d'abandonner une voiture. Prenez la rue des Tiennes et

suivez-la jusqu'au carrefour de la rue des Fonds qui s'ouvre à votre gauche à 300 mètres environ et dans laquelle vous vous engagez. Il s'agit bien de « fonds » ! Vous allez voir descendre cette ruelle en pente très raide jusqu'au fond d'un vallon extrêmement joli, boisé sur la droite, garni sur la gauche de pâtures, de vergers et de fermes. Un ruisseau passe sous le petit pont, un fossé plutôt dans lequel se déversent en torrent les eaux des orages qui dévalent par là lorsque l'éclair zèbre le ciel. Une source se cache quelque part dans ce coin et le ruisseau qui part à travers bois, vous le retrouverez plus tard, dilué dans les marais.

Vous remontez alors et passez entre des fermes qui sont anciennes mais dont la modernisation n'a pas été faite avec un bonheur égal pour chacune. Celles de gauche ont gardé beaucoup de charme.

Le chemin vous mène ainsi sans que vous ayez autre chose à faire que de vous laisser guider à travers champs, jusqu'à la rue Collard où vous apercevrez une vraie petite cité, l'extrême bout de Beaumont, dont la plupart des maisons sont parmi les plus vieilles de la région.

Vous tournez alors à droite, en direction du bois. Vous sortez de Beaumont. C'est le bois de Couture. Tenez votre chien près de vous si vous en avez un : il y a des pièges sournois.

Vous traversez le bois qui est fort joli, et au premier embranchement, vous tournez à droite. Attention ! Ici, il s'agit de ne pas s'égarer. Le chemin que vous venez d'emprunter rejoint une route pavée qui mène à Couture. Vous ne la suivrez que sur une cinquantaine de mètres et vous tournerez alors encore une fois à droite, en suivant un sentier assez large mais qui part en plein dans les champs : c'est une voie destinée principalement au charroi agricole, et vous vous trouverez ainsi à un certain moment, au pont central d'un plateau couvert de champs et serti de bois sur tout son pourtour : c'est pittoresque et charmant. L'été, les blés y bruissent, mais au printemps et à l'automne, cela donne une sensation de petit désert. Là, votre chien pourra s'en donner à cœur joie.

Vous le rappellerez cependant dès que vous atteindrez de nouveau le bois, mais comme vous ne ferez que le longer, cette brave bête aura tout de même l'occasion de courir. Le sentier à cet endroit, est détestable, il faut le dire, mais vous aurez des souliers adéquats, je n'en doute pas !

Vous descendez en suivant le bois. Vous descendez jusqu'à ce que vos pieds s'enfoncent dans le sol spongieux : vous êtes au début des marais

qui forment un petit val, celui-là même où se rassemble l'eau de toutes les sources de Beaumont et dont je vous ai parlé. Le val continue sur la gauche. Vous ne le suivez pas cette fois mais remonterez toujours à droite, un sentier qui s'enfonce sous les taillis, qui est raviné par le pied des chevaux dont c'est une des promenades favorites, qui est incommode au possible pour les pieds, mais qui est le plus joli sentier du monde ! Si vous êtes fatigué, ce sera le moment de vous arrêter et d'écrire un poème... ou une chanson.

Après quoi vous continuerez votre ascension et vous arriverez ainsi au bout de la rue des Tiennes dont vous avez suivi le départ. Ce sera la retrouvaille avec la civilisation.

Vous êtes au Try Erpignies. A droite, c'est la vieille maison qui passe pour la mieux conservée dans son état originel. Elle vaut la peine d'être admirée avec son toit bas, son fournil en bordure de chemin, avec un peu plus loin dans le jardin, une autre remise qui fut une étable ou une porcherie. Ce type de petite bâtisse posée à l'écart des maisons est l'une des particularités architecturales du coin, mais il n'en reste guère.

Vous voilà donc de nouveau dans la rue des Tiennes que vous enfiler en direction du centre de Beaumont (vous avez remis les pieds sur le territoire du hameau depuis que vous avez passé le marais). Admirez en passant les jardins de la pépinière qui s'est installée là (mais non la maison qui, malgré un éclairage de nuit très soigné, fut construite dans un style « villa » assez mal adapté au pays), et vous vous retrouverez bientôt à votre point de départ, sur la placette où votre voiture vous attend.

A son intention, je précise que la rue des Tiennes, la rue des Fonds et la rue Collard jusqu'à l'entrée du bois sont accessibles aux « quatre roues », mais pas le reste.

ITINERAIRE B. — LE GRAND CHEMIN.

La promenade du « Grand Chemin » est nettement plus longue que la précédente. Il faut être bon marcheur pour l'entreprendre. Elle couvre au total un peu plus de 4 km, et peut être effectuée en voiture si l'on ne craint pas les chemins de campagne.

Toujours en partant de la placette de Beaumont, suivez la route asphaltée qui va vers Céroux. Elle monte un peu et vous mène aux der-

nières maisons de Beaumont, puis coupe le Grand Chemin, le vieux « chemin des crêtes ». On ne peut s'y tromper : après cela, il n'y a plus que des champs immenses qui s'étendent en cercle avec leur lointaine couronne de bois, et sur la gauche les tourelles de Moriensart.

Ce Grand Chemin, vous le prendrez vers la gauche. A droite, ce n'est plus qu'une amorce de route qui se perd dans les champs, mais à gauche, il conserve son titre et continue fièrement selon l'ancien tracé. De vieilles fermes, une potale à St Antoine bien soigneusement close, des maisons modernisées sans excès et habitées par des « étrangers » devenus résidents. Vous marchez, sans vous laisser effrayer par les pavés. Ils sont bien du pays ! La chaussée très ancienne qui a dû servir de base au chemin a bien disparu. Il a été question, je l'ai dit, de faire des fouilles pour retrouver les assises de l'ancienne route mérovingienne ; mais pour l'instant, le Grand Chemin n'est que la rue la plus importante de Beaumont, ce qui n'est pas si mal.

Vous apercevrez bientôt à gauche, la chapelle du guérisseur dont j'ai parlé par ailleurs : une façade à crans droits, la pointe surmontée d'une petite croix, et au dessus d'un portail au bois pourri, une plaque à Notre-Dame de la Délivrance avec la date de 1938. L'ex-chapelle est accolée à une maison.

Après cela, les habitations s'espacent un peu. A droite, un peu en contrebas apparaît Moriensart. Oui, il est là à 300 mètres à peine. On l'a vraiment sous la main, mais c'est un peu comme un mirage : impossible de l'atteindre de là ! Ne vous laissez pas tenter par le sentier qui s'enfonce sous une voûte de buissons : il ne vous mènerait nulle part — à moins que vous n'ayez de hautes bottes et une âme d'explorateur.

Continuez plutôt à suivre le Grand Chemin. Cette fois, vous quittez les lieux habités. Vous voilà en pleins champs avec en face de vous, cette perspective des grandes terres que traversaient les diligences pour aller vers Wavre. Une fois encore, un petit désert. Vous verrez bientôt sur votre gauche, l'entrée d'un chemin de terre : c'est le bout de la rue des Fiefs. Si vous voulez raccourcir la promenade, vous l'emprunterez et pour votre récompense, vous vous retrouverez dans la partie habitée de la rue des Fiefs, un très joli bout de chemin bordé de villas charmantes. En le quittant, vous tournerez à gauche par la petite rue Notre-Dame de Lorette ou bien vous continuerez jusqu'à Renival, et de toute façon, vous retrouverez la route de Beaumont par laquelle vous reviendrez.

Mais si le courage ne vous a pas manqué et si vous avez continué par le Grand Chemin, c'est cette fois, au bout de la rue de Cérroux que vous arriverez. Aucune indication ne vous aidera, mais le mal n'est pas grand : vous suivrez simplement la petite route pavée. Le Grand Chemin, lorsqu'il la quitte, n'est plus, ô décadence, qu'un chemin de terre qui file dans la campagne et ne sert qu'aux transport agricoles.

La rue de Cérroux, après quelques centaines de mètres tout aussi désertiques que les crêtes, vous amènera elle aussi, à une partie habitée, charmante et jolie, après quoi vous déboucherez au carrefour de Renival. A droite, juste avant d'y arriver, vous verrez si vous cherchez bien, la vieille petite chapelle de Montaigu, un minuscule oratoire qui se trouvait jadis, avant l'asphaltage, à Renival même (voir chapitres précédents).

Votre promenade touche à sa fin : il vous reste maintenant deux kilomètres à parcourir par la route pour revenir à Beaumont. Vous verrez là les plus récentes et les plus modernes des résidences qui se construisent à Beaumont. Vous apprécierez les vallonnements infiniment gracieux qui se découvrent à droite, vers la vallée de la Lasne. Vous peinerez parce que la route monte, et vous retrouverez le hameau avec le cerf de ciment dans un jardin à droite...

Comme je l'ai dit en commençant, tout le tour peut se faire en voiture, sauf cependant si vous décidez de revenir par la rue des Fiefs, qui, elle, est impraticable en partie.

ITINERAIRE C. — LES RUISSEAUX.

Une toute petite promenade cette fois, qui ne vous conduira à aucun point saillant. Et vous serez obligé de la faire à pied, en chaussant de grandes bottes pour peu que le temps soit humide.

Par contre, elle vous ravira si vous aimez le charme des sous-bois et la chanson des ruisselets.

Une fois de plus, partez de la placette de Beaumont en suivant la rue des Tiennes jusqu'au carrefour du Try Erpignies, et là tournez à droite par la rue Haute. Vous passez devant la maison de Jules Hubinont, signalée à votre attention par un grand cerf en ciment, le « cerf qui brame ». S'ouvre alors à votre gauche, le début du chemin du Caturia, lequel, ne vous en effrayez pas trop, se présente à vous sous l'aspect d'un sentier

fort peu policé. Vous le descendrez audacieusement, et arriverez ainsi au creux du vallon. Un coin charmant... Devant vous, en éventail, des frondaisons vertes, des jardins, des prés arrondis, de grosses villas, des fermettes...

Juste avant le point le plus bas, deux vieilles maisons sur la droite, restaurées toutes deux. La première est celle dont j'ai parlé déjà : elle appartient à Désiré Piron, grand-père de l'écrivain Désiré Denuit qui y passa son enfance. A gauche, à ce moment, vous apercevrez dans un jardin, le minuscule étang qui rassemble maintenant les eaux des sources qui jadis alimentaient la fameuse fontaine du Caturia. Et c'est juste après ce jardin que vous prendrez délibérément un minuscule sentier, au bord d'un fossé, et le suivrez sans vous laisser rebuter par son air de ne mener nulle part.

A 200 mètres de là, à gauche, il y a un étang, un étang privé, abondamment alimenté en truites, lesquelles à leur tour nourrissent le plaisir et l'estomac d'un amateur bruxellois. Dépassez l'étang. Vous êtes alors en plein dans le marais. De l'eau vient de partout. Celle qui vient de gauche se déverse en partie dans l'étang en question. Tournez à droite. Par le sous-bois si vous ne vous laissez pas rebuter par les difficultés, ou en suivant la lisière du bois par les champs. Pataugez dans l'herbe spongieuse, frayez-vous un chemin dans les herbes aussi hautes que vous si c'est la fin de l'été, allez de l'avant.

Passez une clôture ou un fossé s'il le faut, mais toujours en restant au plus profond. Et bientôt vous apercevrez à droite une trouée montante, un chemin, dans le bois. C'est là que vous reprendrez de l'altitude, après avoir traversé des fossés encore. Et c'est là aussi que vous entendrez, sous les feuilles, bruire l'eau qui vient de partout, qui dévale de la colline, qui sort de terre, qui court sur le sable doré, qui trempe les feuilles mortes, qui chante, qui rit, qui pleurniche et qui scintille comme une rivière de diamants...

Vous l'écoutez, vous la regardez autant qu'il vous plaira. Puis vous commencerez à remonter sous le bois, et à mesure que vous vous élevez, la vie civilisée reprendra ses droits car vous atteindrez bientôt une route bien bâtie, prélude à quelque lotissement, et elle vous conduira sans coup férir au chemin des Ornois, lequel est un lieu privilégié pour les résidences de luxe. Ainsi vous passerez en quelques minutes de la contemplation de la nature toute nue à celle de son utilisation par ceux qui en apprécient le charme. Car le chemin des Ornois est très joli à

parcourir.

Vous le suivrez en tournant à droite, ce qui vous ramènera au chemin du Caturia sur le haut de la colline qui fait face à celle par laquelle vous êtes arrivé. Il ne vous restera qu'à redescendre vers le fond et à retrouver le souvenir de la fontaine aux sangsues. Le retour se fait par le même tracé qu'à l'aller.

Un dernier conseil : si vous faites cette promenade en fin d'été, il vaut mieux au niveau des ruisseaux, aller par le sous-bois, la hauteur et l'abondance des roseaux et des herbes dans le marais risquant de vous égarer si vous allez par la lisière des champs.

ITINERAIRE D. — LE CHEMIN DES ORNOIS.

Cette fois, je vais vous faire faire un très grand tour ! Comptez, si vous le faites à pied, environ deux heures de marche, et même plus, pour peu que vous vous attardiez à regarder quelque chose en route. Pour être franc, prévoyez l'après-midi.

Certes, vous pouvez le faire en voiture ; mais d'une part vous ne verrez pas ce qu'il faut voir, et d'autre part, les routes ne sont pas toujours idéales.

Soyez courageux, faites-le à pied. Au départ de la place de Beaumont, vous suivrez — je ne vous en redis pas les détails puisque les itinéraires précédents en ont parlé déjà — la rue des Tiennes, la rue Haute, le chemin du Caturia, que cette fois, vous suivrez jusqu'en haut de la remontée, où vous trouverez le début du très joli chemin des Ornois. C'est lui qui est le but véritable de cette promenade.

Il serpente, insouciant et paresseux, sous un bois pas très touffu, lequel abrite de loin en loin, des villas dont les propriétaires se sont ingéniés à faire de petites merveilles. De jolies architectures, des jardins inattendus, pittoresques, des coins qui se révèlent tout à coup au tournant de la route (quelques vieilles baraques aussi), vous donnent l'impression de jouer au Christophe Colomb. En été, sous la verdure, il fait songer, en plus modeste évidemment, à la forêt de St-Germain-en-Laye.

Il est long, ne vous étonnez pas. Et après un certain temps, il se met à descendre. Au bas de la côte, vous vous trouverez dans ce qu'on appelle la « rue de Couture », qui joint en effet à Couture-St-Germain la

rue de la Gendarmerie de Lasne. Vous la prendrez vers la droite, vers Lasne, mais vous n'irez pas jusqu'à la rue de la Gendarmerie. Un peu avant d'y arriver — vous la verrez déjà devant vous — vous tournerez encore à droite en abandonnant la rue de Couture et vous monterez de nouveau.

Ici, il vous faudra chercher un peu et faire appel à vos talents d'explorateur. Vous allez parvenir à un embranchement, à plusieurs même... Pour reconnaître celui qui vous intéresse, cherchez un chemin qui redescend vers la gauche et aboutit à une chute presque à pic, une pente labourée par le pas des chevaux... En continuant à droite au contraire, vous trouvez un vrai chemin bien large, qui vous mènera, si vous le suivez (obligatoire si vous êtes en voiture) à la route de Beaumont, presque en face de la petite rue Notre-Dame de Lorette. C'est le « Chemin de la ferme Simonart ».

Mais dans ce cas, vous manquerez la visite du chemin Camille Lemonnier. Ramassez donc votre courage, descendez le raidillon dont je viens de parler. Suivez le sentier à peine tracé qui épouse le creux du vallon. La « Ferme Simonart » (du nom de son ancien propriétaire), vous l'avez en ce moment en face de vous. C'est maintenant une belle résidence à mi-côte, juste en face du début du chemin Camille Lemonnier que vous atteindrez enfin, après la remontée, plus aisée toutefois que la descente que vous venez de faire. Et alors, à droite, vous entrez dans le chemin portant le nom du célèbre écrivain.

Si vous voulez vous reporter au chapitre que j'ai consacré à ce coin, vous reconnaîtrez sans aucune peine le mur ocré de la maison « Cachapès », et de l'autre côté le calvaire réinstallé dans une encoignure qui peut servir de parking à quelques voitures... quand il n'est pas encombré par des matériaux de constructions. Car on construit beaucoup, là aussi.

Et vous grimpez, vous grimpez encore. Vous arriverez ainsi à la place de Renival que vous connaissez déjà, carrefour des rues de la Gendarmerie, de la nouvelle rue de la Kelle, de la rue de Céroux et de la route de Beaumont, que vous n'aurez plus qu'à suivre pour vous retrouver à votre point de départ.

ITINÉRAIRE E. — L'ABBAYE D'AYWIERS.

Pour en terminer, je ne voudrais pas ne pas vous mener jusqu'à Aywiers. Certes, ce n'est plus Beaumont. Vous quitterez même le territoire

de Lasne après 500 mètres à peine. Vous serez alors sur Couture, mais c'est tout de même une promenade beaumontaise, l'abondance de l'abbaye étant charmant de ce côté.

Cette fois, vous remontrerez vers Céroux pendant deux cents mètres environ, vous tournerez aussitôt à droite par la rue Carmieau, puis la rue Collard. Vous apercevrez déjà le bois. Comme je vous l'ai déjà dit, attention à vos amortisseurs...

La rue Collard va tout droit à ce bois, dès l'entrée duquel le pavé cesse pour faire place au plus gracieux assemblage de nids de poules qu'on puisse imaginer. Ne vous laissez pas décourager et continuez tout droit.

Oui, je dis bien, tout droit, sans jamais dévier de votre route. Carrefours et embranchements, dédaignez-les, allez tout droit. Vous serez toujours dans le bois et vous ne rencontrerez pas la moindre habitation. Cependant, vous retrouverez des pavés. A partir de là, ce sera même une route de campagne très honnête.

Toujours tout droit, vous dis-je ! La route descend. Des toits se montrent. D'immenses toits dessinant des quadrilatères. Le bois ne permet malheureusement pas d'en avoir une vue panoramique complète, sans quoi vous devriez à ce moment voir l'ensemble de la vieille abbaye d'Aywiers. Vous la devinerez, par morceaux. Elle est là, bien tassée entre ses ruisseaux, ses étangs, ses bois, gardée par de vieux murs et transformée pour être maintenant plusieurs choses diverses : château, maisons, bureaux, etc.

Mais elle est là, et il en reste assez pour que cela vaille la peine d'y aller voir.

Votre chemin a continué à descendre. Le voilà qui débouche sur une route, mais aussi sur la première porte de l'abbaye sous laquelle passe la dite route. La deuxième porte est à 150 mètres de là. Entre les deux, cherchez et vous trouverez, vous trouverez tout ce qu'on peut voir encore de l'abbaye d'Aywiers dont d'autres ont assez bien parlé pour que je me taise.

Mais vraiment, étant à Beaumont, vous auriez tort de ne pas y descendre, et surtout de vous contenter de passer en voiture sur la route. Allez voir de près ce qui peut être vu, vous ne le regretterez pas.

Pour le retour, vous pouvez soit remonter par où vous êtes venu, soit faire le tour par Couture-St-Germain, soit encore si vous êtes en voiture, tourner à droite sur la route de l'Etat vers Lasne, ou à gauche vers Plancenoit.

Ici arrêterai-je mes conseils aux promeneurs. Je ne dis pas qu'on ne peut faire que ces promenades là ; il en est d'autres certainement. Je voulais simplement prouver à ceux qui en auraient douté, que Beaumont a bien du charme aussi pour ceux qui aiment marcher dans la campagne.

ARRIERE-PROPOS.

Hé quoi, disent certains, que voilà donc beaucoup de bruit pour rien ! Tant de pages pour dire qu'un village n'a rien de remarquable sinon des arbres, des chemins, des maisons, des ruisseaux ressemblant à tous les arbres, tous les chemins, etc.

Peut-être oui. Pourtant je voudrais ajouter à ce propos pessimiste que tout cela, baignant dans une lumière paisible, sans agressivité, douce même quand le ciel est gris, et qui appartient en propre au Brabant wallon, se trouve là à portée de main, à 30 km de la capitale, sans que personne ne s'en doute... Tous les itinéraires touristiques qu'on vous proposera contourneront toujours ce petit coin béni, lui laissant ainsi le charme tout spécial qui est le sien, sa discrétion, sa simplicité.

« Rien à signaler dans les guides touristiques » ... Quel privilège rare quand il s'agit d'offrir précisément au visiteur un havre en marge de l'éreintante agitation de la vie actuelle.

C'est pourquoi j'ai parlé de Beaumont, en conservant, pour apaiser mes scrupules, la certitude que mon audience n'est pas assez large pour que ces pages puissent un jour apporter le trouble au milieu de cette paix.

(Beaumont, 1971)

FIN

Bibliographie

- « Géographie et histoire des communes belges », par Jules Tarlier et Alphonse Wauters.
- « Vie d'un village », par Désiré Denuit, Ed. Arts et Voyages, 1969.
- « Le Brabant en images », par Aug. Van Gele, Ed. Lebegue, 1901.
- « Le champ de bataille de Waterloo », par Edgard Quinet.
- « Petit guide étymologique des noms en Wallonie », par Maurice Bologne, Ed. J. Destrée, 1970.



Ferme de Stocquai

En marge de l'histoire de Jodoigne QUELQUES FERMES HISTORIQUES

par Louis DELVAUX

Jodoigne a conservé ses remparts jusqu'en 1821 ; leur origine remonte au début du XIII^e siècle.

A cette époque, la plupart des villages des environs, qui constituent des « Seigneuries », ont leur château, plus ou moins fortifié, autour duquel se groupent une assez maigre population, comptant de cinquante à deux cents personnes, un ou deux moulins à vent ou à eau et quelques fermes appartenant souvent à des abbayes.

Le quartier Saint-Médard, qui est peut-être à l'origine du hourg de Jodoigne (1), devient un faubourg lors de la construction des remparts. L'église Saint-Médard, qui date du premier quart du XIII^e siècle, reste en dehors des fortifications, qui entourent la ville. Les maisons s'élèvent autour de la Grand-Place et de l'église Notre-Dame (la Chapelle), entre le château ducal de la Comté et celui de la Vicomte. Au-delà de la Gette, à l'ouest et en dehors des remparts, se trouve une petite agglomération, la paroisse Saint-Lambert, dont l'origine remonte au Xe siècle.

Ainsi la cité de Jodoigne s'édifie dans un espace assez restreint, que la topographie même des lieux imposait en quelque sorte. Elle est baignée, au nord et à l'ouest, par la Gette et, au sud, par le ruisseau de Molembissoul. Un fossé profond défend la ville du côté de l'est. Trois portes monumentales donnent accès à la ville : la porte Saint-Médard, la porte de Saint-Lambert ou de Louvain, et la porte

(1) V.R. Hanon de Louvet, Histoire de la ville de Jodoigne, 2 vol. Gembloux, Duculet, 1941 et V. G. Marligny, Jodoigne, Bruxelles - Service des recherches historiques et folkloriques du Brabant, 1 vol. 1863.

de Tirlemont. Entre les deux premières se trouve le château ducal, ou la Comté. A diverses reprises au cours des siècles, en 1527 et en 1667, les remparts, dont les courtines sont renforcées, jusqu'en 1753-1767, par huit ou neuf tours, subissent d'importants travaux de réparation et même d'extension. Aux XVI^e et XVII^e siècles, certaines de ces tours portent un nom : tour des larrons (1560-1561), tour des Lombards (1654-1656). Il ne reste que peu de vestiges de ces fortifications. Certains, assez caractéristiques, ont subsisté jusqu'en 1940 et ont disparu lors de l'explosion de mines au petit pont de Saint-Lambert, au pied du château Pastur. Seuls restent encore aujourd'hui la « tour des remparts », située en contrebas de la cour de l'école moyenne et appuyée à un mur d'enceinte, qui a conservé ses meurtrières et aussi quelques autres traces au château Pastur, dont une poterne obstruée et enfin, derrière la propriété des religieuses, aux « Rendanges », un pan de mur en ruines.

Jusqu'à la fin de l'Ancien régime, aucun des chemins, passant à Jodoigne ou dans les environs immédiats, n'était empierré, ce qui rendait la ville difficilement accessible en hiver.

Ces quelques données montrent les modifications profondes qui ont affecté le paysage jodoignois depuis cent-cinquante ans. Il faut faire un effort d'imagination pour en reconstituer de mémoire les grandes lignes. Mais ce qui n'a pas, ou très peu, changé, du moins depuis le milieu du XVIII^e siècle, c'est la physionomie de quelques grandes fermes éparpillées dans les environs de la ville et, tout spécialement, celles ayant appartenu, sous l'ancien régime, à de grandes abbayes : les fermes du Stocquoi (105 Ha), de Grindal (110 Ha), de la Comté (66 Ha) et de Chebais (56 Ha). Soigneusement encloses dans le quadrilatère de leurs dépendances et de leurs murailles, elles revêtent aussi l'aspect d'ensembles fortifiés.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler quelques faits ou quelques dates de leur histoire (2).

LA FERME DU STOCOUI

La ferme du Stocquoi est située dans une vallée, sur la droite de la chaussée de Jodoigne à Jauche. Son origine remonte au XIII^e siècle.

(2) L'orthographe des noms de ces fermes a souvent varié au cours des siècles. Nous avons adopté les noms les plus usuels.

Elle appartenait à l'abbaye norbertine d'Opheyllissem, fondée en 1129. Celle-ci comprenait deux communautés, l'une d'hommes, l'autre de femmes. Ces communautés se séparèrent en 1142. Les religieuses vinrent s'établir au Stocquoi pendant un siècle environ. Elles s'installèrent ensuite à la ferme de Scumay à Perwez, vers 1240.

En 1208, Mathilde, épouse du duc de Brabant Henri I, apitoyée par la pauvreté des religieuses du Stocquoi, leur donna le produit de la dime du lin de Jodoigne pour augmenter leurs ressources. Sans doute les revenus du Stocquoi étaient-ils assez maigres à cette époque. Plus tard, sous l'impulsion de l'abbaye d'Opheyllissem, le Stocquoi acquit une grande importance et devint une des propriétés monacales les plus riches de la région. Elle comprenait, en 1787, 130 bonniers de terres, 24 bonniers de prairies et 33 bonniers de bois.

En 1411, un curieux incident se passe au Stocquoi. Quatre criminels, auteurs d'un meurtre et poursuivis par le bailli de Nivelles et du Brabant wallon, se réfugient dans le « Moustier », ou chapelle, de la ferme. Ils sont bientôt cernés et assiégés par 300 « compagnons à pied », ou fantassins, réunis à l'appel du bailli. Après quatre jours de siège, les amis des coupables intercèdent auprès du Sénéchal, ou justicier, du Comté, Henri de Berghes. Les criminels obtiennent la vie sauve moyennant le paiement, au profit du Duc, d'une amende de 250 couronnes de France.

En 1622, la ferme du Stocquoi subit de notables transformations : une nouvelle chapelle (1631) et une grande brasserie (1639) sont adjointes aux bâtiments antérieurs. Mais, en 1751-1753, ces nouvelles constructions disparaissent pour faire place à des bâtiments plus modernes.

L'aspect actuel de l'ensemble de la ferme, qui a conservé grande allure, date de 1755, comme l'atteste le millésime gravé au-dessus du portail d'entrée. Nos provinces jouissaient alors d'une période de prospérité et de renouveau, sous la domination autrichienne, après les guerres de Louis XIV et de Louis XV, qui avaient ravagé nos contrées.

Un chemin, visible encore, appelé « chemin des moines », reliait le Stocquoi à l'abbaye de la Ramée à Jauchelette.

Près d'un demi-siècle plus tard, le 9 vendémiaire an IV (1 octobre 1795), la République française annexait la Belgique et procédait à la confiscation des biens des abbayes. Le 7 frimaire an VI (28 novembre 1797), la ferme du Stocquoi était vendue, avec 142 bonniers, comme



Ferme de Grindaël

« bien national » à François-Dominique Mosselman, de Bruxelles, pour la somme de 708.000 livres. Elle devint ensuite la propriété de la famille Marchal. Par mariage, elle passa aux Tiberghien et, par héritage, à M. Paul de Prelle de la Nieppe-Tiberghien. En 1913, M. Fernand de Pauw acheta la ferme ou au moins les bâtiments et une partie des terres. Pendant de nombreuses années, au cours du XIXe siècle, la ferme fut exploitée par la famille Maisin.

LA FERME DE GRINDAEL

La ferme de Grindaël est une création, au XVe siècle, du célèbre prieuré des chanoines augustins, dits de Groenendaël (Valvert), à Hoeilart, fondé en 1349 dans la forêt de Soignes par le duc de Brabant Jean II, et qu'illustra le mystique Jan van Ruysbroeck (ou van Ruusbroec), mort en 1381.

Dès 1400, un certain Henri Raulet fait don, à la ferme de Grindaël, de trois « journaux et demi » de terre, appelés « Courtil Hanon » qu'il tenait en fief du duché de Brabant.

Sous Philippe Le Bon (1392-1467), le prieuré de Groenendaël fut autorisé, vers 1453, à établir diverses « cours censales » dont une à Molemhais-Saint-Josse (Jodoigne), composée d'une « tenure », d'une ferme et d'une chapelle, d'où le lieu-dit « Groenendaël » (3).

Au début du XVIIe siècle, Grindaël est une grande exploitation agricole. En 1601, un certain Françoys d'Egnoye l'occupe. Vers le milieu du XVIIe siècle les tenanciers de la ferme appartiennent à la famille Delvaux, dont les membres vont s'y succéder, souvent de père en fils, pendant près de trois siècles jusqu'à ce jour.

La ferme de Grindaël, dans son état actuel, inchangé presque depuis deux siècles, constitue un bloc quadrangulaire massif et régulier, de grande allure. Le millésime 1774, sur la porte d'entrée, rappelle la date de sa dernière reconstruction. Quelques années plus tard, le monastère de Groenendaël fut supprimé par Joseph II, souverain autrichien des Pays-Bas.

(3) V.R. Hanon de Louvet, l.c., p. 39.



Ferme de la Franche Comté

La ferme fut vendue, avec 52 bonniers de terres, de prairies et de bois, comme bien national le 3 vendémiaire an IX, pour le prix de 17.100 francs, à Antoine Giraud de Tirlemont. En 1870-1875, la ferme avait une étendue de 111 hectares. Elle appartenait à M. d'Onyn (4). Devenue la propriété de M. Philippe Delvaux, vers 1925-1930, elle est exploitée actuellement par son fils, M. Jean Delvaux, qui lui a succédé.

LA FERME DE LA FRANCHE COMTE

La ferme de la Franche Comté, appelée aussi la Comté, est située à la limite du territoire de Jodoigne, sur la chaussée allant vers Jauche et Hannut.

Son origine remonte à l'époque des Comtes de Duras, aux XI^e et XII^e siècles. A ce moment, elle était déjà une dépendance du château de la Comté à Jodoigne (5). Sous les ducs de Brabant, on l'appelait « maison de la Comté ». En 1399, pendant les guerres que la duchesse de Brabant, Jeanne, dut soutenir contre le sire de Houffalize et ses amis, la ferme fut incendiée avec toutes les récoltes qui s'y trouvaient entreposées. Les dégâts furent évalués par le receveur du domaine, à Jodoigne, à 800 couronnes de France.

A la fin du XVII^e siècle, le gouvernement des Pays-Bas espagnols vendit le domaine de Jodoigne, mais la ferme de la Comté resta attachée au château de ce nom. Au XVIII^e siècle, vers 1783, la Comté constituait une seigneurie appartenant à Jean Eugène Joseph de Lonpré, écuyer, qui l'avait acquise du comte de Bavay. Le domaine s'appela alors la « Franche Comté ».

Au XIX^e siècle, la ferme passa à la famille de Wyls. Elle fut exploitée par M. Cambron, par M. Charles Nicolas Joseph Delvaux, puis par M. Royer. En 1924, elle était devenue la propriété de M. Van der Stegen-Desouck. Le millésime 1730, au-dessus de la porte d'entrée, permet de dater l'époque de construction des bâtiments actuels.

(4) Gérard-Xavier-Bernard-Joseph d'Onyn, avocat au Conseil de Brabant (1787), amman de Bruxelles (1784), maire de Louvain, sénateur de l'Empire français (1811), désigné par le roi Guillaume (de Hollande) pour représenter le Brabant aux Etats-généraux. Mort le 27 janvier 1837 à l'âge de 79 ans.
(5) V. R. Hanon de Louvet l.c. p. 07.



Ferme de Chebais

LA FERME DE CHEBAIS

La ferme de Chebais se trouve dans une vallée sise entre Jodoigne et Saint-Remy-Geest. Elle doit son origine à l'abbaye bénédictine d'Affligem, hameau d'Hekelegem près d'Alost, fondée en 1086, rebâtie en 1770 et, enfin, détruite en 1796 lors de l'invasion française.

Il est fait mention de la ferme de Chebais dans des actes de 1493, 1526, 1530, 1620, 1787. Son nom est emprunté au ruisseau « le Chebais », appelé aussi parfois ruisseau d'Hussonpont, ou ruisseau de Francourt, ou ruisseau de la fontaine Brondel, qui vient de Lathuy, baigne la ferme, passe à Saint-Remy-Geest et rejoint le ruisseau de Gobertange.

Au début du XVIII^e siècle, vers 1700, la ferme de Chebais appartenait à Gilles Clérin et Gertrude de Beaulieu. Elle fit l'objet d'un procès entre Lambert Collart et ses enfants, issus de son mariage avec Marie Gertrude Potdor, fille de Pierre Potdor, bailli de Jodoigne, et Gertrude, fille de Gilles Clérin, d'une part, et Michel Michotte, enfant de Lucie Thérèse Clérin, d'autre part. Le 21 mars 1774, Jean Jacques Collin vend la ferme avec 45 bonniers à Joseph Holtait, juriste à l'Université de Louvain. Celui-ci, d'accord avec sa femme, la vend, le 31 août 1776, au marquis de Chasteler. A la mort de ce dernier, qui laissait une succession très obérée, la « cense de Chebais » est vendue le 25 juin 1792, pour le prix de 11.000 florins de change, à Marie-Agnes Godin, veuve de Louis Schayes.

Sous l'ancien régime, jusqu'en 1795, la commune de Huppaye dépendait de Jodoigne et était comprise dans le territoire de celle-ci. Il faut dire quelques mots des fermes importantes de Huppaye dont le souvenir, et parfois quelques vestiges, sont parvenus jusqu'à nous.

Au Moyen-âge, les communes de Huppaye et de Molembais comptaient plusieurs châteaux dont les propriétaires se partageaient les terres : les hospitaliers de l'ordre du Temple, ou Templiers, et, après eux, les Chevaliers de l'Ordre de Malte, l'abbaye d'Heylissem, le prieuré de Groenendael et quelques autres. Beaucoup de ces manoirs ont disparu, incendiés au cours des luttes de Maximilien d'Autriche contre les villes du Brabant et de Flandre au XVI^e siècle.

LA MAISON OU COMMANDERIE DE CHANTRAINE

Cette commanderie est appelée parfois « monastère ». Son origine remonte au XII^e siècle. C'est une donation du duc Gilles, comte de Duras



Ferme de Chantraine



Ferme du Grand Château - Cour Intérieure.

et seigneur de Jodoigne, en 1173, aux frères hospitaliers de Jérusalem et, après eux, aux Chevaliers de l'Ordre de Malte. Elle a traversé tous les siècles du Moyen-âge jusqu'à nos jours. Elle comprenait 112 bonniers de terres et 25 bonniers de prairies. Elle possédait beaucoup de propriétés à Jodoigne et dans les environs. Une croix de Malte est encadrée au-dessus de la porte cochère. Au XVe siècle, il y avait une commanderie particulière à Binkom, annexe de celle de Chantraine de Huppaye, et qui était astreinte à loger les voyageurs. Quelques années plus tard, le duc de Brabant, Godefroid III, fit donation à la Commanderie de Chantraine, des biens des Templiers à Wavre et dans les environs, en reconnaissance des services et de l'hospitalité que lui avaient accordés les chevaliers lorsqu'il arriva à Bénévent au cours de son second pèlerinage en terre sainte en 1183. Le pape Lucius III, dans une bulle datée d'Anagni 1184 et le duc de Brabant Henri I, le 9 décembre 1188, ratifièrent les concessions de Godefroid. En 1773, la « cense » des Templiers de Wavre fut détachée de la commanderie de Chantraine d'Huppaye et annexée à celle de Tirlemont.

La ferme comprenait 112 bonniers de terre et 25 bonniers de prairies.

Lors de la confiscation des biens des religieux par la République française, la ferme de Chantraine fut vendue comme bien national, le 27 brumaire an VI, avec 94 bonniers, 3 journaux de terres à Jean-Jacques Jamart, cultivateur à Enines pour la somme de 560.000 livres.

LA FERME DU GRAND CHATEAU

Son origine remonte au XIIe siècle, à une famille noble du nom de Hupain, ou Huppaye, dont les membres faisaient partie, à cette époque, de la « familia », c'est-à-dire l'ensemble des vassaux du Comte Gilles de Duras.

Au XIVe siècle, un Jean de Hupain possédait à Huppaye une dizaine de bonniers de terres et de prés. Par achats successifs et successions, ce noyau de terres s'agrandit jusqu'à devenir un domaine considérable dont une partie prit le nom de « Grand Castiaux » à Huppaye. Il ne cessa de se développer encore. En 1474, Jean l'Orfèvre, chancelier de Brabant, achète tout le domaine qui reste dans sa famille pendant un siècle environ, pour passer aux d'Oultremont et à la famille d'Yve.



Ferme Lois

A la fin du XVIII^e siècle, en 1794, le domaine comprenait 171 bonniers, 2 journaux de terres, 45 bonniers de prairies, 25 bonniers de bois. Enfin il devint la propriété des de Pierpont, qui en firent en partie une brasserie. Vers 1863, ce qui restait de l'ancien domaine, 100 hectares environ, était divisé en deux exploitations, l'une tenue par M. C.J. Senton, l'autre par M. L.T.J. Senton. Cette ferme est actuellement exploitée par la famille Seutin.

LA FERME DE FAUCONVAL

Au commencement du X^e siècle, une certaine Marie, fille de Gillehaud de Romal, est propriétaire du domaine de Fauconval à Huppaye. Après un siècle, cette ferme passe dans les mains de la famille d'Arnoul de Buvigny, dit le Bourguignon, qui la laisse à son fils Jean (1496-1497). Ensuite elle passe dans le patrimoine d'Arnoul Van Ham, dit de Fauconval, qui laisse une succession si obérée que ses enfants vendent leur patrimoine pour satisfaire aux exigences de leurs créanciers. Maître Jean Bernard acquiert la ferme le 16 février 1557. Par suite de décès et de mariages, elle reste dans la famille Bernard. En 1794, Anne-Marie de Bernard, qui épouse Lambert Hurlet, possédait 60 bonniers, 3 journaux de terres à Huppaye.

Au XIX^e siècle, le domaine de Fauconval passe dans les mains du baron Charles-François et de son fils Edouard-Bernard de Fauconval et de Deuken. Seul un nom de rue « rue de Fauconval » rappelle aujourd'hui le souvenir de cette ferme.

LA FERME LOIS A MOLEMBAIS SAINT-JOSSE

Son origine ne remonte pas aux siècles du Moyen-âge. On ne peut donc pas la qualifier d'« historique » comme les fermes que nous avons mentionnées précédemment. Toutefois, elle offre un ensemble de bâtiments caractéristiques et de belle allure. Elle est plus que centenaire. Elle est occupée depuis plus d'un siècle par la famille Lois et Lois-Stassens.

Ces quelques rares — trop rares — indications, cueillies au cours des sept ou huit siècles d'histoire locale, ne constituent pas des ensembles satisfaisants, parce que trop incomplets, de l'évolution de ces diverses

fermes à travers les âges. Mais, au moins, quelques-unes d'entre elles ont survécu à tous les régimes et à toutes les dominations auxquels elles ont dû s'adapter ou se plier. Elles ont traversé de dangereuses aventures militaires au cours desquelles elles auraient pu disparaître comme tant d'autres, sans laisser de traces, telles par exemple la ferme d'Aubremé à Molembais-Saint-Josse et celle de Molembissoul à Jodoigne même.

Ces quelques fermes restent des témoins, muets sans doute, mais néanmoins leur présence, figée dans leurs décors d'ancien régime, est encore assez évocatrice pour retenir l'attention sympathique des amateurs d'histoire.

Les pays d'outre-tombe

par M. Gouweloos.

La plupart des peuples ont conçu des cosmogonies s'établissant d'après une division tripartite de l'univers : ciel, terre et monde souterrain. Les trois régions sont reliées entr'elles par l'arbre cosmique ou par ses substituts, le poteau ou la colonne.

Selon les diverses civilisations qu'ils élaborèrent, les hommes imaginèrent un pays où les morts vivaient en communauté dans l'un ou l'autre de ces trois domaines. Il convient de les étudier successivement.

Il faut cependant établir, au préalable, que dans les cultures de base et primaires, il reste une très grande imprécision dans la pensée quant à l'endroit où se trouve le séjour des défunts. Ce qui intéresse l'homme de ces civilisations, c'est que les morts survivent en groupe. Peu lui chaut l'endroit exact où se prolonge cette survie. Citons des exemples.

« Chez les *Agni* et chez les *Abouré*, c'est un endroit où on retrouve les ancêtres, les parents. Il est situé près du village des vivants et il arrive souvent que les vivants affirment avoir vu en revenant du champ, « l'au-delà » et à avoir reconnu telle ou telle personne décédée ». (1)

En Haute Guinée française, les *Kissi* savent que la vie que mènent les défunts au village des morts, le *type pom* est une exacte réplique de celle qu'ils ont connue ici-bas. Situer exactement le lieu de cette agglomération d'outre-tombe demande, toutefois, un effort de précision auquel ils ne sont pas habitués. Dans les civilisations secondaires et tertiaires s'accomplit l'élaboration des mythes et les croyances se fixent alors d'une manière plus précise.

(1) Les Religions africaines traditionnelles éd. du Seuil, Paris, 1908, p. 84.
† Communication de Mr. Bouah Niangoran lors de la discussion d'une conférence donnée par Mr. Hampelou Ba sur l'Animisme en Savane.

Le pays des morts dans un monde souterrain.

L'idée que les défunts demeurent dans un pays souterrain a souvent été considérée par les ethnologues de naguère comme la plus ancienne. Sans opinion préconçue et étudiée à la lumière des faits, cette assertion ne peut nullement être généralisée. Effectivement, certains peuples ont imaginé primitivement un au-delà céleste ou terrestre et n'ont adopté que, postérieurement un monde sub-terrestre.

C'est l'usage de l'inhumation et la croyance à la vie latente du cadavre qui prédispose au concept que les morts demeurent dans un empire souterrain et que, par certaines fissures de l'écorce terrestre ou par le cratère des volcans, il y a possibilité d'arriver jusqu'à eux. La nature essentiellement volcanique des pays où fleurissent les grandes civilisations de l'Antiquité classique a permis l'éclosion de cette idée dès une époque fort ancienne. Des grottes d'où s'échappent des vapeurs méphitiques étaient dénommées dans le monde grec *Charôneia* ou *Plutôneia*. Le silence et l'obscurité de ces antres, l'impression sinistre et inquiétante qui s'en dégageait, si opposés à tout ce qu'aimaient les vivants, ont favorisé l'éclosion de l'idée d'un pays lugubre et désolé où tout n'était que vanité et impuissance. Un des principaux accès au monde d'en-bas était situé au cap *Ténare* en Laconie du Sud, dans une caverne ouverte sur le flanc occidental de la montagne. L'Italie également, connaissait une des plus importantes entrées de l'Hadès dans les Champs Phlégréens près de Cumès. Le Christianisme populaire a eu des croyances similaires mais au lieu de loger la totalité des morts dans les entrailles de la terre, il n'y a placé que les réprouvés. La France à elle seule, connaît de nombreuses entrées de ce sombre royaume. Citons entre autres : le puits de Pougery dans le Doubs, les Lughes d'Inferno sur la cime du Diable, dans les Alpes maritimes, près de la frontière italienne, le Gour d'Enfer en Velay ou le lac du Bouchet en Auvergne. (2)

Il y a lieu d'examiner ici, les opinions antithétiques que, selon les civilisations, les hommes se sont faits de ce pays souterrain des morts. D'après la première, celle qui nécessite le moins d'imagination et qui, par conséquent, est la moins intéressante, les morts continueraient la même vie, dans le monde inférieur que celle qu'ils menaient ici-bas et y seraient soumis aux mêmes vicissitudes. Selon la seconde, ce monde sub-terrestre serait une terre de décrépitude où errent de faibles ombres vouées à la

(2) Cf. Seignolle : *Les Évangiles du Diable*, Belfond, Paris, 1967, p. 358/361.

désagrégation et à l'oubli. Une troisième conception enfin, est celle d'un pays où les conditions de vie seraient bien meilleures qu'en notre monde.

La croyance à la prolongation de l'existence dans un monde souterrain où la vie demeure en tous points semblable à celle d'ici-bas n'a été constatée chez :

- 1° de nombreux peuples de l'Afrique noire, Bantous et Soudanais ;
- 2° en Amérique du Nord entre autres chez les indiens Hopi ;
- 3° chez quelques peuples relativement primitifs d'Asie comme les Karen de Birmanie et
- 4° chez certains groupements humains des îles du Pacifique tels que les Kai de la Nouvelle Guinée.

« Dans la Nigérie australe, on tient que les morts mènent la même espèce d'existence que les vivants ; les paysages, les habitations, les plantes et les animaux de leur nouveau séjour sont les mêmes qu'ils ont toujours connus ; si complète est la similitude que les divisions de ce pays des Ombres — districts, villes et villages — correspondent à celles du pays terrestre, et qu'un homme part, en mourant pour une ville qui est le double de celle qu'il habitait vivant : il y renoue, presque sans secousse, le fil de ses occupations et de ses amusements. Dans le pays des Bassoutos et dans la Rhodésie du Nord, on ne doute pas que les morts ne retrouvent le même bétail et les mêmes bêtes sauvages, et ces bois familiers, ces vallées, ces villages où ils peuvent chasser, pêcher, festoyer, se quereller, se marier comme dans les jours d'avant la tombe. Il en va de même au Congo et chez les Akamba, chez les Konde, chez quantité d'autres. » (3) Mentionnons cependant encore, les Ewe, les Dogon et les Pahouin. Dammann écrit au sujet des premiers, les Ewe : le monde inférieur « est formé sur le modèle du nôtre. La vie sociale et économique continue sans changement. Toutefois, les Ewés morts cuisent les aliments, mais ceux-ci se transforment en cendre dans leurs mains. (4) Montserrat Palau Martí, elle, note à propos des Dogon que leur paradis est situé vers le nord-est et que dans ce séjour, les âmes mènent une existence semblable à ce que fut leur vie terrestre. » (5) L. Grottanelli nous informe, à son tour, que chez les Nzima (branche sud-occidentale du groupe Akan) « le monde des morts

(3) J.T. Addison : *La Vie après la Mort*, Payot, Paris, 1936, p. 69.

Spieth : *Die Religion der Eweer*, Göttingen, 1911, p. 242 s.

(4) E. Dammann : *Les Religions de l'Afrique*, Payot, Paris, 1964, p. 22 citant Spieth : *Die Religion der Eweer*, Göttingen, 1911, p. 242 s.

(5) Montserrat Palau Martí : *Les Dogon*, P.U.F. Inst. Tineret, Paris, 1957, p. 67.

se trouve sous la terre » et que « la vie dans l'au-delà s'y déroule comme ici-bas : les défunts mangent, boivent, s'entretiennent et circulent. » (6)

En Amérique également, « les Indiens Hopi se représentent les morts occupés comme ils l'étaient dans la vie et fidèles observateurs des coutumes religieuses qui régissent leur clan : il y a même certaines cérémonies dont l'accomplissement aurait lieu dans les deux mondes, au même instant ; et le prêtre terrestre, quand il procède à ses rites, n'a qu'à frapper sur le sol de sa hutte pour en donner le signal à une assemblée de magiciens tenue simultanément outre-tombe. De l'autre côté du globe, les Karens de Birmanie pensent que les Ombres ont exactement la même sorte d'activité que les vivants, et les Kai de la Nouvelle-Guinée les imaginent vaquant à leur travail accoutumé dans les champs ou siégeant à leur foyer avec femmes et enfants ou s'élançant armées au combat. » (7)

Ces morts tout en menant la même existence que les vivants prennent parfois le contrepied de tous les gestes des hommes et accomplissent leurs actes d'une manière inversée.

Le fait que le soleil passait douze heures par jour dans le monde inférieur faisant ainsi la nuit au pays des vivants tandis que la clarté régnait dans le monde des morts a vraisemblablement été à l'origine de cette idée. Addison écrit qu'« il est certes aisé d'imaginer avec quelques tribus Pueblo et les anciens Mexicains, que l'éveil de la vie active correspond, outre-tombe, avec l'instant où nous nous endormons ». (8) Poussant cette idée dans ses extrêmes retranchements, « les Indiens Bellacoola de l'Amérique du Nord crurent que les esprits marchaient la tête en bas et que les saisons étaient chez eux le contraire de ce qu'elles sont chez les vivants ». (9) Chez les Toradja des Célèbes, l'une des deux âmes de l'homme, celle qui accompagne la dépouille dans le tombeau, va plus tard au pays des esprits logé sur une montagne ou dans une vallée située sur ou sous la terre. Les Ombres y parlent leur ancienne langue mais les mots y ont la signification de leurs antonymes. Ainsi, oui veut dire non, devant à le sens de derrière. Les lettres et syllabes mêmes sont parfois inversées :

(6) L. Grottanelli : *Leben, Tod und Jenseits in den Glaubensvorstellungen der Nizama dans Réincarnation et Vie mystique en Afrique Noire*, P.U.F. 1965, p. 74.

(7) J.T. Addison : *ibid.*, p. 69/70.

(8) J.T. Addison : *ibid.*, p. 77.

(9) J.T. Addison : *op. cit.*, p. 77.

rano devient nora. Les arbres ont leurs racines en l'air et l'eau y coule vers le haut. (10)

•

La croyance à une terre inférieure lugubre et désolée où les morts sont voués à l'impuissance et à l'évanescence est assez peu répandue chez les peuples que nous qualifions de « primitifs ».

Elle a cependant été observée par les ethnographes :

A. 1° en divers endroits de l'Indonésie et de la Mélanésie ;
2° chez certains Indiens.

B. On la trouve également chez les peuples du Proche-Orient ainsi que dans les civilisations de l'Antiquité classique. Germains et Finnois l'ont également connue ainsi que la Chine archaïque et le Japon.

A. Chez les Toradja des Célèbes, les Ombres habitent des demeures inconfortables et tristes. (11)

Dans la Mélanésie australe, le séjour des Ombres est tout ombre lui-même et l'existence qu'elles mènent dans cette obscurité s'y écoule vide et irréaliste. (12)

« Pour les Tchinouks de l'Oregon, c'était une région crépusculaire, « sans aucun vent, ni son », peuplée de fantômes qui se dérobaient, impuissants, à toute activité. » (13)

B. Les anciens peuples des vallées du Tigre et de l'Euphrate ont connu un monde souterrain des morts l'*Arallou* que l'on appelait également *ersetu shaplütü*, la terre d'en-bas ou le *kigallu* (sumérien Ki-gal, la grande terre) ou encore *erset la tari*, la terre sans retour (en sumérien kur-nu-gi-a).

La version accadienne du Poème d'Ishtar aux Enfers nous décrit la condition misérable des morts dans cette terre inférieure.

« vers la maison des ténèbres, la demeure de Nergal,

» vers la maison d'où celui qui entre ne sort pas,

» vers la route dont l'aller n'a pas de retour.

(10) B.A.G. Vroklage : *Algemene Inleiding en de Godsdienst der Primitieven*, J.J. Romeijn en Zonen, Roermond en Maastricht, 1949, p. 245.

(11) B.A.G. Vroklage : *ibid.*, p. 245.

(12) J.T. Addison : *op. cit.*, p. 71.

(13) J.T. Addison : *ibid.*, p. 71.

- » vers la maison où l'entrant manque de lumière,
- » vers ce lieu où ceux qui habitent ont la poussière pour aliment et
- » la boue pour nourriture,
- » où ils ne voient pas le jour et demeurent dans les ténèbres,
- » où ils sont vêtus, comme l'oiseau, d'un vêtement d'ailes,
- » où sur la porte et sur le verrou est répandue la poussière ! » (14)

Dans le Poème de Gilgamesh, les morts semblent au contraire, avoir conservé leurs vêtements terrestres mais l'œuvre nous livre la même image sinistre de la condition des défunts. Nous y voyons Gilgamesh entrer en conversation avec l'ombre de son ami Enkidu :

- « Dis-moi, mon ami, dis-moi, mon ami,
- » dis-moi la loi du monde souterrain que tu connais,
- » — Non, je ne te la dirai pas, mon ami, je ne te la dirai pas :
- » si je te disais la loi du monde souterrain que je connais,
- » Je te verrais t'asseoir pour pleurer !
- » Et bien soit, je veux m'asseoir et pleurer ;
- » Ce que tu as eu de cher, que tu as caressé et qui plaisait à ton cœur
- » comme un vieux vêtement, est maintenant rongé des vers.
- » Ce que tu as eu de cher, que tu as caressé et qui plaisait à ton cœur
- » est aujourd'hui couvert de poussière.
- » Tout cela dans la poussière est plongé. » (15)

Les défunts y paraissent cependant traités selon leur genre de mort et nous voyons que celui qui est tombé dans le combat y jouit d'un sort quelque peu plus enviable que les autres ce qui est une idée essentiellement archaïque.

- « Celui que la mort de (lacune) l'as-tu vu ? — Je l'ai vu,
- » Sur un lit, il est étendu, et il boit de l'eau fraîche.
- » Celui qui est tombé dans la mêlée, l'as-tu vu ? — Je l'ai vu,
- » Son père et sa mère lui tiennent la tête haute et sa femme se serre
- » contre lui. » (16)

L'imagination mythique des anciens habitants des vallées du Tigre et de l'Euphrate s'est plu à concevoir cet empire des morts comme une

(14) G. Contenau : Le Déluge babylonien, Payot, Paris, 1941, p. 242.
 (15) G. Contenau : L'Épopée de Gilgamesh, L'Artisan du Livre, Paris, 1939, p. 158/159.
 (16) G. Contenau : L'Épopée de Gilgamesh, L'Artisan du Livre, Paris, 1939, p. 159.

gigantesque cité mésopotamienne entourée de sept murailles percées chacune d'une porte (certains textes disent de deux soit quatorze portes). Là règne *Nergal*, dieu de la peste et du soleil meurtrier, pourvoyeur des Enfers et sa parèdre *Ereshkigal* (en accadien *Allatu*). L'aspect de ces dieux est effroyable pour l'homme et la terreur qu'ils inspirent ainsi que celle des démons, leurs séides, ne sont que l'extériorisation des terreurs subconscientes de l'homme devant la mort.

Le Schéol hébraïque n'est guère plus consolant. Sa meilleure définition a été donnée dans les versets 21 et 22 du chapitre X du Livre de Job. « Avant que je m'en aille pour ne pas revenir au pays des ténèbres et de l'obscurité, sombre pays de noirceur, d'obscurité et de désordre où la clarté est noirceur. » Au chapitre XVII, versets 13, 14, 15 et 16, il renchérit encore : « Qu'espérer ? Le Schéol est ma maison : dans les ténèbres, j'ai disposé ma couche. J'ai nommé « mon père » la fosse, « ma mère et ma sœur » les vers. Où sont donc mon espérance et mon bonheur ? Qui les aperçoit ? Descendront-ils avec moi au Schéol ou ensemble nous enfoucerons-nous dans la poussière ? Le summum du désespoir métaphysique est atteint par l'Ecclésiaste. Lisons-le. « Mais les morts ne savent rien, et il n'y a plus pour eux de salaire, car leur mémoire est oubliée... » Tout ce que ta main trouve à faire, fais-le avec force, car il n'y a plus ni activité, ni réflexion, ni science, ni sagesse dans le Schéol où tu vas. » Cependant, il semble que pour certains, une hiérarchie règne encore dans ce monde poussiéreux et vain. Isaïe dépeint l'arrivée au Schéol du roi de Babylone. « ... Le Schéol dans ses profondeurs, tressaille à ton sujet, pour venir à ta rencontre : il réveille pour toi les ombres, tous les puissants de la terre, il fait lever de leurs trônes, tous les rois des nations. Tous, ils prennent la parole pour te dire : toi aussi te voilà cassé comme nous et semblable à nous. » (Chap. XIV).

En Grèce, le *Hadès* présente le même spectacle désolant. Les disparus menaient dans ce séjour une triste existence d'ombre et seuls les sacrifices et particulièrement, les sacrifices sanglants leur rendaient temporairement un semblant de vie. Qu'on se souvienne des paroles désabusées d'*Achille* qui préférerait être valet de ferme au grand soleil des hommes que roi au pays des Ombres. Si *Hadès* était primitivement le dieu de l'empire des morts, ce qu'il est d'ailleurs resté durant toute la civilisation hellénique, son nom s'est appliqué ensuite à l'empire sur lequel il régnait. Cinq fleuves arrosaient les Enfers : le *Styx*, l'*Achéron*, le *Phlégéon*, le *Cocyste* et le *Léthé*. C'est le *Styx* (cours d'eau d'ailleurs réel d'Arcadie) que *Charon*, vieillard hirsute et laid faisait franchir aux âmes. Pour pallier à leur retour éventuel, le terrible chien Cerbère défendait l'entrée des Enfers. *Hésiode* le

premier en parla et lui assigna cinquante têtes ; au cours des siècles, celles-ci se réduisirent à trois mais vers la fin du monde antique, elles remontèrent au nombre de cent. Certaines divinités étaient considérées comme les pourvoyeuses des Enfers. Telles étaient les *Kères* qui donnaient le coup de la mort. Elles hantaient le champ de bataille où elles achevaient le blessé.

Aux côtés de la survie individuelle dans la tombe, les Etrusques ont connu, dès l'origine, l'existence d'un pays souterrain des morts. Le *mundus* romain, fosse officielle de la cité qui communiquait avec le monde inférieur paraît être d'origine étrusque. Dans la terre d'outre-tombe, les défunts semblent mener une vie d'ombre car, tout comme dans la *Nekya* de l'*Odyssée*, c'est le sang qui les reconforte et leur permet de reprendre une conscience momentanée des choses. D'où, sur les tombes, ces combats de gladiateurs qui ne sont qu'une survivance des sacrifices humains. Le couple divin qui règne sur les Enfers se dénomme *Aita* (*Eita*) et *Phersipnai* (*Hadès* et *Perséphone*). D'innombrables démons séjournèrent dans ce monde d'outre-tombe.

Les Latins ont également cru à l'existence d'un séjour souterrain des morts mais leurs conceptions restent très vagues. Le nom de *Orcus*, (*Orkos*), dieu du royaume inférieur, semble être devenu assez tôt le terme qui désigne le monde d'en bas. D'autres dieux semblent avoir été souverains des morts entre autres *Veiovis*, sorte de petit Jupiter infernal, *Februus* qui a donné son nom au mois de février ou encore *Larunda* ou *Larentia*, la mère des Mânes, qu'on appelait également la *Dea tacita* ou *Dea mutita*. Tout cela reste cependant très nébuleux et paraît déjà l'avoir été pour les plus vieux Romains eux-mêmes.

Chez les Scandinaves et les Germains, le *Walhalla* était primitivement un lieu sombre où se réunissaient les guerriers morts. Postérieurement, il prit un caractère plus en conformité avec l'espoir de ces peuples. Les héros s'y livraient de grands combats, ressuscitaient chaque soir et faisaient de copieux festins sous l'égide d'Odin. Toutefois, l'ensemble de la population qui n'avait pas péri sur le champ de bataille descendait dans le sombre royaume de *Niflheim* où régnait la déesse *Hela*, fille de *Loki*. La moitié de sa face était noire, l'autre blanche et sa tête penchait en avant comme celle des pendus. *Niflheim* était une région glacée d'eaux noires où il n'y avait aucune joie, ni aucune espérance. Seul y régnait le lourd silence inquietant des marais brumeux. *Garm*, le terrible chien des Enfers jouait un rôle similaire à celui du *Cerbère* grec et aux chiens de *Yama*. Le fleuve *Gjoll* formait frontière entre *Midgard* où résidaient les

hommes et *Niflheim* ; il courait tout droit vers les demeures de *Hela* où demeuraient les morts qui n'étaient plus que falotes ombres. Ceci nous est attesté incidemment par une partie du mythe de *Baldr*. Après la mort du dieu, *Hermodr* descend aux Enfers pour le ramener parmi les vivants. Il apprend de *Modgund*, la gardienne du pont surplombant le fleuve *Gjoll* que, la veille, cinq troupes de défunts ont traversé le tablier de cet ouvrage d'art en faisant moins de bruit que lui seul, le messager des dieux. On peut en déduire que ces morts sont des êtres qui ne possèdent qu'un poids très faible et que l'imagination des anciens Germains les avaient conçus comme des sortes d'ombres.

Le *Tuonela* finnois n'est guère plus attrayant que *Niflheim*. Terre pourrie, marais mornes d'eaux glacées, figés dans un silence désespéré autant qu'éternel.

La conception que se firent du monde des morts, les peuples de l'Extrême Orient fut également à l'origine des plus ternes et des plus décolorées.

Avant leur prise de contact avec le Bouddhisme venu de l'Inde, les anciens Chinois eurent des croyances religieuses très faibles. Ce qui exprime le mieux l'âme de ce peuple, c'est une sorte d'athéisme entaché de superstitions. Aussi, la conception du monde souterrain des morts apparaît chez eux comme la plus falote de toutes celles qu'il nous est donné de connaître. Ces régions subterrestres leur sont connues sous le nom de *Jaunes Fontaines*, *Sources jaunes* ou encore *Neuf Fontaines*.

« Les Sources jaunes d'abord parurent toutes proches de la terre natale ; en creusant la fosse des tombes, on pensait les atteindre presque et ouvrir aux âmes un chemin facile vers le pays des morts. Mais la mort détermine un changement d'orientation ; tandis que les vivants ouvrent leurs demeures au Midi, et se tournent vers le Sud, les défunts sont enterrés au Nord, la tête au Nord. Dès que les Chinois se firent de leur terre une idée plus vaste et qu'ils voulurent donner aux morts de toute la Chine une demeure commune, ils la placèrent aux extrémités de leur pays, vers le Nord et comme pour eux, le Nord, c'était le Bas, les Sources jaunes furent logées dans les profondeurs du Septentrion... »

Les Sources jaunes étaient choses qu'on évoquait seulement pour les plus terribles serments et dont on évitait de parler ; quelques pratiques semblent se rattacher à elles mais aucun culte. » (17)

(17) M. Granet : *La Religion des Chinois*, P.U.F., Paris, 1951, p. 20.

Au Japon, la terre souterraine des morts est connue d'après les plus anciennes traditions sous le nom de *Yomi tsou Koumu*, le Pays des Ténèbres. L'entrée, qui était appelée autrefois, la Pente unie des Enfers est maintenant dénommée la Pente d'Ifouya dans le pays d'Izoumo. Les morts semblent y vivre dans la pourriture de leur corps terrestre. (Voir le mythe d'Izanagi et d'Izanami.)

♣

De nombreux peuples primitifs ont eu la croyance à l'existence d'une terre inférieure où l'existence des morts se déroule sous un jour plus favorable que la vie ici-bas. On peut citer entre autres :

- 1° Certaines tribus d'Afrique. (Toumbouka, Pahouin, Bakongo, Thonga) ;
- 2° d'autres de Mélanésie et de Polynésie (Nouvelle Guinée, Nouvelle Calédonie, Nouvelle Zélande) ;
- 3° l'un des plus vieux peuples de l'Inde (les Todas) ;
- 4i et enfin certains peuples de l'Amérique du Nord (Indiens de la rivière Thomson).

Pour les *Toumbouka* d'Afrique, le monde souterrain promis aux défunts « leur ouvre cette agréable perspective d'habiter un pays excellent qui ne connaît ni la faim ni douleur d'aucune sorte, et dans lequel hommes et femmes jouissent du privilège d'être toujours à la fleur de l'âge : « Aussi quand on entend, par une calme nuit un son venant des bois et pareil au battement d'un tambour lointain dit-on que ce sont les esprits qui dansent dans leur village. » (18)

« Chez les *Pahouin* du Gabon, » le Royaume des ombres où règne *Nzambé*, le Dieu-Créateur, est un lieu agréable, constitué selon les règles de l'existence terrestre, mais rendues plus parfaites à tous points de vue. *Nzambé* donne aux âmes des champs magnifiques, des animaux, des bois. Une nourriture abondante et de nombreuses femmes sont à la disposition de l'heureuse communauté. Les « mauvais » ont obtenu le pardon de leurs fautes, et tout le monde est magnifiquement heureux. Toutefois les âmes vieillissent et ne sont pas au Ciel pour toujours. *Nzambé* qui « ne peut soutenir la vue de choses laides » les met dehors quand la décrépitude s'affirme. Retournant au pays des Pahouin, elles y demeurent faibles, invisibles. » (19)

(18) J.T. Addison : op. cit. : p. 70.

(19) Julius E. Lips : Les Origines de la Culture humaine, Payot, Paris, 1951, p. 332/333.

Chez les Bakongo « les Bakulu (ancêtres) « qui acquièrent en mourant un nouveau corps blanc, assez semblable par ailleurs à leur dépouille mortelle, sont rassemblés dans la sérénité, dans un village qui est la réplique de celui du clan vivant, et se trouve quelque part sous terre, l'on ne sait où au juste, dans le voisinage, peut-être sous la rivière. En tous cas c'est un lieu plus riche et meilleure que la terre des vivants. » (20)

Parmi les Thonga, « certains disent que les décédés vont dans un grand village *sous la terre*, un village où tout est blanc (ou pur « kou basa ») : là, ils cultivent leurs champs, récoltent de grandes moissons, et vivent dans l'abondance ; ils prennent de leurs richesses pour en donner à leurs descendants sur la terre. Ils possèdent aussi beaucoup de bétail. Le lieu où ils vivent semble être une espèce de Hadès ou de Paradis. » (21)

Un « espoir d'éternelle jeunesse règne en certaines régions de la Nouvelle-Guinée : on y assure qu'au séjour des esprits, n'ayant plus à redouter la maladie ni aucune des mauvaises chances qu'impliquent pour les vivants combats et vols, les âmes conservent pour jamais, une fois atteinte, la plénitude de leurs forces ; les maisons, les jardins sont plus riches sous terre qu'à la surface, les récoltes plus abondantes, la végétation plus luxuriante. » (22)

« En Nouvelle-Calédonie, le fruit des arbres-fantômes est réputé supérieur, en qualité et en quantité, à celui que produisent les arbres des vivants ; et dans l'île des Pins, on tient que les trépassés ne soient plus exposés aux ténèbres ni à aucun tourment. » (23)

Pour sa part, *Krappe* écrit : « Les indigènes de la Nouvelle-Calédonie croient qu'après la mort toutes les âmes, les bonnes comme les mauvaises s'en vont dans un pays très riche et beau située au fond de la mer connu sous le nom de *Tsiabiloum* vrai pays de cocagne. Il n'y a pas de nuit, parlant pas de sommeil. Le souci, la maladie, la décrépitude et la mort n'y entrent jamais. Apparemment, on ne s'y ennue même pas. » (24)

Chez les Maoris, les esprits des morts menaient dans le monde sous-marin « une existence calquée sur celle des vivants. La guerre était leur

(20) W. Howells : Les Païens, Payot, Paris, 1950, p. 201/202.

(21) Henri A. Junod, Mœurs et Coutumes des Bantous : La vie d'une tribu sud-africaine, Payot, Paris, 1936, p. 331.

(22) J.T. Addison : *ibid.*, p. 70.

(23) J.T. Addison : *ibid.*, p. 70.

(24) A.H. Krappe : La Genèse des Mythes, Payot, Paris, 1938, p. 220 citant Frazer : Belief in Immortality, p. 325/326.

principale occupation dans le *Pōtani* (Nuit éternelle) et, pour se refaire des fatigues guerrières, les esprits des Néo-Zélandais faisaient dans ce *Pōtani* de copieus festins. » (25)

« Dans le monde souterrain que se peignent les *Todas* de l'Inde, ni rats, ni cochons ne menacent les récoltes, et les Indiens de la rivière Thompson ont formé le rêve d'un séjour d'outre-tombe où tous vivraient heureux parmi des fleurs et des fruits en humant l'haleine de brises parfumées. » (26)

Le pays des morts dans notre monde terrestre.

Les grandes découvertes géographiques remontent au XVI^{ème} siècle. Quatre cents ans nous séparent donc de ces événements et à cette époque déjà, toutes les cultures de l'œcumène avaient développé leur vie propre et leurs croyances religieuses particulières.

Tant que les hommes n'ont pas eu une vue d'ensemble sur le monde dont de vastes parties leur demeuraient « terra incognita », l'idée d'un pays lointain et inaccessible où se rendent les esprits des défunts, ne présentait aucune impossibilité, ne témoignait d'aucune naïveté et ne suscitait aucun ridicule.

Chez certains « primitifs », cette terre des morts se trouvait parfois à proximité, dans un endroit bien connu et parfaitement localisé mais peu fréquenté.

Souvent liés à une conception optimiste du monde, tous ces lieux seront considérés comme des séjours où l'existence des défunts se prolongera sous une forme semblable à celle qu'ils connaissent ici-bas ou encore, comme des endroits où la vie continuera meilleure et dégagée de tout souci. Rarement, ils seront envisagés comme des régions sinistres où de pâles ombres vivent dans un perpétuel regret de leur vie antérieure.

Selon certaines cosmogonies archaïques, la terre était conçue comme un disque posé sur l'Océan primordial. Quelques peuples en raison de leurs faibles connaissances géographiques ont situé leur royaume des morts aux confins inaccessibles de ce monde terrestre.

(25) Ch. Leloumeau: L'Évolution religieuse, Reinwald et Cie, Paris, 1892, p. 142.
(26) J.T. Addison: op. cit., p. 70/71.

D'autres hommes ont placé ce pays des défunts dans la mythique contrée des antiques origines de leur race.

Cette croyance existe chez certains Indiens.

Les *Mandan* espèrent, à leur mort, regagner la patrie primitive de leur tribu. (27)

En concordance avec le coucher journalier du soleil, de nombreux peuples se sont imaginés que la terre où vivent les défunts était située dans la direction de l'Occident. Cette croyance se justifie d'autant mieux, quand l'on songe au rôle de psychopompe et d'entraîneur d'âmes qui fut dévolu à l'astre du jour, dans certaines sociétés humaines.

Aussi, divers peuples indiens imaginèrent ce pays situé dans la région où le soleil se couche. C'était le cas des *Ojibway*, des *Choctaw* ainsi que des *Araucan* du Chili. (28)

Cette idée qu'à l'occident se trouve le monde des morts fut aussi partagée par certains indigènes du détroit de Torrès car *Kihou* signifiant le couchant, désignait également le séjour futur. (29)

Les Polynésiens logeaient les esprits des morts dans des îles situées à l'extrême ouest. Les âmes devaient donc suivre la marche du soleil pour atteindre le monde d'outre-tombe. (Tonga, Hawaï, Hervey.) (30)

Krappe a fait observer que cette croyance a laissé des traces jusque dans l'anglais américain puisque l'expression « to go west » signifie mourir. (31)

Les anciens Egyptiens encore situaient le pays des défunts dans la montagne de l'Occident et appelaient les morts les Occidentaux.

Souvent l'emplacement de cette terre des morts a été conditionnée par la topographie des lieux mêmes où résident les vivants.

Dans une région montagneuse, les morts séjourneront sur le sommet inviolé d'une montagne choisie entre toutes pour sa hauteur ou ses diffi-

(27) A.H. Krappe : op. cit., p. 223.

(28) J.T. Addison : La Vie après la mort, Payot, Paris, 1836, p. 79.

(29) A.H. Krappe : op. cit., p. 218/219.

(30) A.H. Krappe : op. cit., p. 218.

(31) A.H. Krappe ibid., p. 219.

cultés d'approche tandis que dans une contrée basse et maritime ou dans un archipel, les défunts demeureront dans des îles.

Séjour des morts dans les montagnes.

Cette croyance s'observe :

- 1° en Malaisie, en Indonésie et à Madagascar ;
- 2° en Polynésie ;
- 3° chez certains indiens d'Amérique du Sud ;
- 4° en certains lieux d'Afrique.

Malaisie et Indonésie. C'était une opinion prévalente chez les peuples Malais depuis les Philippines jusqu'à Timor et Florès que le domaine des morts était situé sur des hauteurs inaccessibles.

Chez les Badoejs de l'ouest de Java, le séjour futur devait être cherché dans les montagnes. (32)

A Lombok règne l'idée générale que l'homme, après son décès, prend sa résidence sur le plus haut sommet de l'île, le Rindjani.

Les indigènes de Sumba placent le domaine des morts sur la montagne dénommée le *Kaba-Au* où se trouve une grande forêt dans laquelle est localisé le village des défunts. Ceux-ci demeurent invisibles aux vivants. En certains endroits de l'île, d'autres montagnes sont désignées par les gens de la région comme le séjour des défunts.

Au centre de Florès, les morts sont considérés comme habitant dans un volcan. Selon l'endroit, il s'agit tantôt du volcan *Ija* près d'Endeh, tantôt d'autres volcans de l'île, les uns en activité, les autres éteints.

Les habitants de Timor placent le pays des morts sur les hauteurs des monts *Muti* d'où s'effectue l'envol vers le ciel *Usif Nenox*. Sont également connues d'autres localisations selon les régions. (33)

Chez les *Betsileos* de Madagascar et particulièrement chez ceux du Sud, la résidence des morts est située sur une haute montagne du Sud-Est

(32) Ph. Quatreflour : Mœurs et Coutumes de la Malaisie, Payot, Paris, 1929, p. 108.
(33) T. Körber : Totenkult und Lebensglaube bei den Völkern Ost-Indonesiens, Jordan und Gramberg, Leipzig, 1936.

de leur pays, l'*Iratra* ou *Iratsy*, connue des *Antimerinas* sous le nom de *Ambondromba*. C'est une montagne difficilement accessible dont le sommet se perd souvent dans les nuages. Les *Betsileos* ne s'en approchent point, ne pénètrent jamais dans les forêts qui en couvrent les pentes et n'en coupent pas les arbres. Les morts y vivent la même existence que précédemment. Ils y habitent des villages où ils s'adonnent aux mêmes occupations que durant leur vie terrestre. Certains *Betsileos* pensent que, dans ce séjour, les morts peuvent engendrer. Des personnes habitant à proximité de la montagne affirment avoir entendu le mugissement du bétail, le chant du coq et de mystérieuses voix humaines. (34)

Polynésie. Cette croyance paraît avoir été connue en certains lieux de Polynésie.

C'est sur le sommet des montagnes que les insulaires des Fidji plaçaient le séjour de leurs morts.

Les indigènes des îles de la Société situaient le paradis de *Rohutu Noanoa* sur les montagnes de l'île enchantée de Raiatea. (35)

Indiens d'Amérique du Nord. Chez les *Kato* de la Californie centrale, les défunts vont résider dans les montagnes où ils cherchent leur nourriture durant le jour et dorment la nuit. Ils possèdent des enfants et vivent comme les gens sur terre. (36)

Afrique. Les indigènes de l'Afrique centrale qui résident au pied du volcan Niragongo croyaient que les âmes de leurs morts habitaient l'intérieur du cratère.

Séjour des morts dans des îles parfois mythiques, parfois réelles.

Cette croyance consistant à reléguer les esprits des défunts dans une île est extrêmement fréquente dans tout le domaine du Pacifique (Malaisie, Mélanésie et Polynésie). Elle était également connue dans le monde antique

(34) Stölpner : Der Tote im Brauch und Glauben der Madegassen, Jordan und Gramberg, 1929.
(35) H. Neumann : Götter der Südsee, Busman Verlag, Stuttgart, 1947, p. 34.
(36) B.A.G. Vroklage : Algemene Inleiding en De Godsdienst der Primitieven, Roermond en Maaseik, 1949, p. 239.

Les Semang de la péninsule malaise, qui ont créé une civilisation extrêmement primitive eurent cette croyance qui paraît bien leur appartenir en propre et ne pas être un apport étranger.

« Tous les *Semang* situent le royaume des morts dans l'ouest, au couchant du soleil. C'est une île de fruits que ne hante aucun tigre, aucune maladie, aucune douleur ; il n'y a même pas de place pour *Karei*, le Tonnerre. Après la mort, tous les parents s'y retrouvent, pour y mener une vie qui ressemble à celle de la terre ; mais il y fait frais, et l'on ne s'y nourrit plus que de l'ombre des choses : on y mène une vie d'ombre. On n'engendre plus d'enfants. On joue, on s'amuse au pied d'un arbre, dont les fleurs servent à tresser des couronnes. Sur l'île des fruits *Mapi*, c'est-à-dire au royaume des morts, dans la mer Occidentale, habite l'ancêtre *Jegn*. Il habite, dit-on, au delà du soleil couchant, mais le royaume des morts se trouve justement là où le soleil se couche. Au delà de l'île *Mapi* se trouvent encore des îles rocheuses et découpées, sur lesquelles vivent les Négritos légendaires *Ya Tehe*. Cette tradition se rapporterait-elle de quelque façon aux *Andamans*. » (37)

La croyance à une île réelle des morts est très commune dans l'est de l'Indonésie.

A *Savu*, on croit que l'âme du défunt séjourne sur le rivage jusqu'à la fête donnée en son honneur et qu'après cette cérémonie, elle se rend à l'île *Soumba*.

Les habitants de l'île *Roti* pensent que les morts se dirigent vers l'ouest, à l'île *Savu*.

A *Molo* (Timor), les méchants morts doivent résider dans une île, tandis qu'à *Leti*, des îlots inhabités et certaines côtes désertes sont considérés comme le séjour des esprits.

A *Florès*, les indigènes de *Tara Ai* considèrent l'île de *Palau Besar* dans la baie de *Maumere* comme le séjour des morts. (38)

Dans les montagnes de la partie nord-orientale de l'île de *Florès* (*Ili Mandiri*), on croit que la résidence des morts est située dans la petite île

(37) P. Schöbels : *Les Pygmées*, Gallimard, L'Espèce humaine, 1940, p. 157/158.
(38) Körner : *Totenkult und Lebensglauben bei den Völkern Ost-Indonesiens*, Jordan und Gramberg, Leipzig, 1936.

de *Palau-Mas* (île d'Or) que des hauteurs de l'*Ili Mandiri*, on voit flotter sur la mer. Cette terre des morts s'appelle dans la langue indigène *Tonä*, ce qui signifie abîme. (39) Dans la partie sud-orientale de la même île, on s'imagina l'habitat des défunts sur le second des trois îlots rocheux *Nuan Bâlen* (la grande île) qui parsèment l'étroit détroit qui sépare *Florès* de *Solor*. (40)

A l'île *Lomblem*, les âmes des défunts *wa (kewoko)* se rendent au pays des morts qui est situé dans les îles de *Palau-Kambing* et de *Palau Rusa* qui se trouvent dans le détroit d'Alor au sud de la péninsule de *Kedang*.

Les âmes de ceux qui périrent dans les combats et qui furent victimes d'accidents, les *mâlo-main* s'installent sur un rocher *Wa'Balu* qui se trouve en pleine mer à proximité de ces îles. (41)

Même croyance en certaines régions de la Mélanésie.

Les habitants des îles *Laughlan* croient que les esprits des morts vont à *Wartheum* petite île du groupe de l'archipel *Tobriand* : ils passent leur temps à ne rien faire, à boire, à manger et à dormir. (42)

Dans le monde antique, cette croyance que le pays des morts était situé dans une île est connue dans :

1° la Grèce archaïque d'Homère et dans

2° le monde celtique.

Homère déjà, mentionne le « *Makarôn nesos* », « l'île des bienheureux » dont l'emplacement bien que mal déterminé paraît situé au delà des Colonnes d'Hercule. Cette idée est non hellénique mais empruntée aux populations cariennes établies dans les îles et dans une partie de la Grèce continentale. (43)

(39) E. Vatter : *Aia Kiwan*, Bibliogr. Institut A.C., Leipzig, 1932, p. 88.

(40) E. Vatter : *ibid.*, p. 144.

(41) E. Vatter : *op. cit.*, p. 214.

(42) W. Teizloff : *Notes on the Laughlan Islands in Ann. Report on British New Guinea 1890-1891*, reproduit in *Journal of the Anthropol. Inst.* T. XXI, p. 485 cité par L. Marillier : *La Survivance de l'Âme et l'Idée de Justice chez les Peuples non-civilisés*, Paris, Imprim. Nationale, 1884.

(43) A.H. Krappe : *La Genèse des Mythes*, Payot, Paris, 1938, p. 217.

Procope, à l'extrême fin du monde antique, nous apprend également que les Celtes installés en face de la Grande Bretagne tenaient cette île pour le monde des défunts.

Ce thème de l'île des morts a inspiré certains artistes, entre autres le bâlois *Böcklin* dont le tableau d'un romantisme attardé, dégage une extraordinaire impression de sérénité funèbre.

Le pays des morts situé au ciel et dans les corps célestes.

À la fin du siècle dernier, l'essayiste écossais *Andrew Lang* constata, par la lecture de nombreux articles et relations de missionnaires que différentes peuplades de civilisation extrêmement primitive crurent à l'existence d'un grand dieu céleste. Quelques années plus tard, les ethnologues allemands *Grabner*, *Ankermann*, *Schmidt* et *Foy* établirent leur théorie des cercles culturels et le Père *Schmidt* le premier adapta ces méthodes de travail, à l'étude de cette divinité ouranienne des cultures les plus inférieures. Ultérieurement, l'existence de ces *dit otiosi* a cependant été violemment combattue par certains ethnologues et entre autres par *Maurice Leenhardt*. « La pensée même d'un Être Suprême exige une certaine puissance mentale, tout au moins celle de concevoir UN. Or la connaissance de la mentalité archaïque a révélé l'impossibilité où avait été celle-ci d'établir toute notion d'unité. Le couple, la dualité, la symétrie, l'équilibre se présentent au contraire chez elle comme le point de départ de toute construction de l'esprit. Un n'est d'abord que l'autre, ou une fraction de deux. On est fort loin du jeu d'action et réaction qui, dans une mentalité beaucoup plus développée, existe entre la notion d'unité et le monothéisme. » (44) Nous ne prendrons pas position dans ces débats mais nous sommes obligés de reconnaître que dans certaines civilisations de base l'âme allait, après la mort de l'individu rejoindre les esprits des autres défunts campés dans l'empyrée du ciel auprès de leur créateur. Ce royaume, perdu aux confins sidéraux, était d'ordinaire meilleur que cette terre d'ici-bas.

Les habitants de la Terre de Feu sont après leur décès appelés par Dieu au ciel mais nous ne connaissons rien de leur destin ultérieur. (45)

(44) Histoire des Religions, Tome I, Bloud et Gay, 1953, p. 96.
(45) B.A. Vroklage : op. cit., p. 239.

P. Schebesta écrit à ce sujet : « D'après la conviction générale, l'âme continue à vivre après la mort. Les *Selk'nam* expliquent qu'elle monte au firmament rejoindre *Temaugel*. » (Celui-qui-est-là-haut.) (46)

Selon certains clans *Boschimans*, l'âme se rend également dans la demeure de Dieu. (47)

Cette croyance à un séjour céleste des morts auprès du Créateur semble fréquente chez de nombreuses tribus australiennes et paraît liée à une sorte de jugement rendu par le dieu. En ce qui concerne l'originalité de ces conceptions, il faut pourtant se défier de l'influence qu'ont eue les missionnaires chrétiens. *Baiame*, divinité suprême des *Kamilaroi*, des *Wiradjuri* et des *Euahlayi*, « habite au ciel, près du grand cours d'eau qu'est la voie lactée. Il accueille là, assis sur un trône de cristal, les âmes de ceux qui sont sans péché. Ses enfants et messagers sont le soleil et la lune ; le tonnerre est sa voix. Il fait tomber la pluie et rend toute la terre verte et fertile. *Baiame*, qui a créé le monde et les hommes, voit et entend tout. » (48)

Chez les indiens *Wailaki* de la Californie, les âmes vont dans un ciel orné de fleurs où elles se nourrissent d'une soupe de glands et de pain. (49)

En ce qui concerne les Négritos (intérieur de Malacca, îles Andaman et Philippines), il semble bien que tous « se retrouvent, sans distinction, dans l'Au-delà qui est un grand ciel où les fruits abondent ». (50)

D'après *Schapéra*, certains *Boschimans* « croient qu'après la mort, l'âme monte au ciel tandis que l'esprit reste sur terre. D'après *Vedder*, on croyait autrefois que les âmes des justes survivaient dans la lune. » (51)

Les Pygmées d'Afrique qui, depuis des millénaires ont subi l'influence des Nigritiens et des Bantous et qui ont parfois vécu en symbiose avec eux, leur ont emprunté beaucoup de croyances eschatologiques qui se sont superposées à leur propres conceptions, plus floues et moins bien établies. Il en résulte qu'il est parfois difficile de distinguer leur apport particulier des idées qu'ils ont empruntées. Il semble cependant, qu'une conception

(46) P. Schebesta : Le Sens religieux des Primitifs, Mame, 1953, p. 203/204.
(47) B.A. Vroklage : op. cit., p. 239.
(48) P. Schebesta : op. cit., p. 193.
(49) B.A. Vroklage : op. cit., p. 239.
(50) P. Schebesta : op. cit., p. 192.

ouranienne du séjour des morts soit propre à certains d'entre eux bien que les renseignements soient souvent contradictoires selon les groupes, les régions et... les ethnologues. Elle semble indubitable chez les *Bambuti Efé* de l'Uuri qui sont un des groupes ayant subi le moins de contacts. P. Schebesta affirme l'existence « chez les Pygmées, des traces d'une croyance relative aux morts qui leur est propre : ils imaginent un principe, une âme, qui continue de vivre dans l'animal totem ou qui devient étoile. N'est-elle pas très profonde et poétique cette croyance que les ancêtres observent leurs descendants à travers les étoiles brillantes pour ainsi les mieux protéger ? » (52)

Chez quelques peuples de Madagascar, particulièrement chez ceux du Sud, on trouve la croyance que l'homme après sa mort, demeure dans le ciel. Chez les *Antaimoros*, *Mahafalys* et *Betsisarakas*, ce sont seuls les braves gens qui vont au ciel tandis que les méchants sont condamnés à errer sur cette terre. Chez les *Baras*, cependant, le ciel est le séjour de tous les morts, des bons comme des mauvais. (53)

Cette croyance qui n'est pas originale chez les peuples de Madagascar est vraisemblablement arabe et a pénétré dans la grande île par le Sud. Ceci nous semble prouvé par le Jugement de Dieu où, un Archange, balance en main, pesait les actions qu'avaient accomplies les morts au cours de leur vie passée et leur assignait selon leurs mérites, des résidences diverses.

Les grandes cultures antiques ont aussi parfois connues cette résidence ouranienne des morts.

Les plus vieux Egyptiens avaient la croyance en un monde céleste où demeuraient les morts. C'était la *Dat* où les âmes des défunts se réfugiaient et où elles se confondaient avec les étoiles dont elles partageaient la vie éternelle. Jacques Vandier écrit : « Certaines étoiles que les Egyptiens appelaient « les infatigables » et les étoiles circumpolaires qu'ils appelaient les « indestructibles » sont tout naturellement identifiées aux âmes des glorifiés ou du moins sont mises en parallèle avec elles, de préférence aux autres étoiles parce qu'elles jouissent du privilège, les unes de parcourir

(51) J. Schapera : *The Khoisan Peoples of South Africa*, Londres, 1960, p. 170.
H. Vedder : *Die alte Südwestafrika*, Berlin, 1934, cités tous deux par E. Duménil : *Les Religions de l'Afrique*, Payot, Paris, 1964, p. 23.
(52) P. Schebesta : *Le Sens religieux des Primitifs*, Mame, 1963, p. 186.
(53) K. Stölpner : *Der Tote im Brauch und Glauben der Madegassen*, Jordan und Grmberg, 1929.

éternellement le firmament, les autres de ne jamais disparaître du ciel et que la manifestation éternelle de l'être dans le mouvement est le signe qui, pour les Egyptiens, caractérise le mieux la vie de l'au-delà ou, du moins, ce qu'on désirait qu'elle fut. » (53)

Vers la fin de la République romaine, venant vraisemblablement de l'Orient et en étroit rapport avec l'astrologie chaldéenne s'établit la croyance que « l'âme de l'homme après la mort remonte au ciel pour y vivre au milieu des étoiles divines. Tant qu'elle séjourne ici-bas, elle est soumise à toutes les exigences amères d'une destinée déterminée par les révolutions des astres ; mais lorsqu'elle s'élève dans les régions supérieures, elle échappe à cette nécessité et aux limites mêmes du temps ; elle participe à l'éternité des dieux sidéraux qui l'environnent et auxquels elle est égalée. Pour certains — continue F. Cumont — elle était attirée par les rayons du Soleil et après avoir passée par la Lune, où elle se purifiait, elle allait se perdre dans l'astre étincelant du jour. » (54) Il semble que le savant belge fasse ici allusion à la doctrine pythagoricienne de Plutarque selon laquelle l'âme, c'est-à-dire, le « *Nous* » d'origine solaire abandonnait son véhicule sensible la « *Psyché* » dans la lune avant d'aller lui-même se perdre dans le soleil. C'est probablement pour cette raison que Flaubert fait dire à Salammbô par Shahaharim, le grand-prêtre de Tanit : « Les âmes des morts se résolvent dans la lune comme les cadavres dans la terre. »

La lune est parfois considérée comme la résidence des morts. Sur certaines stèles funéraires d'Afrique est figuré le croissant lunaire.

Dans le folklore européen, l'âme s'identifiait aux astres. La croyance qu'à la mort d'un individu, une étoile s'allumait au ciel nocturne, est fréquente.



Née dans l'imagination des prêtres et des chamanes, ou dans celle de certains individus particulièrement bien doués, la croyance à cette terre des esprits s'infiltra dans les consciences comme un rayon de lumière et berça l'espoir des humains. Si elle fut une erreur, elle embellit le soir de la vie de bien des hommes appartenant aux civilisations les plus diverses et c'est pourquoi, loin de sourire ironiquement, il faut l'envisager avec respect.

(53) J. Vandier : *La Religion égyptienne*, coll. « *Mana* » P.U.F., Paris, 1944, p. 74/75.

(54) F. Cumont : *Les Religions orientales dans le Paganisme romain*, Leroux, Paris, 1929, p. 196/197.



Eglise Saint-Médard à Jodoigne

SAINT-MEDARD A JODOIGNE

par Jean-Paul CREVECOEUR

Le Brabant Wallon ne le cède en rien aux autres régions de notre pays, au point de vue richesses archéologiques et architecturales. Beaucoup de ces richesses sont ignorées, il suffit de les découvrir.

D'autre part, l'implantation toujours croissante de l'art nouveau et moderne ne doit pas nous faire oublier les richesses incalculables que nous ont laissées les siècles qui nous ont précédés, spécialement l'âge du roman et du gothique.

Depuis plusieurs mois d'importants travaux de restauration sont en cours au magnifique édifice religieux de la paroisse de Saint-Médard à Jodoigne. Nous allons ensemble découvrir l'historique et l'architecture du monument sans oublier les trésors religieux qu'il renferme.

Je vous situe immédiatement Saint-Médard dans l'histoire. A quand remonte l'établissement de l'église dédiée à Saint-Médard, qui était construite près du Modron, et qui donna naissance à la paroisse de Jodoigne ?

Voici comment procéder. Saint-Lambert, seconde paroisse de la ville (qui fera l'objet d'une prochaine étude) avait son église après 977, et Tirlemont dès avant 840. L'on conçoit dès lors difficilement qu'une Seigneurie aussi vaste que l'était celle de Jodoigne, déjà bien peuplée comme l'indiquent les nombreux lieux-dits de cette époque, centre enfin d'un réseau de chemins, n'aurait pas eu son église paroissiale dès le début du Xe siècle et peut-être au IXe.

Il est possible que ce furent des religieux français de l'abbaye parisienne de Saint-Germain-des-Près, fixés à Tirlemont, qui aient évangélisé Jodoigne, le plus important carrefour après Tirlemont.

Leur choix s'est porté sur un saint français, que trois communes seulement du Brabant Wallon vénèrent comme saint Patron : je veux dire Jodoigne, Rossem (Wolvertem), et Ghoy-lez-Lessines.

Mais mieux que ces suppositions, l'âge du plus vénérable monument de Jodoigne nous est surtout révélé par lui-même, par son style, par sa structure.

L'influence romaine apparaît nettement dans la partie la plus ancienne, le chœur.

Nous avons d'abord le plan semi-circulaire de l'abside et des absidioles du transept. Deux rangées de fenêtres éclairent le chevet. Celles de l'étage inférieur sont en plein cintre. On aperçoit sous la saillie du mur, accusant la séparation des étages, des arcades également en plein cintre. Elles circonscrivent largement les fenêtres et retombent sur des colonnettes, qui s'appuient elles-mêmes sur des contreforts.

Enfin, le reste de l'église est de style ogival primaire ; mais l'absence d'arcs-boutants et l'étendue des pleins donnent à l'ensemble un cachet plutôt roman que gothique.

D'autre part, la structure de l'édifice révèle que Saint-Médard ne fut pas édifié en une fois. On construisit d'abord le chœur voûté, qui demeura la partie la plus remarquable de l'édifice. Peu de temps après, le transept, ensuite le vaisseau sans voûtes et sans bas-côtés pour terminer par la tour et les nefs latérales.

En conclusion nous sommes en présence d'un monument construit dans le style de transition romano-gothique (chœur et absidioles voûtés) et dans le style ogival primaire (transept et vaisseau). Saint-Médard date du premier quart du XIII^e siècle, environ 1230.

En descendant vers la nef gauche, on remarque des corbeaux soutenant les corniches qui donnent un aspect d'ensemble au sanctuaire.

Sur cette nef gauche se trouve un portail gothique, encadré de moulures ; sur le tympan, décoré d'une archivoltte on aperçoit une statue de Saint-Médard.

Cette statue est en bois, ce qui cache la couleur et aussi qu'elle est rapetissée, la base et les pieds ayant été sciés, ce qui explique son air un peu trapu et la longueur apparemment singulière de l'aube et de la chape. Cette sculpture n'était pas primitivement destinée à orner ce tympan. D'abord, parce que la hauteur de celui-ci ne correspond pas à sa taille, ensuite parce qu'elle est de bois. Sa facture et la forme de la mitre en particulier indiquent une œuvre de XVI^e siècle ou de la fin du XV^e.

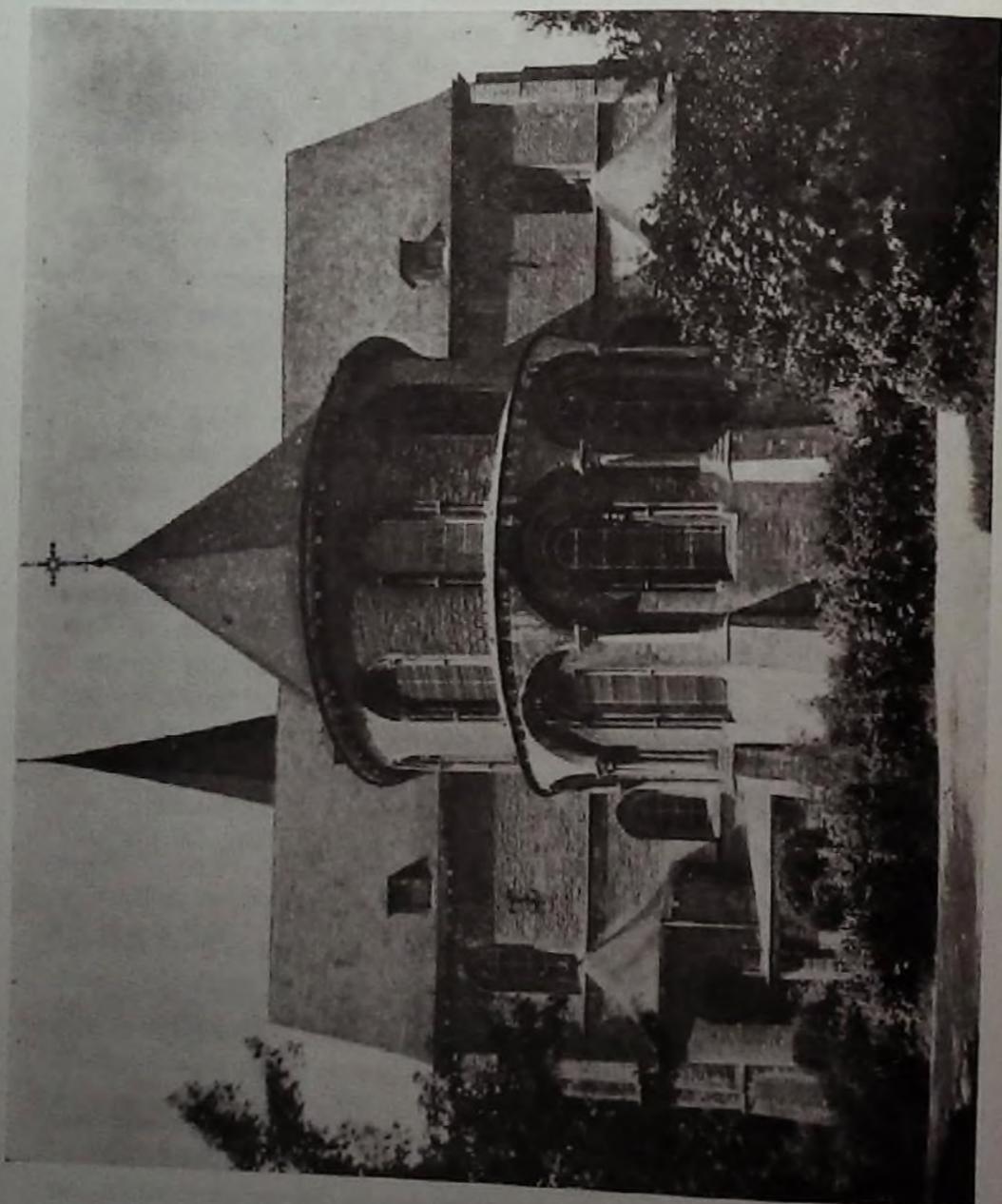
Ce portail a, jusqu'en 1822 servi d'unique entrée à l'église. D'aspect élégant et de facile accès, protégé en outre par le croisillon gauche du transept, et, jadis, par un bâtiment dont je vais vous parler, il n'était pas exposé à tous les vents sud-ouest et nord comme la porte d'entrée de la façade occidentale.

Après les travaux de restauration ce portail gothique sera réouvert et servira d'entrée unique à l'édifice.

En regardant les murailles qui forment l'angle de la nef et du transept gauche, on distingue les traces de deux voûtes ogivales, de même dimension l'une entre le portail et l'encoignure, l'autre dans le croisillon gauche. Nous pouvons expliquer ces particularités grâce à la représentation de l'église sur la châsse de Saint-Médard et de Saint-Corneille. L'angle fut flanqué d'un nouveau bâtiment, dont on reconnaît sur la châsse le pignon, pour y célébrer tous les vendredis une messe pour les défunts et ce en 1487. C'est la chapelle du « petit Saint-Médard ». Cette chapelle était voûtée, comme les absidioles, mais plus vaste et son faite atteignait la corniche de l'église.

Cependant l'oratoire n'exista comme tel qu'un siècle et demi environ. Il fut transformé en ermitage en 1642. En 1634, la statue du « petit Saint-Médard » avait été transférée dans le tympan du portail qu'elle occupe encore.

Vers 1750, cet édifice fut abattu, après avoir servi d'ermitage jusqu'en 1732. Cette annexe nuisait au bel aspect architectural de l'édifice. Comme le révèlent les vues de l'église sur la châsse, un clocheton se dressait sur la croisée de l'édifice. Il renfermait une cloche que dans un acte de 1485-1486 on appelle « la cloche des basses messes ». Elle servait à appeler les fidèles quand il y avait une messe basse. Dans les autres occasions on se servait des trois cloches gîtées dans le clocher.



Abside de l'église Saint-Médard à Jodoigne

Ce clocheton fut détruit entre 1764 et 1783.

On l'avait gardé pour faire la transition entre les deux styles car le style roman utilisait la tour lanterne située à la croisée du transept et de la nef.

Du côté occidental la seule chose remarquable sont des enjolivures typiquement gothiques se trouvant au sommet de la culée et de la tour. Ces enjolivures ne se retrouvent nulle part dans tout l'édifice. Vers le côté droit se trouve le baptistère, sorte d'ajoute au monument et sans caractéristiques spéciales au point de vue architecture. Il sera supprimé.

Nous allons étudier en détail la splendide châsse des Saints Médard et Corneille.

Le projet de faire une reliquaire pour contenir les reliques de ces saints remonte d'avant 1650, mais il fallut attendre l'arrivée de ces reliques de Rome et la paix dans nos provinces grâce au traité des Pyrénées, conditions réalisées en 1659.

La châsse affecte la forme d'un sarcophage et est l'œuvre d'un ciseleur anversoise, maître Jean Fallais.

Le coffre en bois fut fait par des artisans jodoignais, de même qu'une châsse de fer vitrée dans laquelle la châsse d'argent était enfermée, par mesure de précautions, lorsqu'elle était exposée assez longtemps dans l'une ou l'autre église.

Les sujets des 10 panneaux furent imposés à l'artiste.

Ils réunissent toutes les dévotions les plus chères aux Jodoignois d'alors.

Au centre d'une des faces nous voyons le patron de l'église foulant le démon aux pieds, à l'arrière plan, l'église. A gauche une scène de la vie du Saint faisant un miracle. A droite, Saint-Médard benit et guérit un dément. Dans certains de ces panneaux on remarque des nuages qui occupent le ciel, pour rappeler la puissance du saint sur les conditions atmosphériques.

Sur la face opposée nous avons le second patron de Jodoigne : le pape Saint-Corneille. Pourquoi la population de la ville a-t-elle choisi ce

second patron ? Depuis toujours notre localité eut une vocation agricole. Vers le XVII^e siècle l'élevage et la culture y reprirent un nouvel élan. Le curé de Jodoigne voulut encourager les efforts des éleveurs en instituant le culte de Saint-Corneille. Pour donner un emblème à ce saint, l'esprit inventif des artistes trouva cette solution-ci : Cornélius fit songer à « corne » puis à « cor ». Cette attribution créa le genre de dévotion populaire qui fit de Corneille ou Cornil ou Cornélis (comme disent les Flamands et les Jodoignois) le patron des éleveurs et le protecteur des bêtes à « cornes » puis par extension de menu bétail et de la basse-cour.

En 1659, arrivèrent plusieurs reliques demandées à Rome. Huit mois plus tard, la plus grande relique (une phalange) qui avait été déposée pour Jodoigne, fut déposée dans la châsse, où elle repose toujours.

Sur trois panneaux le saint est figuré selon un type traditionnel, portant la tiare et tenant, d'une main la croix papale (à triple croisillon) de l'autre le cor emblématique.

Sur un des pignons, dans la partie inférieure Saint-Haulin reçoit en hommage et en offrande d'une maman qui lui demande la guérison de son enfant, un paquet de chandelles de cinq petits pains. Son culte prit naissance dans cette paroisse au début du XVI^e siècle. Dans la partie supérieure, nous voyons Saint-Roch en costume de pèlerin, invoqué contre les épidémies. C'est dans ce panneau au pied d'un arbre nouveau que l'artiste a signé et daté son œuvre : I (Ioannis) Fallais fecit A° 1660.

Sur l'autre pignon, dans sa partie inférieure, se trouve la sainte Vierge portant l'enfant Jésus, dans sa partie supérieure Saint-Sébastien martyrisé, patron du serment ou confrérie des archers qui primitivement était l'armée de l'endroit. Au XV^e siècle après l'établissement d'armées permanents par les ducs de Brabant, les armées régionales se changèrent en gildes ou confréries.

Ici encore l'auteur a daté la châsse : A° 1160.

Au sommet du reliquaire au milieu de la crête ornementale se trouve un écusson. Ce sont les armoiries du seigneur de Jodoigne et généreux donateur, le prince de Ligne, duc d'Aerschot et d'Arenberg.

Le nouveau reliquaire parut pour la première fois dans la procession du 13 juin 1660.

L'église de Jodoigne possède également un trésor important. Les plus belles pièces sont la mitre et la crosse du Saint. Elles datent de 1663-1664. On en paraît la statue lors des processions et pendant l'octave de sa fête. L'une et l'autre furent ciselées à Louvain par maître Laurent Winants.

Saint-Corneille possédait les deux mêmes pièces en argent. Malheureusement toutes les parures de Saint-Cornélis ont été perdues au moment de la domination française.

Un ostensor sortit des ateliers de maître Jean Fallais d'Anvers.

Cette pièce d'orfèvrerie imposante se compose de trois parties. Un support composé d'un pied très orné et doucement renflé servant d'appui à un tronc formé de deux caryatides adossées et penchées afin de mieux soutenir une première plate-forme, tout en tenant des guirlandes. Un soleil pour l'hostie ; aux bouts de la plate-forme se dressent deux figures symboliques, qui font également l'office de caryatides en portant sur leurs têtes une seconde plate-forme moins chargée. Elles encadrent le soleil qui apparaît comme suspendu entre les deux plates-formes enguirlandées et auquel une sorte de coussin sert de trône ; d'un bras elles soutiennent une corne d'abondance, d'où s'échappent des épis de froment, matière du pain eucharistique. Enfin le couronnement : aux extrémités d'une sorte de piédouche très orné, notamment des têtes angéliques ailées, deux angelets fléchissant le genou portent, aussi haut qu'ils le peuvent, un petit dais couronnant une colombe, symbole de l'Esprit-Saint, d'où s'échappent de multiples rayons figurant les dons et les grâces divines, fruits de la communion.

Le dais est lui-même surmonté du globe terrestre qu'enlace le serpent diabolique. Mais le Christ, armé de l'étendard de la croix, debout sur le monde qu'il bénit, triomphe de satan.

L'oriflamme d'argent fixé jadis, à la croix s'est détaché et a été perdu un jour de procession.

Quatre poinçons sont frappés sous le pied de l'ostensoir au revers de la bordure, indiquant que l'argent employé est de bon aloi. Le trésor de Saint-Médard possède également un ciboire en argent du XVIII^e siècle, un calice en argent et une coupe en vermeil du XVIII^e siècle ; deux encensoires en argent : l'un du XVII^e, l'autre du XVIII^e siècle,

et une vingtaine d'autres objets dont un grand ciboire d'argent pouvant contenir un millier d'hosties.

Enfin un calice formé de fragments d'un calice du XIII^e et en majeure partie, de pièces du XVII^e siècles.

Calice commandé par Pierre Hinslin, abbé de Malonne comme l'indiquent l'inscription sur le calice et le blason avec la devise « Qui sait souffrir est un conquérant ». Comment une telle pièce d'art arriva à Jodoigne ? Le mystère reste complet sur ce point.

Nous espérons que l'édifice, à qui des ouvriers habiles redonnent un renouveau et un éclat mérité, recevra de nombreuses visites dans les mois à venir des amoureux de vieilles pierres qui parlent à ceux qui veulent les comprendre.

BIBLIOGRAPHIE

- M. Hanon de Louvet, *Histoire de la Ville de Jodoigne*, Tomes I et II. J. Duculot - Gembloux 1941.
- *La Vie Diocésaine*, Tome III, Fascicule VIII. - Octobre 1909.
- Henry Martin, *La grammaire des styles - Le Roman*, 46^e Mille. - Ernest Flammarion, Paris, s.d.
- Henry Martin, *La grammaire des styles - Le Gothique*, 51^e Mille. - Ernest Flammarion, Paris, s.d.
- J. Laenen, *Introduction à l'Histoire Paroissiale du Diocèse de Malines*. - A. Dewit, Bruxelles 1924.

EPITAPHIER DE BRAINE-LE-CHATEAU.

Note complémentaire

Un lecteur vigilant Monsieur J. de PRETER nous a fait savoir son étonnement de n'avoir pas retrouvé dans « l'épithier de Braine-le-Château » (1) l'épithie de la tombe de ses grands-parents maternels lors même qu'en page 257 cette tombe apparaissait sur une photo.

Nous connaissions parfaitement cette pierre mais en raison de sa morphologie et de l'absence de toute indication précise, à l'exception de la mention laconique « Famille Van Ham », — nous interdisant d'ailleurs tout classement — nous l'avions considérée comme un cénotaphe plutôt qu'un tombeau, ignorant qu'elle couvrait les corps d'Omer Van Ham (décédé le 10-8-1927) et de son épouse Julie Leroy (décédée le 14-6-1945) ainsi que de proches parents. L'industrialisation en particulier de la vallée du Hain au cours du XIXe siècle et du début du XXe siècle doit beaucoup à cette famille.

Nous l'avons donc omise sciemment au même titre d'ailleurs qu'une pierre mémorial rappelant les noms des évacués français décédés à Braine-le-Château, lors de la première guerre mondiale, estimant que tout texte épigraphique n'est pas une épithie.

Ainsi aux 66 épithies présentées nous ajoutons une 67me grâce à l'aimable collaboration de ce lecteur (2).

J.L. VAN-BELLE.

ERRATUM

« PAUL VITZTHUMB » par Maurice DEFLANDRE

A la page 283 du n° 191 de septembre 1971 il y a lieu de rétablir comme suit le texte du deuxième § relatif à l'étude de M. Maurice Deflandre sur Paul Vitzthumb :

« Il quitta sa terre natale vers sa quizième année et vint s'établir à Bruxelles, ville faisant alors partie des Pays-Bas autrichiens, conformément aux décisions prises par les traités qui mirent fin, par une redistribution des territoires, aux calamiteuses hostilités de la guerre de la succession d'Espagne. »

(1) N° 181, pp. 228-281.

(2) Il faut ajouter que voici quelques jours, d'un tas de débris de pierres tombales fut retrouvé une petite croix en fer forgé portant l'inscription suivante : N. 1888 / S. WASTERZAGEN / D. 1889.